

HALINA OGINSKA.

II.

Paris. — Imprimerie de Béthune et Plon.

HALINA OGINSKA,

OU

LES SUÉDOIS EN POLOGNE,

PAR MADAME LA COMTESSE

DE CHOISEUL-GOUFFIER,

NÉE COMTESSE DE TISENHAUZ,

auteur de Vladislas Jagellon, le Nain politique, etc., etc.

TOME SECOND.



PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

MDCCCXXXIX.

CHAPITRE XIV.

Le palatin de Posen apprit avec une véritable satisfaction la conduite généreuse d'Alexandre Sobieski, et il redoubla pour ce jeune prince non-seulement de soins, d'égards et de toutes les prévenances de l'amitié, mais il conçut pour lui une estime sincère. Son excellent cœur aurait voulu, s'il eût été possible, dédommager Alexandre de tous les sacrifices qu'il avait faits à l'honneur et à l'amour. Cependant, malgré la déclaration positive et l'on peut dire impérieuse de Charles XII, Stanislas conservait encore l'espoir conciliant de

maintenir Auguste sur le trône, et il était bien loin d'imaginer dans ce moment que c'était à lui qu'était destiné ce trône après la renonciation de Sobieski.

Ne voulant point prolonger son séjour à Mittau à cause de l'exigence des affaires qui le rappelaient en Pologne, Stanislas s'était rendu un jour au château pour convenir avec le roi de plusieurs points importants relatifs à sa négociation. Le palatin de Posen trouva ce prince occupé à terminer ce travail avec son chancelier Müller et le comte Piper.

Le chancelier, homme d'un certain âge, portait une longue perruque dont les boucles descendaient sur ses épaules. Vêtu d'un pourpoint de velours noir avec un manteau à la suédoise, son costume était celui d'un homme de cour, à l'exception pourtant de ses grandes bottes fortes armées d'éperons, dont l'usage était rigoureusement nécessaire dans une cour guerrière où l'on avait toujours pour ainsi dire le pied dans l'étrier. Assis auprès d'une table couverte d'un ta-

pis vert, Müller parcourait avec attention divers papiers contenant les articles du traité de Charles avec la république de Pologne et en dictait le contenu à un secrétaire qui écrivait sur cette même table. Charles se promenait à grands pas dans le cabinet, s'entretenant avec le comte Piper et Théodoric de Tisenhauz, qui le suivaient, non pas précisément sur la même ligne, mais d'assez près pour se trouver à portée de recueillir les paroles du roi.

— Ah ! c'est vous, monsieur l'ambassadeur, s'écria Charles en voyant entrer le palatin de Posen ; eh bien, vous triomphez, vous l'avez emporté sur moi.

— Ce serait, en effet, répondit Stanislas en souriant et en s'inclinant respectueusement devant le roi ; ce serait un triomphe dont je pourrais m'enorgueillir puisqu'il serait sans exemple.

Charles parut sensible à cette flatterie délicate.

— Mais, poursuivit le palatin, je ne m'y reconnais nul droit. Alexandre Sobieski a agi de

son libre et plein arbitre. Il est vrai que j'ai applaudi à sa noble conduite.

— Oui, sans doute dit le roi avec un mouvement d'impatience ; et d'autant mieux que vous espérez qu'elle contribuera à maintenir le Saxon sur son trône, je devrais dire sur le trône qu'il occupe injustement ; mais votre politique, sur ma parole royale ! se trouvera en défaut.

— Sire, reprit Stanislas, je n'ai rien à opposer contre une volonté aussi déterminée. Si elle se trouve conforme avec les décrets de la Providence, je désire que cela soit pour le bien de ma patrie, et c'est à quoi se bornent aujourd'hui mes vœux.

— Et vous faites sagement, monsieur l'ambassadeur ; nous vous en louons très-sincèrement. C'est agir en homme prudent et en bon patriote, présentement que ce jeune homme refuse une couronne que nous lui offrions de bon cœur. Au reste, je ne l'en blâme point : il y a dans ce refus quelque chose d'héroïque qui me plaît.

A cet éloge parti de la bouche d'un grand prince, Alexandre Sobieski, après s'être incliné devant Charles XII pour lui exprimer sa reconnaissance, releva la tête avec un sentiment de fierté.

— Voyons, messieurs, poursuivit le roi en s'adressant particulièrement au palatin de Posen et à son ami ; voyons sur quelle tête nous placerons cette couronne. Si j'en croyais mon ami Piper, je ne manquerais pas de l'appliquer sur la mienne ; mais qu'à Dieu ne plaise que mon historien puisse dire un jour que Charles XII a conquis des royaumes par ambition, par calcul, et a poursuivi la glorieuse carrière des armes en véritable corsaire.

— Sire, dit alors le comte Piper, puisque je suis appelé à l'honneur de votre conseil, il m'est impossible, en ma qualité de bon Suédois et de ministre de mon souverain, de ne pas conseiller votre majesté dans ses intérêts ; et j'ose même me flatter que ces nobles seigneurs, son excellence monsieur l'ambassadeur de la républi-

que et le prince Sobieski seront de mon avis.

— A la bonne heure, Piper, répondit le roi, fais de la politique à ta manière, j'en ferai à la mienne, ajouta-t-il en touchant sa longue épée. Pour en revenir à notre sujet, monsieur le palatin, vous qui devez connaître le mieux vos compatriotes, donnez-vous la peine de chercher parmi ceux dont le mérite, les services, une naissance illustre, leur permettent de briguer ce haut rang; je dis parmi vos compatriotes, car décidément je n'admets point d'étranger dans votre élection.

— Sire, dit le palatin, aujourd'hui que les princes Jacques et Constantin Sobieski sont prisonniers et que leur frère ici présent refuse d'être mis au premier rang des candidats, comment pourrions-nous former cette élection ?

— Et si vous ne la faites promptement, reprit Charles, comment délivrer votre patrie des maux qui la déchirent et de la guerre dont elle sera la proie ?

Stanislas, les regards fixés à terre comme un

homme qui médite profondément, reprit ainsi la parole :

— Votre majesté refusant son adhésion toute puissante à l'élection d'un prince étranger, quelle étonnante et prodigieuse réunion de mérite et de talent serait nécessaire dans un candidat national, indépendamment des avantages de la naissance et de la fortune, pour lui concilier tous les partis qui agitent aujourd'hui la surface de mon pays, et pour étouffer les sentiments de jalousie, d'émulation, d'orgueil froissé dans ses plus chers intérêts, que ferait naître sans doute son élévation ! Pour obtenir un tel triomphe sur ses concitoyens et en goûter le fruit tranquillement, vous en conviendrez, sire, et je le répète encore, il faut être doué d'un mérite éclatant, de qualités véritablement essentielles. Un roi de Pologne, aujourd'hui, choisi, élu parmi les enfants de la mère commune, dans ces temps orageux, doit réunir à l'esprit doux, conciliant, pacifique, propre à rattacher à sa personne toutes ces dangereuses factions ennemies du repos public, la

fermeté qui leur en impose et fait taire l'esprit de parti, cette valeur brillante aussi digne d'honorer la main qui porte le sceptre que celle qui porte seulement le glaive; un roi électif de Pologne, sire, doit être le plus brave soldat de son armée.

Charles fit un geste d'approbation.

— Il faut que ses sujets en combattant sous ses ordres voient eux-mêmes que leur compatriote a mérité leurs suffrages, puisqu'il sait défendre et faire respecter la couronne qu'ils lui ont décernée, et les conduire à la gloire. Mais c'est peu, dans un si grand personnage, que le courage et même ces grandes qualités du guerrier faites, j'en conviens, pour lui attirer la confiance de ses peuples et une juste considération de la part des puissances voisines.

Ici Charles fronça le sourcil d'une manière remarquable. Le comte Piper se détourna à demi pour cacher l'expression d'un sourire involontaire, et Théodoric baissa les yeux. Le palatin,

sans s'apercevoir de ce mouvement, continua son discours :

— J'exige davantage, des vertus plus solides, plus en rapport avec le bonheur intérieur de la nation. Une grande connaissance du cœur humain et des cours étrangères, une sage politique, un discernement profond, un esprit d'ordre et plein d'activité, de la magnificence sans prodigalité, de la générosité bien entendue. Qu'habile à ménager les intérêts et l'ambition des grands, il soit surtout attentif aux besoins de ses peuples et s'en rende le bienfaiteur et le père, noble et touchante prérogative du pouvoir suprême !

Ému par le tableau qui s'offrait à son imagination, d'un prince réunissant à la volonté la puissance de faire des heureux, une larme d'attendrissement brilla sur la paupière de celui qui mérita dans la suite à si juste titre le surnom de *Bienfaisant*.

— Enfin, je veux encore que cet homme ou ce roi, rempli d'une foi sincère, d'une piété éclai-

rée et accompagnée de cet esprit d'indulgence et de douceur — caractère évangélique des premiers apôtres — ferme l'accès de sa cour aux vices, à l'intrigue, aux flatteries, et donne à tout le royaume l'exemple de mœurs irréprochables. Sire, votre majesté pense-t-elle qu'il soit facile de trouver le modèle du portrait que je viens de tracer ?

— C'est celui de la perfection, répondit Charles d'un air pensif; à quelques nuances près on pourrait peut-être le rencontrer.

— Sire, il est trouvé, dit alors à voix basse Alexandre Sobieski en s'approchant de l'oreille du roi ; le palatin a fait son propre portrait sans y penser.

— Je crois que vous avez raison, dit Charles en prenant Alexandre sous le bras et en le conduisant dans l'embrasure d'une croisée. Son caractère est-il estimé en Pologne autant qu'il mérite de l'être ?

— Généralement, sire; il a encore plus d'admirateurs que d'envieux.

— Eh bien, il faut nous en tenir au palatin.

— C'est un choix qui ne peut qu'honorer votre majesté et obtenir le suffrage de l'Europe, lorsque le mérite de Stanislas se sera fait connaître sur le trône. Mais si votre majesté me le permet, j'oserai lui faire observer qu'il est nécessaire de laisser ignorer ce choix à celui qui en est l'objet. Je connais le palatin : avec son désintéressement et sa délicatesse il gâterait tout, renverserait tous les plans de votre majesté.

— En ce cas, je vous promets de garder le silence envers lui sur un projet auquel je tiens infiniment, et j'espère qu'un jour votre nation m'en saura gré.

— Que je sois le premier, sire, à vous en témoigner ma reconnaissance, dit Alexandre en s'inclinant sur la main que lui tendait le roi.

Charles s'éloigna de la fenêtre ; et, s'adressant au chancelier, il lui demanda si son travail était fini.

Müller prit les papiers des mains de son

secrétaire, et ôtant ses lunettes, il se leva pour aller présenter son travail au roi ; mais en se levant il accrocha de ses longs éperons le fauteuil sur lequel il avait été assis. Prêt à tomber, dans la mauvaise humeur que lui causait sa chute : « L'*étrange homme*, murmura-t-il entre ses dents et en faisant allusion à son maître ; l'*étrange homme, dont il faut que le chancelier soit toujours botté.* »

Charles s'engageait, dans le traité conclu avec la république de Pologne, à des conditions très-favorables pour ce pays, entre autres, qu'il ne prétendrait à aucun démembrement de la Pologne, ni à aucune espèce d'indemnité pour la guerre actuelle ; qu'aussitôt que le nouveau roi serait élu et couronné, il retirerait ses troupes ; qu'il relâcherait sans rançon tous les prisonniers polonais qu'il avait faits ou ferait sur Auguste, et qu'enfin il soutiendrait la Pologne de toutes ses forces contre le czar, en ne se réservant aucun des avantages qui pourraient résulter de cette guerre, etc., etc.

A part le regret que pouvait éprouver Stanislas de n'avoir pas réussi à concilier les intérêts de sa nation avec ceux d'Auguste, l'ambassadeur n'avait guère pu se flatter d'obtenir des conditions aussi avantageuses que celles qui lui étaient accordées. Tandis qu'il en témoignait sa reconnaissance au roi dans les termes les plus convenables, toujours accompagnés de cette dignité personnelle qui ne le quittait jamais dans aucune circonstance de sa vie. Charles, en serrant affectueusement une de ses mains entre ses mains royales et victorieus s, Charles lui dit :

— Je crois avoir fait assez pour prouver à l'ambassadeur de la république de Pologne l'intérêt que je porte à sa nation ; mais je puis faire plus encore pour mon ami, ajouta-t-il en jetant sur Sobieski un regard expressif auquel celui-ci répondit par un sourire.

— Sire, n'est-ce pas trop déjà de lui en accorder le titre, reprit le palatin avec modestie. Tant de bonté m'enhardit à solliciter auprès de votre majesté une nouvelle preuve de bienveillance,

poursuivit Stanislas en regardant Théodoric de Tisenhauz, qui rougit à ces mots et s'enfonça dans l'embrasure de la croisée.

— Parlez, monsieur l'ambassadeur ; que désirez-vous de nous?

— Sire, dit le palatin avec un doux sourire et cette franche gaîté qui le caractérisait, je me vois chargé dans votre propre cour d'une négociation qui, sans être précisément une affaire d'état, ne peut cependant être conclue et obtenir un heureux résultat qu'avec l'entremise d'un ambassadeur et la sanction royale. Pour ne pas abuser de la patience de votre majesté par un trop long préambule, et en venir tout de suite au fait, j'aurai donc l'honneur d'informer votre majesté qu'un de ses fidèles sujets ici présent désire contracter une alliance avec ma belle compatriote, la comtesse Halina Oginska, et il m'a chargé de solliciter auprès de votre majesté sa permission royale.

Un nuage de mécontentement couvrit à ces mots le front de Charles XII. Son regard irrité se

promena autour de lui et rencontra d'abord Piper, qui en soutint courageusement le choc, et découvrit enfin dans la profonde embrasure où il s'était réfugié, le pauvre Théodoric de Tisenhauz.

— Théodoric! s'écria le roi; c'est lui, je m'en doutais.

Le jeune comte vint se jeter aux genoux de Charles, qui continua sur le même ton.

— Est-il po sible! après tous les avertissements sages et paternels que je t'ai donnés, renoncer ainsi à la gloire pour la plus folle des passions!

Baissant la tête, Théodoric restait toujours dans la même attitude humble et soumise.

—Sire, dit enfin le palatin en souriant, il n'est pas le premier à qui deux beaux yeux noirs aient fait perdre la tête; mais je me porterais caution qu'il la retrouvera au service de votre majesté.

— Impossible! disait le roi d'un ton chagrin qui avait en soi-même quelque chose de comique, impossible! Il est perdu, perdu sans retour! Et

c'est dommage, j'aurais fait quelque chose de ce jeune homme.

— Mais, sire, dit le comte Piper prenant la parole à son tour, permettez-moi de vous faire observer que la conduite du colonel servira très-bien, au contraire, les intérêts politiques de votre majesté.

— Comment? reprit Charles.

— Oui, dit Piper; car si l'alliance dont il est question ne rencontre point d'obstacle, il est à présumer qu'elle débarrassera votre majesté d'un redoutable partisan du roi Auguste. Oginski avec dix mille hommes de bonnes troupes ferme à votre majesté l'entrée de la Pologne : que le mariage ait lieu, et les chemins sont ouverts.

— Je saurai bien les ouvrir, dit Charles avec fierté et en frappant sur le pommeau de son épée.

— Sire, dit le palatin, la conclusion que vient de tirer de cet événement le ministre de votre majesté se lie aux circonstances; et, vu les sen-

timents de bienveillance que votre majesté daigne manifester en notre faveur, je ne pense pas qu'elle doive lui déplaire.

Pour toute réponse, Charles fit signe à Théodoric de se lever, et, s'adressant au palatin de Posen.

— Eh bien ! monsieur l'ambassadeur, puisque vous le jugez ainsi, je veux bien vous donner encore cette preuve de condescendance. Arrangez tout cela comme vous l'entendrez, et, sans me compromettre toutefois, dites, s'il est nécessaire, que j'y ai donné mon assentiment.

A ces paroles du roi, Théodoric se précipita une seconde fois aux genoux de Charles, saisit sa main, qu'il baisa avec un transport de joie sans égale en protestant mille fois de son dévouement, de sa fidélité et de son zèle pour le service du roi.

— Voyez comme la passion le fait extravaguer : il me prend en vérité pour sa maîtresse, dit Charles, qui, malgré la rudesse naturelle de

son caractère, avait quelquefois des mouvements de bonté très-attachants.

Et, regardant Alexandre Sobieski :

— Qui aurait cru, dit-il, que ce jeune homme, avec son air étourdi, se trouverait être plus raisonnable, aurait plus d'empire sur lui-même que celui-ci avec sa mine trompeuse de sagesse.

— O le grand homme, dit à demi-voix Alexandre à ses deux amis ; lui seul me rend justice.

Dans cet instant, Müller vint gravement présenter une plume au roi, qui signa le traité, où le chancelier apposa ensuite le sceau royal.

Charles, en remettant ce papier important entre les mains de l'ambassadeur :

— Assurez bien, lui dit-il, la république de mes sentiments pour elle. Son bonheur, son repos dépendent de la conduite qu'elle va tenir et de sa propre énergie. Nous espérons vous revoir, monsieur le palatin, dans des circonstances plus favorables, et vous prouver que vous avez dans Charles XII un ami sincère et constant, envers et contre tous.

Sans comprendre le vrai sens de ces paroles, Stanislas remercia vivement le roi, et laissa voir, en prenant congé de ce prince, les signes d'une profonde émotion, car son cœur aimant s'était pénétré d'une véritable reconnaissance et de l'attachement le plus tendre pour le jeune héros suédois.

CHAPITRE XV.

En consentant à parler au roi de Suède en faveur du comte de Tisenhauz, le palatin de Posen avait cédé aux instances de la jeune Halina et de Théodoric. Avec sa complaisance ordinaire, il se rendit également à la prière que lui fit Halina d'écrire sur le même objet à son oncle le grand-enseigne, à Plotel. Que pouvait refuser Stanislas à l'amie de Catherine Opalinska! Sans compromettre pourtant la dignité du rôle qu'il jouait et sans sortir des bornes de la prudence que ce rôle lui prescrivait, le palatin écrivit la lettre qu'on va lire.

« Très-haut et très-puissant Seigneur,

Grand-Enseigne,

» Je suis invité, avec l'approbation et le consentement de sa majesté le roi de Suède, à vous faire part d'un projet de mariage pour votre aimable nièce, la comtesse Halina Oginska. Le comte de Tisenhauz, colonel des armées de sa majesté, jeune homme très-distingué et réunissant en sa personne tous les avantages de la naissance, de la fortune et d'un mérite rare pour son âge, épris des qualités et des charmes de mademoiselle votre nièce, aspire au bonheur d'être son époux et se flatte que vous ne rejetterez pas la demande qu'il vous fait de la main de cette charmante personne.

» Je n'ai pas l'honneur d'être connu assez intimement de votre excellence pour prétendre lui donner des conseils dans une circonstance si importante. Qu'il me soit permis cependant, monsieur le grand-enseigne, de vous inviter à bien

peser les chances qui s'offrent à vous en cet instant. Le bonheur d'Halina y est attaché. Je n'en dirai pas davantage à son oncle.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

Le palatin de Posen apporta cette lettre ouverte à la jeune comtesse. Cette dernière, instruite par Alexandre Sobieski et Théodoric des nouveaux projets du roi de Suède, et remplie d'estime pour les grandes qualités du palatin, avait reçu cette confidence avec joie; en remerciant Stanislas de ses bons offices, elle eut bien de la peine, dans cette dernière entrevue, à ne pas trahir le secret qu'on lui avait confié. Encore ne put-elle résister à dire au palatin, en recevant ses adieux, qu'elle le priait de faire part à son amie d'un rêve qui lui avait fait voir Catherine Opalinska sur le trône de Pologne.

Elle ajouta en riant qu'elle priait la future reine de lui conserver son amitié.

Le palatin répondit à ce discours, ainsi qu'il le devait, sur le ton de la plaisanterie.

Accompagné d'Alexandre Sobieski, qui n'avait rien à craindre sous la protection de l'ambassadeur, Stanislas quitta Mittau pour aller rendre compte à l'assemblée de Varsovie des dernières intentions du roi de Suède.

Il avait fait à Halina avant de partir les offres de service les plus amicales et les plus généreuses. Inquiet de la fausse position où cette jeune personne allait se trouver, il en avait parlé au roi, et s'empressa de répéter à Halina ce que ce prince lui avait dit à ce sujet ; Charles ayant déclaré que la comtesse Oginska ne devait point se regarder comme prisonnière à Mittau ; qu'elle était au contraire parfaitement libre de disposer d'elle-même, avait ajouté Charles XII , affectant une absence totale de galanterie.

Mais ce n'était pas là ce que désirait Halina en dépit de sa propre raison qui lui tenait un autre langage.

— Dans tous les cas, dit-elle au palatin, il faut que j'attende ici la réponse de mon oncle. Le roi, dites-vous, m'accordera une escorte pour me

conduire aux frontières; mais qui me ramènera à Plotel? Gorski et sa femme ne voudront pas, et cela est très-naturel, s'exposer au mécontentement de mon oncle. Je ne puis donc m'éloigner d'ici que lorsque je saurai avec certitude que mon oncle m'enverra prendre à une distance convenue.

Le palatin, dans toute autre circonstance, se serait volontiers chargé de ramener lui-même Halina à Plotel; mais dans ces temps de trouble et de crise nationale, il eût été imprudent de sa part, et surtout accompagné d'Alexandre Sobieski, frère des jeunes princes enlevés par ordre du roi, d'aller se jeter au milieu des partisans d'Auguste. Il se borna à conseiller quelques mesures de prudence à la jeune comtesse Oginska, en la recommandant particulièrement aux soins de Gorski et de sa femme. Ceux-ci s'engagèrent de leur côté à ne point quitter Halina jusqu'à ce qu'ils l'eussent remise entre les mains des personnes que le grand-enseigne enverrait probablement à la rencontre de sa nièce.

Le départ de ses deux aimables compatriotes répandit de la tristesse dans l'intérieur d'Halina, et cette fois du moins le prestige de l'amour embelli de tous les charmes de l'espérance ne l'emporta pas sur l'amitié. Elle aussi a des droits et des priviléges tout puissants sur les cœurs aimants !

Halina, livrée à ses propres réflexions, était loin de partager la sécurité de son jeune ami. Elle fut mécontente de la lettre du palatin au grand-enseigne : elle en trouvait les expressions trop laconiques, elle aurait voulu que le palatin eût appuyé plus fortement sur les avantages qui pouvaient résulter de l'union projetée en faveur d'Oginski, en lui assurant la protection d'un roi toujours victorieux. Mais la prudence qui réglait en tout les démarches et jusqu'aux moindres discours de Stanislas Leszczynski ne lui avait pas permis de chercher à ébranler la fidélité qu'Oginski avait jurée à Auguste ; et même, ne voulant pas adresser directement sa lettre au grand-enseigne, il l'avait remise à Halina pour la lui faire parvenir.

Halina n'avait pas osé écrire à son oncle ; mais elle avait commencé une longue épître pour son amie, madame Denhoff, et ne savait encore quelle voie employer pour la faire tenir à Plotel, lorsque Pétronille entra dans la chambre où écrivait la comtesse, en s'écriant :

— Des nouvelles de Plotel ! Voici un paquet que le vieux Isaac Ruben a apporté pour madame !

A ce nom de Plotel, un frisson subit parcourut toutes ses veines : Halina croyait déjà apercevoir la figure courroucée de son oncle, lui adressant des reproches sévères et lui ordonnant d'oublier Théodoric.

Elle prit le paquet d'une main tremblante, et se rassura en reconnaissant l'écriture de son amie. Madame Denhoff lui parlait de l'agitation qui avait régné dans l'île de Plotel à la nouvelle de la disparition d'Halina, de la colère du grand-enseigne, qui voulait sortir de son lit malgré son attaque de goutte et poursuivre les ravisseurs de

sa nièce. Que le colonel Bourba s'était chargé de le remplacer, mais qu'après avoir parcouru tous les environs de Salanty et fait beaucoup de recherches inutiles, il était revenu à Plotel, où son retour répandit une consternation générale.

« Je n'essaierai pas, écrivait madame Denhoff, de vous peindre ma propre tristesse et l'inquiétude qui me dévorait jour et nuit. Il courait d'étranges bruits sur votre enlèvement : les uns l'attribuaient aux Suédois, et c'était l'opinion de votre oncle et de Bourba ; d'autres à ce jeune prince Alexandre Sobieski, dont les manières m'avaient tant déplu, si vous vous en souvenez, à notre dernière course à Salanty, et je vous avoue que mes soupçons tombent sur lui plutôt que sur ce jeune Suédois qui se trouvait en même temps que nous à Salanty, et qui avait un extérieur de modestie et de sagesse très-remarquable pour son âge : j'espère ne m'être pas trompée. Mais ce qui a fait ma consolation, chère Halina, c'est que pas une voix ne s'est élevée contre vous. Personne ne vous a accusée d'imprudence ou de

légèreté, et votre réputation du moins ne souffrira pas d'un éclat si fâcheux et si désagréable pour une jeune personne. J'ai respiré en acquérant depuis la certitude que vous êtes à Mittau sous la protection de notre digne palatin de Posen, Stanislas Lesczynski, et non prisonnière du roi de Suède, ni gardée en ôtage comme on le prétendait ici. La Providence dispose de tout pour le mieux : espérons qu'elle m'accordera bientôt le bonheur de revoir ma chère Halina. »

Madame Denhoff terminait sa lettre en priant la jeune comtesse de lui donner immédiatement de ses nouvelles par le juif, qui se chargeait de les apporter à Plotel avec toutes les précautions nécessaires.

Halina ne put s'empêcher de sourire en voyant le tour qu'avaient pris les idées de son excellente amie, consolée d'un évènement si bien fait pour lui causer les plus vives inquiétudes, en apprenant qu'Halina se trouvait sous la sauve-garde de l'homme à qui elle désirait depuis long-temps unir le sort de cette élève chérie. Halina fut éga-

lement touchée et satisfaite de l'éloge impartial que madame Denhoff accordait au jeune Suédois.

Halina reprit sa lettre commencée pour y ajouter un long supplément. Elle avait déjà fait à son amie le récit de l'*enlèvement*, et l'on pense bien qu'Alexandre Sobieski figurait d'une manière peu avantageuse dans ce récit historique, ne fût-ce que pour relever encore aux yeux de madame Denhoff la manière noble, délicate et généreuse dont le comte de Tisenhauz s'était comporté à son égard. La rencontre à Salanty, l'incident du duel, puis la demande en mariage d'Alexandre Sobieski — et ici il parut dans un jour plus favorable, et il le méritait en effet, — le silence plein de délicatesse de Théodoric, rien ne fut omis, mais tout dépeint au contraire avec une éloquence véritable, car elle partait du cœur.

« Mon amie, écrivait Halina, je ne puis vous le cacher plus long-temps, j'aime Théodoric de Tisenhauz, et c'est pour la vie. Je suis heureuse et fière de son amour pour moi. Vous l'avez vu,

vous avez pu juger de ses avantages extérieurs, du charme de sa figure : eh bien, elle n'est que le reflet de l'âme la plus belle, la plus pure qui soit sortie des mains du Créateur. Théodoric n'a aimé encore que son Dieu, sa mère, la gloire et son Halina. On ne peut le voir, on ne peut le connaître sans l'aimer. Sa mère l'adore et n'existe que pour lui. Son souverain l'honore de sa confiance, et le cœur altier de Charles s'ouvre pour Théodoric seul peut-être aux sentiments d'une véritable affection. Tout ce qui l'approche, tous ses serviteurs ne parlent de lui qu'avec enthousiasme. Vous même, vous le chéririez comme un fils si vous le connaissiez davantage. Jugez donc combien je dois le chérir, moi qu'il aime, moi l'objet de toute sa tendresse ! Je sais, mon amie, que vous ne blâmerez point mes sentiments, mais ils vous feront de la peine, parce qu'ils contrarieront un désir que j'ai su pénétrer. Consolez-vous, ma bonne amie, consolez-vous bien vite en apprenant que jamais vos vœux n'eussent été accomplis, par une très-bonne raison, c'est que

votre favori, le palatin de Posen, Stanislas Leszczinski enfin, est à la veille d'épouser Catherine Opalinska, mon amie, et d'être roi, roi de Pologne! Oui, ma bonne amie, vous aurez beau ouvrir de grands yeux, c'est la vérité pure; n'en doutez pas, car Charles XII l'a prononcé! Mais au nom du ciel, ne trahissez pas ce secret; je vous le confie sous le sceau de l'amitié. Vous voyez, ma chère amie, que vous n'avez rien de mieux à faire que de vous réunir à moi pour obtenir de mon oncle son consentement à mon bonheur. Je n'ose lui écrire moi-même; mais parlez-lui pour moi. Je sais, hélas! que cette tâche n'est pas facile à remplir. Oh! que ne puis-je faire passer mon cœur sur vos lèvres; mais consultez le vôtre, il vous inspirera encore mieux que je ne puis le faire.

» Je crains que la lettre de l'ambassadeur fasse peu d'impression sur l'esprit de mon oncle: c'est une pièce diplomatique, qui, au fond, ne prouve rien.

» Rassemblez toutes les forces de votre esprit,

si ingénieux et si habile à la fois, pour persuader à mon oncle qu'il se perd en voulant lutter contre un guerrier si renommé et si habile; qu'il sache que cet Auguste, à qui il veut sacrifier sa fortune, son existence, celle de toute sa famille, sera infailliblement détrôné. Pour mieux l'en convaincre, apprenez-lui, s'il le faut, l'inévitable résultat d'une prochaine élection, principale condition de paix imposée par Charles XII à la république. Que mon oncle suive donc l'exemple du prince Sapieha, ou du moins qu'il mette bas les armes et prenne le parti de la neutralité. Dites-lui encore, pour ce qui me concerne personnellement, — et il n'ignore pas que j'ai aussi ma bonne part du caractère qui distingue notre famille — que jamais de la vie, j'en prends le ciel à témoin, je n'appartiendrai à nul autre qu'à Théodoric de Tisenhauz. Sur tout le reste, soumise à mon oncle ainsi que mon devoir me l'ordonne, je suis prête à lui obéir. Qu'il me fasse donc connaître sa volonté. Dès qu'il m'en aura fait part, je retournerai à Plotel; car je suis libre de quit-

ter ce séjour : mon cœur seul pourrait m'y retenir si j'avais le malheur d'oublier ce que je me dois à moi-même, si je pouvais oublier jamais les conseils d'une amie incomparable. »

CHAPITRE XVI.

Halina s'étant éveillée de bonne heure le lendemain, fit venir Isaac dans son antichambre et lui adressa un grand nombre de questions, toutes relatives à Plotel, auxquelles l'Israélite répondit à sa manière en déguisant la vérité. Il lui apprit qu'on se disposait à des préparatifs de guerre, et qu'on n'attendait que le dégel pour former des retranchements autour du lac, etc. ; que l'on voyait tous les jours traîner sur la glace de grandes pièces de bois nécessaires à la construction des retranchements, etc., etc.

A la suite de ce rapport, Halina jugea facilement que le grand-enseigne persistait dans ses projets hostiles. Et son cœur se serra en pensant au caractère obstiné de son oncle.

Le jeune comte de Tisenhauz, annoncé par son page, arriva en cet instant vêtu du charmant uniforme suédois en peau de daim, qui relevait encore l'élégance de sa taille et de son maintien. Une écharpe de soie bleue brodée en argent soutenait son épée; un panache composé de plumes azur foncé et jaune-citron retombait de tous côtés avec grâce sur son casque, qui imprimait une teinte mâle et guerrière à ses traits nobles et réguliers, où régnait en même temps l'expression du sentiment et du bonheur. Les beaux yeux bleus de Théodoric semblaient sourire en apercevant Halina, en rencontrant son regard si doux! En passant devant Isaac, il fit un geste de la tête à sa vieille connaissance, ainsi qu'il appelait le juif de Plotel. Et Halina lui dit en souriant :

— C'est un homme plus important à mes yeux que vous ne le pensez peut-être, car il est chargé

d'une mission qui réglera vraisemblablement nos destinées, je veux parler de la dépêche du palatin de Posen.

A ces mots, Théodoric se détourna un peu pour glisser dans le bonnet du juif, dépôt de toutes ses espérances, quelques pièces d'or dont la vue fit prosterner le juif jusqu'au plancher.

Halina, d'un geste de la main, invita Théodoric à la suivre au salon où se tenait madame Gorska avec son éternel tricot.

— Je suis venu, lui dit alors le jeune comte, vous engager à prendre l'air sur les remparts et à profiter d'une belle matinée de mars, avant-coureur du printemps. Je sais par ma propre expérience combien les habitants du nord sont avides de ces premiers rayons du soleil, et j'ai pensé que vous seriez sans doute bien aise de saluer le retour d'un ancien ami qui se fait tant désirer dans nos sombres climats.

Le véritable motif du jeune Suédois, en proposant cette promenade était de causer plus librement avec son amie, et d'éviter en quelque sorte

la présence importune de madame Gorska, qui assistait à tous les entretiens d'Halina et de Théodoric, sans les comprendre ; mais qui, dans une immobilité complète, à l'exception de ses doigts remuant les aiguilles de son bas, les yeux fixes et attachés constamment sur les deux jeunes gens, faisait sur Théodoric l'effet de la tête de Méduse. Pétrifié par son regard, il n'osait se livrer près d'elle aux épanchements les plus innocents de son cœur ; il n'osait serrer la main d'Halina entre les siennes ; enfin la présence de ce témoin muet et sourd à la fois glaçait et comprimait jusqu'aux expressions de sa tendresse.

Halina ayant pris sa mante fourrée et sa toque de velours, accepta le bras que lui offrait Théodoric avec empressement. Madame Gorska, obligée de les suivre, quitta à regret un entretien commencé avec le juif, qu'elle accablait de questions sur ce qui s'était passé à Salanty. Elle eut pourtant le loisir d'apprendre que sa maison avait été épargnée par le colonel Bourba, qui s'était contenté de faire une brèche assez considérable à

la cave de maître ciwoun. Et marchant aussi vite que pouvait le lui permettre le peu de longueur de ses jambes et l'embonpoint de sa taille courte et ramassée, elle ne put suivre cependant qu'à une certaine distance le jeune et beau couple qui, d'un pas léger, marchait en avant.

Ainsi que l'avait annoncé Théodoric, l'influence bienfaisante des rayons du soleil, vers midi, répandait une sorte de chaleur factice, car le fond de l'air avait conservé son âpreté hostile et semblait défier les efforts généreux de l'astre qui vivifie la nature. D'innombrables glaçons suspendus au toit des maisons, brillant, comme des girandoles de cristal, de tous les feux de la lumière, menaçaient la tête de tous les passants de leur pointe aiguë, et se brisaient en tombant sur le sol dur encore et gelé qui résonnait sous les voitures et les pieds des chevaux. Sur la terrasse élevée où Théodoric avait conduit Halina, et où la réverbération des rayons solaires avait imperceptiblement mangé la neige, pour nous servir d'une expression usitée parmi

les habitants du Nord, on découvrait déjà, sinon des indices de végétation, du moins quelques restes d'herbe flétrie, dont la vue réjouissait pourtant Halina.

Il faut être né dans le Nord, il faut y avoir passé de longs et rigoureux hivers pour comprendre le sentiment de bonheur que l'on éprouve en voyant poindre le premier brin d'herbe. C'est mieux que la pervanche de Rousseau, que l'arbre du sauvage d'Otaïti !

— Mon amie, disait Théodoric avec la plus douce inflexion de voix et en pressant la main d'Halina ; vous ne le croirez pas, la journée d'hier s'est écoulée toute entière sans vous voir, et j'ai cependant éprouvé loin de vous un moment de bonheur.

Halina leva les yeux sur Théodoric, et son regard semblait demander l'explication de ces paroles.

— J'ai fait part de mes espérances à la meilleure des mères, j'ai parlé de mon Halina à mon

autre amie; car je n'oserai jamais faire de distinction dans mon cœur entre ces deux objets de ma tendresse, vous et ma mère, ma mère et Halina, et je ne saurais dire quelle est la première ni quelle est la seconde.

Ah! dit Halina, son attachement pour vous, si tendre, si parfait, mérite bien la première place dans votre cœur. Puisse-t-elle me permettre seulement de le partager.

— Combien elle va vous aimer en apprenant que mon bonheur dépend de vous seule, et que vous avez consenti à vous charger de ce dépôt si cher à sa tendresse toujours si vive, si inquiète!

— Mais, dit Halina en souriant, vous ne me parlez pas d'une rivale bien plus à craindre pour moi : la Gloire.

— Chère amie, vous avez l'âme trop noble, trop élevée, pour craindre l'empire qu'elle peut exercer sur un cœur dont vous avez daigné accepter l'hommage. Je dirai même plus : j'ai pénétré vos sentiments, et je suis certain que vous

n'auriez jamais accordé votre estime, ni votre confiance à un homme incapable ou peu désireux d'ajouter quelque renom personnel à celui que lui ont transmis ses ancêtres, et de s'acquitter de la dette que tout être contracte en naissant envers sa patrie et son souverain.

— Vous ne vous trompez pas, cher Théodoric, reprit Halina, et c'est là sans doute cette sympathie dont on parle qui a éclairé nos cœurs et leur a appris que le ciel les avait formés l'un pour l'autre. Oui, l'heureuse épouse du noble Théodoric doit chérir tout ce qui peut illustrer et élever son époux. Mais, ajouta-t-elle avec un accent plus tendre, qu'il lui soit permis de craindre les périls et les hasards de la guerre pour des jours qui lui seront plus chers que les siens.

En achevant ces mots, Halina jeta un regard expressif dans la cour du château, où régnait un grand mouvement parmi les soldats suédois, qui semblaient se disposer à partir.

— Rien que la vue de ces terribles canons, de

ces farouches soldats et de tous ces apprêts guerriers me fait frémir d'avance.

— Rassurez-vous, ma douce, mon angélique amie : ces apprêts n'ont rien d'alarmant, et l'espoir de la paix ne m'a point encore abandonné. Sa majesté est décidée, avant de commencer les hostilités en Lithuanie, à attendre la réponse de monsieur le grand-enseigne, votre oncle. Si elle est favorable à nos vœux, nos troupes marcheront, sans s'arrêter en Lithuanie, sur l'armée saxonne. Ma mère, alors, je n'en doute point, viendra rejoindre son trop heureux fils et le conduire à vos pieds à Plotel. Là, je le prévois avec peine, de trop courts instants seront accordés à ma félicité : l'honneur me rappellera sous ma bannière ; mais aussitôt la campagne finie, et elle ne peut être de longue durée, à juger de l'esprit qui anime vos compatriotes et qui se déclare presque ouvertement contre Auguste, je revole près de ma belle amie, de mon épouse adorée, dit Théodoric en portant à ses lèvres la main d'Halina qu'il y retint long-temps.

Théodoric se plut ensuite à dérouler aux yeux de son amie le tableau délicieux d'un long avenir composé de jours fortunés consacrés à la gloire, à la patrie, ainsi qu'au bonheur des deux êtres qu'il chérissait le plus dans la vie, sa mère et son Halina.

Malgré son extrême jeunesse, Théodoric, unissant à la tendre condescendance d'un amant le caractère plein de fermeté d'un homme convaincu de la dignité de son état, ne se laissait point entraîner par la tendresse naturelle de son cœur à faire des promesses que la raison ou son devoir l'eussent empêché un jour de ratifier.

Halina écoutait avec la plus pure satisfaction ce doux langage où la sagesse s'unissait à l'amour le plus tendre. Cependant une voix intérieure semblait tristement l'avertir que tant de félicité pourrait être troublée par de violentes contrariétés et le refus de son oncle. Elle n'osait communiquer d'aussi fâcheux pressentiments, dans la crainte de donner un autre cours aux riantes pensées de Théodoric.

— D'ailleurs, pensait-elle, ne suis-je pas réellement maîtresse de mon sort? Je ne suis redevable à mon oncle ni de la vie, ni de mon éducation, ni de ma fortune. La bienséance plus encore que le devoir me soumet à sa volonté. S'il résiste à l'accomplissement de mes vœux, ma persévérance et le temps finiront par triompher de son obstination.

Tels étaient les raisonnements par lesquels Halina cherchait à calmer ses propres craintes.

S'apercevant enfin que la pauvre madame Gorska s'efforçait inutilement de la rejoindre, elle ralentit son pas et lui adressa quelques paroles amicales.

A l'exemple d'Halina, toujours bonne et attentive pour ses amis, Théodoric voulut dire aussi quelques mots obligeants à madame Gorska; mais comme cette dame n'entendait ni le français, ni l'allemand, et que Théodoric commençait seulement à apprendre le polonais, il lui parla en courlandais, dialecte peu différent de celui qui est d'usage en Samogitie.

En rentrant dans la ville, Halina et Théodoric aperçurent dans la rue qui conduisait au logis de la jeune comtesse une voiture de voyage attelée de huit chevaux. Cet équipage, arrêté dans la rue, annonçait un air d'opulence. La voiture vitrée en glaces et doublée intérieurement en velours rouge avec une galerie dorée sur l'impériale et des armoiries sur les portières, était attelée de chevaux gris-pommelé d'une grande taille, couverts de riches caparaçons en peaux de tigres. Le cocher, le postillon et les domestiques portaient des pelisses de loups blancs pardessus leurs habits de livrée. Deux ou trois fourgons marchaient à la suite de cette voiture, le peu de commodités que l'on trouvait alors sur les routes obligeant les personnes de qualité qui voyageaient à conduire avec elles leurs bagages et un grand nombre de domestiques. L'arrivée d'un aussi brillant équipage ne pouvait manquer de faire événement dans la ville de Mittau, où, depuis que Charles avait établi son séjour, la tranquillité des habitants n'était troublée que par

le bruit des armes et des chariots de guerre.

Halina, donnant toujours le bras au jeune comte, s'avança, poussée par la curiosité, jusqu'à l'endroit où s'était arrêtée la voiture, et elle aperçut le comte Piper, qui s'entretenait à l'une des portières avec une dame de la plus grande beauté. Le comte Piper n'eut pas plus tôt reconnu Théodoric de Tisenhauz, qu'il s'empressa d'aller à sa rencontre, en lui disant d'un ton mystérieux :

— C'est la belle comtesse de Kœnigsmarc. Elle vient solliciter une audience du roi. Toutes les maisons de la ville sont remplies de soldats : elle ne sait où se loger elle et sa suite, et je n'ose prendre sur moi de lui offrir mon appartement au château, puisqu'il plaît à sa majesté de l'appeler *son quartier*. Ne pourriez-vous pas, mon cher Tisenhauz, me tirer de cet embarras ?

— Quoi ! dit alors Halina, c'est la comtesse Aurore ! Mais je la connais ; je l'ai vue souvent à Dresde pendant un hiver que j'y ai passé avec ma mère, il y a quelques années. Je serais charmée de pouvoir reconnaître les attentions obli-

geantes qu'elle eut alors pour moi, et je lui offre bien volontiers de partager la maison que j'occupe ; elle est beaucoup trop vaste pour moi.

— Je vais, répondit le comte d'un air satisfait ; je vais faire part de votre proposition à la comtesse, et je ne doute pas qu'elle ne l'accepte avec autant de reconnaissance que de plaisir.

Halina se hâta de rentrer chez elle et pria Gorski de donner les ordres nécessaires pour arranger l'appartement qu'elle destinait à son ancienne connaissance.

Les deux battants de la porte du salon s'ouvrant à la fois, on vit paraître la comtesse de Kœnigsmarc, conduite par le ministre de sa majesté suédoise.

CHAPITRE XVII.

Aurore de Kœnigsmarc, d'une illustre famille de Suède, s'était rendue à Dresde en 1695, avec ses deux sœurs, les comtesses de Steinboc et de Lovenhaupt, pour solliciter la protection de l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste.

Héritières de la maison de Kœnigsmarc et réclamant la succession de leur frère, qui avait péri d'une mort violente (1), victime, dit-on, du sen-

(1) On prétend que le comte Philippe de Kœnigsmarc, jeune seigneur aussi distingué par sa naissance que par son mérite personnel, fut mis vivant dans un four chaud.

timent trop tendre qu'il avait su inspirer à une princesse de la maison de Hanovre, les trois sœurs avaient fait jusqu'alors d'inutiles démarches pour recueillir les capitaux considérables que ce frère infortuné avait placés chez plusieurs particuliers de Hambourg. Elles prirent le parti de s'adresser à l'électeur, dans l'espoir d'obtenir de l'intervention puissante de ce prince une plus prompte satisfaction du sénat de cette ville.

Les trois sœurs reçurent un accueil distingué à la cour de Saxe, et la beauté éclatante d'Aurore, son esprit cultivé, ses grâces séduisantes, firent l'impression la plus vive et la plus profonde sur le cœur facile à s'enflammer de l'électeur.

Les ministres eurent ordre de s'occuper sans délai de l'affaire qui avait attiré à Dresde la famille Kœnigsmarc.

Élevée dans les principes de la sagesse et de la vertu, Aurore recevait les marques de distinction et les empressements pleins de galanterie d'Auguste, comme un hommage rendu à son

sexe et y répondait avec autant de modestie que de respect.

Intimidé pour la première fois de sa vie peut-être par cette réserve, touchante sauve-garde de la beauté, que lui témoignait constamment Aurore, et n'osant faire connaître à cette belle personne toute la passion qu'elle lui inspirait, il chargea un de ses favoris d'en être l'interprète. Mais la résistance vertueuse que mademoiselle de Kœnisgmarc continua d'opposer à ses sentiments, en accrut encore la violence. Auguste écrivit, se plaignit, dans le langage accoutumé des amants, de l'indifférence dont il craignait d'être l'objet, et finit en protestant de la pureté de ses intentions. Fortifiée par les sages conseils de madame de Steinboc, qui, justement alarmée des poursuites de l'électeur, exhortait sa jeune sœur à éviter tout ce qui pourrait porter la moindre atteinte à sa vertu, Aurore eut assez d'empire sur son cœur pour ne pas répondre à la lettre d'un prince qui ne lui paraissait que trop aimable. Autant que la bienséance pouvait le lui

permettre, elle évita même les occasions de rencontrer Auguste; mais l'électrice, charmée de la conduite d'Aurore et enchantée de son esprit, des grâces de sa conversation toujours variée et intéressante, se fiant trop sans doute à ses propres charmes, attirait sans cesse la belle Suédoise à la cour.

Les rigueurs de la charmante Aurore, loin de décourager Auguste, le décidèrent à écrire une seconde lettre où il exprima ses plaintes dans le style le plus tendre et le plus propre à toucher ce cœur, si indifférent en apparence, et déjà séduit.

Cette fois Aurore, sans consulter sa sœur, crut devoir répondre à ce prince : elle crut lui ôter tout espoir en ne remplissant cette lettre que de formules insignifiantes de respect.

Auguste, en effet, lut avec un secret dépit la lettre d'Aurore.

— Encore du respect! s'écria-t-il; c'est toujours au souverain qu'elle s'adresse, et n'a rien à dire à l'amant!

Après une seconde lecture plus réfléchie, il crut ou se flatta de démêler dans les expressions de la respectueuse reconnaissance de la jeune Suédoise une nuance mal déguisée de sentiment.

— Non, se dit-il, elle n'est point insensible, mais elle n'a point encore aimé ; elle ne connaît pas les tourments de l'amour. Ah! peignons-lui bien ceux que j'endure, et la pitié m'ouvrira le chemin de son cœur.

Aurore commit une grande imprudence en consentant à répondre à l'électeur et en établissant des rapports secrets entre elle et ce prince.

Dès ce moment, Auguste ne cacha plus sa passion pour mademoiselle de Kœnigsmarc et la fit éclater de mille manières différentes, tantôt dans ses lettres, qui exprimaient un amour passionné, tantôt, à l'exemple de Louis-le-Grand, par des fêtes aussi ingénieuses que magnifiques.

Le poison de l'amour se glissait insensiblement dans le cœur d'Aurore, et chaque jour Auguste devenait plus aimable et plus cher à ses

yeux; chaque jour lui apportait quelque preuve nouvelle de la tendresse de ce prince et affaiblissait ce courage dont elle avait besoin de s'armer pour combattre un sentiment que sa vertu lui reprochait. La crainte d'affliger mortellement Auguste en se dérobant à sa tendresse achevait d'éteindre les faibles lueurs de sa raison.

— Je meurs si vous fuyez, lui écrivait-il un jour.

Madame de Steinboc s'apercevait en gémissant des progrès que faisait Auguste sur le cœur de sa trop sensible et imprudente sœur. Combien elle se reprochait de l'avoir amenée à la cour d'un prince si connu par sa galanterie et surtout par ses moyens de plaire et de séduire! Elle eût voulu partir, arracher sa sœur aux dangers qui l'entouraient; mais il n'était plus temps de fuir, Aurore ne le voulait plus.

Tout ce que la magie de l'amour peut inventer d'ingénieux et de ravissant; tout ce que la magnificence, la réunion du luxe et des arts peuvent produire de plus rare et de plus beau, tout

concourut à embellir la fête que l'électeur donna un jour à mademoiselle de Kœnigsmarc, à Moritzbourg, château de plaisance des électeurs de Saxe, situé à quelques lieues de Dresde.

Le jour désigné pour cette charmante partie, mademoiselle de Kœnigsmarc reçut de la part de l'électeur un habit complet de la plus grande richesse et une superbe garniture de diamants. Les sœurs d'Aurore, ainsi que les dames qui devaient l'accompagner, eurent part aussi à la généreuse galanterie d'Auguste.

Madame de Steinboc, par respect, ne put se dispenser d'accepter le présent de l'électeur; mais elle trouva un prétexte pour éviter de se rendre à une fête dont le motif lui était trop connu pour ne pas lui déplaire, et où sa présence n'aurait été qu'un reproche tacite et continuel pour Aurore.

Vêtue d'un charmant habit d'amazone, qui dessinait à ravir les formes élégantes de sa taille, Aurore, accompagnée des dames qui faisaient partie de sa société, monta dans une belle ca-

lèche aux armes de sa famille pour se rendre à Moritzbourg.

La beauté du temps et d'une contrée pittoresque, l'activité qui régnait dans les champs et sur les monts d'alentour couverts de vignoble, une conversation animée, l'attente des plaisirs firent paraître le trajet de Dresde à Moritzbourg excessivement court à la belle Aurore et à sa compagnie.

Au milieu d'une sombre forêt de sapins et d'antiques chênes, on aperçut tout-à-coup et comme par enchantement un château d'une architecture noble et imposante s'élevant du sein de la forêt sur un rocher escarpé et répétant ses belles proportions sur la glace fidèle d'une immense pièce d'eau qui baignait le pied du rocher.

La calèche s'étant arrêtée pour donner le temps à Aurore et à ses amies de contempler ce beau point de vue, la principale porte du château s'ouvrit aussitôt, et l'on vit paraître Diane suivie de ses nymphes, qui s'avança vers mademoiselle de

Kœnigsmarc, invitant Aurore à venir recevoir dans ce palais l'hommage des divinités des bois.

Aurore descendit avec sa suite, et Diane l'introduisit dans un vaste salon orné de peintures qui représentaient les principales actions de cette déesse. Sur un signe de Diane à ses nymphes, le parquet du salon s'ouvrit et l'on vit sortir du fond de la terre une table couverte de tout ce que la saison pouvait offrir de plus délicat. Dès que les dames y furent placées, les sons champêtres du hautbois, des chalumeaux et de la cornemuse, annoncèrent l'arrivée du dieu Pan, des faunes, des sylvains, etc. : c'était l'électeur lui-même, suivi des jeunes seigneurs de la cour. Diane invita Pan à s'asseoir près de la belle Aurore, et Auguste profita, comme on le pense bien, d'un déguisement qui ajoutait encore aux avantages qu'il tenait de la nature, pour adresser à mademoiselle de Kœnigsmarc les déclarations les plus passionnées.

Vers la fin du repas, un bruit de cors de chasse et de chiens se fit entendre : les dames coururent

aux fenêtres pour voir passer un cerf poursuivi par des piqueurs; elles témoignèrent le désir de suivre la chasse, et aussitôt l'on amena un superbe cheval pour Aurore, qui avait beaucoup de grâce dans cet exercice. Les dames qui ne montaient pas à cheval suivirent la chasse en calèche; et bientôt le cerf, enfermé dans les toiles, fut réduit à se précipiter dans l'étang : les chiens s'y jetèrent à la nage. Les dames, arrivées sur les bords, furent transportées en gondole dans une île où elles assistèrent à la mort du cerf, dont les larmes excitèrent la compassion de la belle Aurore, qui assistait pour la première fois à une chasse de ce genre.

Une magnifique tente tapissée de riches étoffes avait été dressée dans l'île pour y offrir un lieu de repos aux dames après la chasse, et vingt-quatre jeunes Turcs superbement vêtus vinrent leur présenter toutes sortes de rafraîchissements dans des corbeilles d'argent doré.

Profitant de l'intervalle du goûter pour changer de costume, l'électeur sortit d'une autre tente dans

le costume de *Grand-Seigneur*, tout éclatant de pierreries. Entouré des officiers du sérail, il entra, au son des cymbales et de la musique turque, dans la tente des dames en les saluant avec beaucoup de grâce à la manière orientale, et il invita mademoiselle de Kœnigsmarc à s'asseoir à ses côtés sur un riche sofa. On présenta des carreaux de velours au reste de la société; et, lorsque tout le monde fut assis, l'on vit entrer une troupe de danseurs qui exécutèrent différentes danses grotesques avec beaucoup d'agilité et de talent. Ce spectacle fini, l'électeur donna la main à mademoiselle de Kœnigsmarc et la conduisit dans sa gondole. On se promena quelque temps au son de la musique; et la douce mélodie des instruments à vent, répétée par l'écho du vallon; le bruit cadencé des rames; le souffle de la brise du soir, si agréable à respirer après la chaleur d'une journée d'été; le parfum des fleurs dont la gondole était parsemée; les derniers reflets du soleil se couchant derrière la forêt dont il dorait le faîte, illuminant toutes les vitres du

palais, et répandant des teintes rosées sur le canal tranquille où l'on voguait : tout dans cette belle soirée, au milieu de cette ravissante nature semblait inviter à la tendresse; tout portait à l'âme d'Aurore un sentiment d'autant plus dangereux qu'elle le retrouvait dans les regards si doux, si passionnés et si tendres d'Auguste.

La gondole ayant touché le rivage, l'électeur ou plutôt le Grand-Seigneur, car il en jouait encore le rôle, monta avec mademoiselle de Kœnigsmarc dans une calèche découverte, entourée de janissaires à cheval, et l'on revint au château de Moritzbourg.

L'électeur conduisit lui-même Aurore dans l'appartement qui lui avait été préparé et dont l'ameublement était aussi remarquable par le goût qui y avait présidé, que par son extrême richesse. La draperie du lit était de damas couleur aurore, brodé en argent; des amours en relief soutenaient d'une main les rideaux, et de l'autre répandaient sur ce lit des pavots et des roses. Les murs étaient ornés de peintures repré-

sentant les amours de Titon et de l'Aurore.

— *C'est ici, mademoiselle,* lui dit l'électeur, *que vous êtes véritablement souveraine, et que, de Grand-Seigneur que j'étais, je me fais gloire d'être votre esclave.*

— *Prince,* lui répondit Aurore en rougissant comme la déité dont elle portait le nom, *sous quelque condition que vous vous présentiez, vous serez toujours cher à mes yeux.*

Le Grand-Seigneur fléchit galamment le genou en portant à ses lèvres, où il l'y retint longtemps, la main *aux doigts de rose* de la charmante Aurore, et il se retira pour lui laisser le temps de faire sa toilette et pour aller aussi changer de costume.

Mademoiselle de Kœnigsmarc ne manqua pas de se parer du magnifique habit que l'électeur lui avait envoyé. Il était d'une toile d'argent dont le tissu léger brillait comme la rosée du matin; cette toile était, ainsi que le manteau de satin blanc, toute parsemée de roses si bien imitées (et auxquelles on avait donné leur parfum

naturel), qu'elles semblaient avoir été fraîchement cueillies. Aurore ne mit dans ses cheveux, arrangés à la mode de la cour de France et formant des touffes de boucles des deux côtés du visage, qu'une étoile resplendissante de diamants qu'elle posa au-dessus de son front. L'éclat et la fraîcheur de cette parure étaient parfaitement assortis à sa beauté, qui n'avait jamais paru aussi éblouissante de grâces et d'attraits.

Auguste, prévenu que mademoiselle de Kœnigsmarc était habillée, se rendit chez elle pour la mener au spectacle, et s'arrêta quelques instants à la contempler dans une muette extase, que ses regards et l'expression de sa figure ne laissaient que trop connaître à celle qui en était l'objet.

La troupe ordinaire de chanteurs italiens de la cour de l'électeur représenta, dans la salle de spectacle du château, une pièce entremêlée de chant et de danses, dont le sujet était les noces de Psyché et de l'Amour. Les paroles, le chant, la danse, la musique, rendus avec un art parfait

et exprimant avec vérité la plus dangereuse et la plus séduisante des passions, achevaient d'égarer la raison de mademoiselle de Kœnigsmarc.

On se mit à table en sortant du spectacle. Mademoiselle de Kœnigsmarc trouva sur son assiette un bouquet de diamants, de rubis, d'émeraudes et de perles ; ce bouquet la désignait reine du bal qui devait succéder au souper. Effectivement, en sortant de table, l'électeur conduisit Aurore dans une salle de bal magnifiquement ornée et éclairée avec la plus grande recherche.

Il ouvrit le bal avec Aurore par un menuet. Vêtu d'un riche habit de cour, Auguste, dont la figure était remarquablement belle et imposante, et mademoiselle de Kœnigsmarc, dansant parfaitement tous les deux et se surpassant encore ce jour-là pour se plaire réciproquement, s'attirèrent l'un et l'autre les regards et l'admiration de toute la société. Plus d'une femme sans doute envia secrètement les charmes d'Aurore, et parmi les hommes il ne s'en trouvait pas un seul peut-

être qui n'eût voulu être en ce jour à la place de l'électeur... (1)

L'enchantement de cette journée se prolongea pendant près de deux semaines dont chaque jour fut marqué par quelque nouvelle et brillante fête. Entourée de toutes les séductions de la vanité et de l'amour, dans l'ivresse des plaisirs et des délices d'un sentiment partagé et d'autant plus vif qu'il avait été long-temps combattu et qu'il était nouveau pour elle, Aurore exprima naïvement le regret de ne pas voir l'électrice prendre part aux fêtes de Moritzbourg, et cette naïveté fit sourire sans doute plus d'un courtisan, lever les épaules aux dames jalouses de ses succès, et embarrassa un peu l'électeur lui-même.

Avec infiniment d'esprit et de connaissances, mademoiselle de Kœnigsmarc était trop jeune et avait trop peu d'expérience du monde et de la

(1) Les détails sur la fête donnée par l'électeur à mademoiselle de Kœnigsmarc sont tirés d'une relation qui se trouve dans la Vie du maréchal de Saxe.

cour pour sentir combien cette réflexion était déplacée dans de pareilles circonstances. Pour calmer son chagrin, l'électeur se crut obligé cependant de l'assurer que l'électrice s'amusait de son côté avec les dames de sa cour, à Dresde.

Mademoiselle de Kœnigsmarc était sincèrement attachée à l'électrice et ne tarda pas à lui en donner la preuve. L'électeur ayant été obligé de se rendre à Dresde pour quelques affaires, dans son empressement de retourner à Moritzbourg, oublia d'aller voir l'électrice. Aurore en fut informée, et bien loin de tirer vanité de ce nouvel hommage de la tendresse d'Auguste à ses charmes, elle en fit à ce prince de très-vifs reproches, en lui disant que la plus grande preuve qu'il pût lui donner de son amour était de continuer à avoir pour l'électrice tous les égards et les soins que méritaient les vertus d'une princesse si respectable et qui lui était si tendrement attachée.

— Enfin, ajouta-t-elle vivement émue, vous savez si je vous aime, puisque je vous ai préféré à

la vertu que je chérissais, que je chéris encore, en y renonçant pour vous.

Et quelques larmes de repentir à ces mots mouillèrent ses beaux yeux et coulèrent doucement le long de ses joues de roses.

— Mais je vous déclare en même temps, si vous refusez de vous rendre à ma prière, je déclare que j'aurai le courage de quitter vos états et de vous fuir pour toujours.

Aurore exigea que l'électeur, à peine descendu de voiture, repartît aussitôt pour Dresde, et il le fit, doublement séduit par le caractère, l'esprit de mademoiselle de Kœnigsmarc et sa rare beauté.

L'électrice, informée du procédé généreux d'Aurore, en sut gré à cette belle personne, lui conserva son estime et lui pardonna l'infidélité de son mari; trop heureuse s'il ne lui eût jamais donné d'autre rivale, car mademoiselle de Kœnigsmarc, se reprochant sans cesse la part qu'elle avait enlevée à l'électrice dans le cœur d'Auguste,

s'efforçait pour ainsi dire de l'en dédommager par tous les services qu'elle lui rendait auprès de l'électeur, et elle ne s'écarta jamais avec cette princesse des formes du plus respectueux dévoûment.

Cette conduite sage et mesurée, sa douceur, sa politesse, lui gagnèrent tous les cœurs ; les femmes même lui pardonnaient ses succès. Les courtisans avaient pour elle un respect fondé sur son mérite personnel plus encore que sur la haute faveur dont elle jouissait à la cour et dont elle n'abusa jamais, puisqu'elle employa constamment l'empire qu'elle exerçait sur l'esprit d'Auguste au soulagement des malheureux, au bien-être de l'état, enfin à la gloire de ce prince, qui lui était plus chère encore que son amour.

A son retour à Dresde, l'électeur avait monté un établissement magnifique à mademoiselle de Kœnigsmarc et obtenu pour elle le titre de doyenne des chanoinesses de Quedlimbourg, l'un des plus antiques et des plus nobles chapitres d'Allemagne. Auguste sou-

pait tous les soirs avec elle et plusieurs personnes de la cour, et lui donnait souvent des fêtes. Mais comme les sentiments illégitimes ne sauraient être durables, celui de l'électeur pour mademoiselle de Kœnigsmarc éprouva le sort commun et finit par s'éteindre à la naissance du fils qu'elle lui donna, et qu'il reconnut sous le nom de Maurice, comte de Saxe.

Peu de temps après, l'électeur accepta l'offre que lui fit l'empereur du commandement de son armée en Hongrie. Auguste prouva, sous les murs de Belgrade, par sa conduite pleine de bravoure, que l'amour de la gloire l'emportait dans son cœur sur celui des femmes.

Mais de retour à Vienne après la campagne, l'électeur y séduisit une jeune dame dont la figure l'avait frappé à un bal donné par le roi des Romains, fils de l'empereur Léopold. Il l'enleva à son mari, qui était très-vieux, et conduisit cette nouvelle maîtresse à Dresde. Quel coup pour la sensible Aurore ! Elle le supporta avec cette fermeté d'âme qu'elle tenait de la nature et de son

éducation, et se contenta de répondre aux personnes qui affectaient de la plaindre :

Qu'elle respectait et chérissait trop l'électeur pour murmurer contre lui, et n'avait pas le droit de contrarier son inclination ni de s'opposer à ses volontés. Que le sort de l'électrice l'inquiétait plus que le sien, craignant avec raison que la nouvelle maîtresse d'Auguste n'eût avec cette princesse une conduite opposée à celle qu'Aurore s'était fait un devoir religieux d'observer à son égard.

Étouffant les divers mouvements qui s'élevaient dans son cœur, Aurore prit sur elle d'aller faire sa cour à l'électeur, qu'elle trouva dans son appartement avec sa maîtresse; et, comblant cette dame de témoignages de bienveillance et de politesse, elle eut assez d'empire sur elle-même pour rechercher son amitié.

Touché d'une conduite si généreuse et si désintéressée, l'électeur, quoiqu'aveuglé par un nouvel attachement, sentit le prix d'un cœur comme celui d'Aurore, et lui voua tous les sen-

timents qui pouvaient la dédommager de la perte de son amour : son estime, sa confiance et son amitié, sentiments que l'on voit rarement succéder à un amour coupable, mais qu'entre toutes les maîtresses connues de souverains, mademoiselle de Kœnigsmarc et madame de la Vallière méritaient seules d'inspirer par cette réunion de nobles et touchantes qualités qui sollicitaient l'indulgence pour les faiblesses d'un cœur trop tendre.

Estimée de l'électeur, chérie de son épouse, considérée généralement, le sort de madame de Kœnigsmarc eût été fort doux si les dédains, la jalousie de sa rivale ne l'eussent contrainte de quitter Dresde et la cour. Aurore, dans cet exil volontaire, se consolait des chagrins qu'elle éprouvait en donnant tous ses soins à l'éducation du petit Maurice, qui, dès sa plus tendre enfance, donnait l'espoir de devenir un jour l'homme le plus célèbre de son siècle.

Jean Sobieski, roi de Pologne, étant mort à cette époque, madame de Kœnigsmarc, qui s'in-

téressait toujours à la gloire de Frédéric-Auguste, eut une entrevue avec ce prince à Leipzig, afin de l'engager à se mettre sur le rang des candidats au trône de Pologne. Plus occupé de ses plaisirs que de son ambition et satisfait de régner en paix sur des sujets qui l'aimaient par attachement autant que par devoir, Auguste craignait de se charger du fardeau d'une couronne étrangère ; il céda pourtant aux prières et à la force des raisonnements de madame de Kœnigsmarc; il se présenta en Pologne, où, son parti l'ayant emporté sur celui du prince de Conti, il fut élu et couronné, en 1697, comme nous l'avons marqué dans notre précis historique.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis qu'Halina Oginska avait perdu de vue Aurore de Kœnigsmarc. Faites pour s'apprécier mutuellement, une prompte liaison s'était établie entre ces jeunes étrangères lorsqu'elles se rencontrèrent à Dresde, où des affaires avaient également attiré la mère d'Halina. Mais la comtesse Oginska ne se fut pas plus tôt aperçue de l'inclination de

l'électeur pour la belle Suédoise, qu'elle jugea prudent et résolut d'éviter à l'avenir toute espèce de rapports fréquents et intimes entre sa fille et mademoiselle de Kœnigsmarc.

Au grand regret de la jeune Halina, qui en ignorait le motif, sa mère ne la conduisit point aux brillantes fêtes de Moritzbourg. Aurore ne put se dissimuler la véritable cause de cet éloignement; trop sensible pour ne pas s'en apercevoir, mais trop fière pour s'en plaindre, elle en gémit en secret, car elle chérissait véritablement Halina et sa mère. Elle en tira la seule vengeance que pouvait se permettre un noble cœur : elle employa le crédit dont elle jouissait à la cour et près des ministres dans les affaires de la comtesse Oginska. Celle-ci, touchée autant qu'elle devait l'être d'un procédé si généreux et si délicat, déplora sincèrement qu'une âme si bien faite pour la vertu ne lui fût pas restée fidèle.

Le souvenir de la conduite d'Aurore à l'égard de sa famille était resté profondément gravé dans le cœur sensible et reconnaissant d'Halina

et la porta à saisir avec empressement l'occasion de lui rendre service.

La différence qui existait entre l'âge d'Halina et celui de madame de Kœnigsmarc — cette dernière avait trois ou quatre années de plus que la comtesse Oginska — en apporta une aussi dans les compliments que s'adressèrent ces deux belles personnes en se revoyant après une longue absence.

— Vous êtes toujours la même, toujours aussi belle, dit Halina en contemplant d'un air affectueux madame de Kœnigsmarc; et celle-ci en regardant Halina avec des yeux où se peignait la plus vive admiration :

— Vous étiez charmante, lui dit-elle, lorsque je vous ai connue à Dresde; mais combien depuis ce temps-là vous êtes embellie !

La comtesse de Kœnigsmarc était encore dans l'âge où la beauté, la fraîcheur d'une femme conservent ordinairement tout leur éclat. Cependant, à la suite d'une maladie qu'elle avait

eue peu de temps après la naissance de son fils Maurice, ou soit par une disposition naturelle de son âme, une certaine langueur s'était répandue sur ses beaux traits et donnait à sa physionomie une expression plus touchante, un attrait plus séduisant encore qu'aux jours brillants de sa faveur et de sa première jeunesse, car elle contrastait avec le feu de son imagination et la vivacité de ses reparties. Ses grands yeux bleus se voilaient souvent de leurs longues paupières brunes qui en tempéraient l'éclat, et son regard semblait exprimer par moments un sentiment de peine, de regret ou de repentir. Toute sa personne enfin, dans ses moelleux contours, offrait un mélange de noblesse, de dignité, de grâce et de modestie véritablement enchanteur, tandis que son esprit fier et cultivé, ses connaissances variées, son excellent jugement, la facilité avec laquelle Aurore parlait et écrivait en plusieurs langues, la rendaient une des femmes les plus distinguées et les plus remarquables de l'Europe.

La conversation tomba nécessairement sur les

événements du jour. Avec cette mesure parfaite que donnent l'expérience et l'usage du grand monde, et qui est de si bon goût pour les femmes, Aurore, en évitant de se prononcer sur les opinions politiques mises en avant par le comte Piper et sans afficher un ton d'importance que le rôle dont elle s'était chargée semblait autoriser, Aurore laissa simplement entrevoir le véritable but de son voyage à Mittau.

— Mon séjour en Saxe ne m'a point fait oublier que la Suède est mon pays, et je serais en effet bien coupable, dit-elle, en levant ses beaux yeux vers le ciel, si les sentiments que j'ai voués au roi de Pologne pouvaient porter la moindre atteinte au respect, au dévouement que je dois à mon souverain légitime. La gloire de chacun de ces princes et leur prospérité me seront toujours également chères. Il m'est doux de penser que la paix conciliera leurs intérêts en terminant des différents qui n'eussent jamais dû exister entre Auguste et Charles. Le premier a eu des torts envers le roi de Suède ; il a été l'agresseur, j'en

conviens; mais il est digne d'un grand cœur de ne pas pousser trop loin la vengeance; les exploits de Charles l'ont assez vengé d'ailleurs, et je me flatte qu'il ne rejettera point les concessions qu'Auguste est prêt à lui faire pour conserver sa couronne et obtenir une paix favorable à tous deux.—Je ne suis point un personnage diplomatique, poursuivit-elle en souriant : je ne suis qu'une faible femme, sujette dévouée de Charles XII; laissez-moi donc croire, dit Aurore en jetant un regard expressif sur Théodoric et le comte Piper, laissez-moi croire que sa majesté daignera m'admettre en sa présence, et prêter une oreille attentive à mes humbles représentations; je devrais dire mes prières.

Théodoric avait baissé les yeux en gardant le silence. Son caractère franc et ouvert, et la connaissance parfaite qu'il avait de celui du roi, ne lui permettaient pas d'abuser Aurore à cet égard.

Le comte Piper s'empressa de prendre la parole.

— Je ne crois pas, dit-il, que notre roi soit,

ainsi qu'on le prétend, assez ennemi de votre sexe, madame, pour se priver volontairement du plus grand plaisir qu'il y ait dans le monde, celui de voir et d'entendre une personne aussi distinguée que vous l'êtes, sous tous les rapports. Cependant comme sa majesté a une aversion bien prononcée pour toutes les formalités ou étiquettes de cour, mon avis serait de ne pas lui demander d'audience directe, mais de la surprendre pour ainsi dire en embuscade, à la parade, sur le grand chemin, n'importe où; si vous le permettez, je guetterai le moment favorable et j'aurai l'honneur de vous en prévenir.

— Je m'en repose entièrement sur vous, comte Piper, dit Aurore avec ces grâces insinuantes qui lui étaient naturelles. Le plus tôt sera le mieux.

En achevant ces mots, madame de Kœnigsmarc se leva en demandant à Halina la permission de se retirer dans son appartement. Halina la reconduisit jusqu'à la porte. Le comte Piper

ayant profité de ce moment pour sortir, Halina en reprenant sa place demanda à Théodoric avec un sourire plein de finesse pourquoi il avait gardé le silence auprès de la belle comtesse de Kœnigsmarc.

— J'étais occupé, lui répondit Théodoric, à comparer la beauté ornée de toutes les grâces de l'innocence à la beauté déchue et privée de son véritable charme.

— Ah! dit Halina en devinant la pensée de son ami, vous êtes trop sévère pour la pauvre Aurore. Songez qu'elle est aussi bonne que belle.

— Otez à la rose son parfum, dit encore Théodoric, que lui restera-t-il; sa forme et sa couleur.

CHAPITRE XVIII.

Le lendemain, madame de Kœnigsmarc, avertie par le comte Piper, était sortie de bonne heure dans l'espoir de rencontrer Charles XII. Par un instinct naturel aux belles personnes accoutumées à compter sur leurs avantages extérieurs, Aurore, sans se flatter pourtant que ceux dont elle était redevable à la nature si prodigue de ses dons envers elle, fissent une impression profonde sur Charles, si étranger aux sentiments que les femmes inspirent, Aurore soigna sa toilette avec une recherche élégante, mais qui

n'avait rien d'affecté. La comtesse Halina, qui, par discrétion, n'avait point accompagné madame de Kœnigsmarc, attendait son retour avec une espèce d'impatience curieuse et inquiète. Ses propres vœux l'intéressaient au succès de la conférence. Quelle fut sa surprise en voyant tout-à-coup sa porte s'ouvrir brusquement, madame de Kœnigsmarc paraître, se jeter éperdue dans un fauteuil, en se couvrant le visage d'un mouchoir, suffoquée de sanglots et ne laissant échapper que ces mots :

— Quelle affreuse humiliation!

Halina employa les plus tendres caresses pour adoucir l'émotion pénible qu'éprouvait madame de Kœnigsmarc.

Plus calme et faisant un effort sur elle-même, Aurore raconta à sa jeune amie que, guidée par le comte Piper, elle était allée au-devant du roi, qui retournait de l'exercice. Le comte Piper lui avait dit que Charles était instruit de son arrivée; mais il s'était bien gardé de lui faire part de la réponse du roi.

— *Je n'ai rien à lui dire*, telle avait été la réponse dure et positive du monarque altier, irrévocablement décidé à repousser toutes voies conciliatrices avec l'électeur de Saxe; car c'était seulement en cette qualité que Charles désignait le roi Auguste. Le diplomate suédois se flattait cependant qu'il serait bien difficile au roi de refuser un moment d'entretien à madame de Kœnigsmarc, et que la vue d'une si belle créature, son esprit, ses grâces séduisantes, opéreraient quelque heureux changement dans les résolutions de Charles XII.

— Je savais, dit Aurore, combien avaient été infructueuses jusqu'à ce jour les démarches de nos plus habiles politiques saxons, la plupart renvoyés sans audience ou détenus prisonniers, comme Vizdumb, contre toute justice. Mais enfin j'espérais, Auguste le pensait aussi, que la politesse seule engagerait le roi de Suède à entendre une femme, une personne née dans ses états; et cette pensée soutenait mon courage, animait mon esprit. Vous le dirai-je encore! La

haute renommée de ce prince depuis quelque temps exaltait ma vive imagination et me faisait regarder comme l'un des beaux moments de ma vie celui où je pourrais exprimer à ses pieds l'admiration que m'inspirait sa gloire. Il m'est permis de croire que, mue par un désir ardent d'être utile à la cause commune, au bonheur des peuples, en cimentant la paix entre deux grands souverains, mes pensées eussent été exprimées avec une certaine éloquence..... Mais que devins-je en apercevant Charles XII, lorsque je vis ce prince s'arrêter tout-à-coup, me saluer d'un air impassible et glacial, sans m'adresser un regard, une parole de bienveillance! et se détournant aussitôt, revenir sur ses pas!.. Quelle dureté, quel froid mépris! comment ai-je pu l'endurer sans mourir!... Piper voulait excuser le roi, s'excuser lui-même : je ne voulus rien entendre. Ah! mon amie, continua madame de Kœnigsmarc en pleurant amèrement, le roi n'a vu en moi qu'une maîtresse d'Auguste, une femme coupable à ses yeux, à ceux du monde

entier. Il n'est que trop vrai, je le suis! La vanité m'a trop long-temps abusée. L'indulgence d'une souveraine, de la meilleure des femmes, la confiance d'Auguste, les égards de la société où je vivais et auprès de laquelle peut-être de faibles qualités m'avaient fait trouver grâce : tout m'aveugla sur mes égarements; je crus les avoir expiés par le sacrifice des plus tendres sentiments de mon cœur, l'espèce de résignation avec laquelle je supportai, je souffris ce qu'il me plaisait d'appeler l'infidélité d'Auguste, comme si un amour coupable avait droit à la constance! Je crus avoir reconquis l'estime du public, sans songer que j'avais perdu la mienne sans retour. En cet instant, un nouveau jour m'éclaire. J'ai lu ma honte et la vérité sur ce front sévère, dans ce regard inflexible; ils m'ont appris à rougir de moi-même.

— Mon amie, chère Aurore, lui disait Halina émue de pitié, calmez-vous, de grâce! Vous vous exagérez à vous-même votre position.

Et prenant le ton de la plaisanterie :

— Vous ignorez que sa majesté suédoise, votre très-honoré souverain, s'est conduit à mon égard avec moins de galanterie encore, s'il est possible; car il n'a pas même daigné m'accorder un léger signe de tête; au contraire, il a bien vite détourné sa royale tête en m'apercevant à la fenêtre où je m'étais placée pour le voir.

Madame de Kœnigsmarc secoua tristement la tête.

— Je sens, répondit-elle, tout le charme de votre bonté pour moi; mais, mon amie, je ne serai plus le jouet de mon amour-propre et de la vanité; je me rends justice. Une femme qui s'égare doit renoncer à la considération publique et au bonheur. Vainement l'empire de ses charmes accorde-t-il à son orgueil un triomphe passager; si celui de la vertu ne règne plus dans son âme, le blâme, la honte, le mépris, deviennent son partage; et le sentiment réprobateur de la conscience son supplice de tous les instants.

Halina se ressouvint alors de l'observation

faite la veille par Théodoric, observation qui semblait répondre aux réflexions d'Aurore et remplissait le cœur d'Halina d'une nouvelle estime pour son jeune ami.

Inspirée par cette sensibilité tendre qui sait même compatir aux maux que l'on ne connaît pas, Halina lui disait du ton le plus doux :

— Mon amie, vous oubliez que le repentir est frère de l'innocence.

— Ils sont tous deux enfants du ciel, mais l'un n'a jamais oublié sa céleste origine ; l'autre pleure du regret et de la crainte d'en être exilé.

Cette pensée mélancolique plongea les deux amies dans une profonde rêverie. Madame de Kœnigsmarc en sortit la première, et attachant ses regards expressifs sur Halina.

— Vous aimez ? lui dit-elle.

— Halina baissa les yeux en rougissant : c'était un aveu.

— Sans doute l'objet que votre cœur a choisi, continua Aurore, est digne de vous. Autant que

j'ai pu en juger dans le peu de moments qu'il a passés ici, le jeune comte de Tisenhauz, car il ne faut pas un grand usage du monde et du cœur humain, un coup-d'œil bien exercé pour deviner le héros de votre roman, chère Halina; le comte de Tisenhauz me semble doué d'un extérieur infiniment agréable et qui annonce de la sagesse, de l'esprit, un caractère loyal et franc. Vous le voyez, dit Aurore en souriant un peu de l'air de satisfaction dont le charmant visage d'Halina paraissait animé en l'écoutant, je me plais à reconnaître toutes ces qualités dans le comte Théodoric, bien qu'il n'ait pas daigné les faire valoir en ma présence. Mais son silence seul m'a prouvé qu'il a certainement plus de bon sens que ce vieux fou de diplomate qui m'a entraînée dans une démarche si désagréable et si inutile. Je suis bien sûre que je l'eusse évitée en consultant ce jeune homme.

— Oh oui, n'en doutez pas! s'écria Halina; il connaît si bien le caractère du roi!

— Eh bien, chère Halina, reprit madame de

Kœnigsmarc, vous croyez, sans doute avec raison, devoir vous applaudir de votre choix, en attendre le bonheur de vos jours : heureuse, sans doute, mille fois heureuse celle qui peut livrer son cœur à un amour innocent et réciproque! Elle peut espérer de goûter toutes les félicités attachées à cette pauvre existence humaine, dit Aurore avec chaleur, les yeux humides et brillants; mais heureuse aussi, ajouta-t-elle en laissant tomber languissamment sa tête sur son beau sein, heureuse la femme sensée qui n'a point confié sa destinée, placé ses idées de bonheur dans un sentiment passager comme toutes les joies de ce monde!

Après quelques moments de silence, reprenant la parole, tandis que la jeune Halina considérait son amie d'un air inquiet :

— Je ne vous dissimulerai pas mes craintes, lui dit madame de Kœnigsmarc. Vous vous êtes attachée imprudemment, il est vrai que le cœur ne raisonne pas, à un jeune homme qui réunit, me direz-vous, tous les avantages que vous au-

riez pu désirer pour votre établissement, en ne consultant même que les convenances : d'accord; Mais ce jeune homme sert sous les drapeaux d'un roi qui combat votre patrie.

— Charles n'est pas l'ennemi des Polonais, interrompit vivement Halina ; il n'a déclaré la guerre qu'à Auguste.

Aurore dissimulant avec peine un mouvement de dépit :

— Mais cet Auguste enfin, jusqu'à présent, est roi de Pologne, tous ses sujets ne l'ont point abandonné, et votre famille, je le sais, lui est particulièrement dévouée. Vous dépendez de votre famille ; comment se flatter de son aveu pour votre union avec l'ennemi de son parti et de ses opinions?

Halina fit alors part à madame de Kœnigsmarc des démarches qu'avait faites dans cet objet l'ambassadeur de la république, Stanislas Lesczynski lui-même, auprès de son oncle, et ne lui cacha point l'espérance qu'elle nourrissait en secret de voir cet oncle se décider enfin, d'après

l'exemple de plusieurs magnats de Lithuanie, pour la cause soutenue par les Suédois. Elle eut toutefois la prudence, dans la crainte d'affliger son amie, de lui taire l'intention et la volonté qu'avait manifestées Charles XII de placer Stanislas sur le trône d'Auguste.

Cependant le front d'Aurore s'était rembruni à ce discours, et prenant un air plus froid et plus composé:

— Mais si votre espoir était trompé, si votre oncle persévère dans son plan, dans les principes qu'il a adoptés? Que de peines alors, que de tourments vous vous serez préparés!

Dans ce moment la porte s'ouvrit, et en voyant paraître le comte Théodoric :

— Voilà un argument qui détruit tous les miens, dit Aurore; et observant que Théodoric tenait une lettre à la main et qu'il paraissait désirer entretenir Halina en particulier, elle se retira à l'extrémité de l'appartement. Trouvant sur une table tout ce qu'il fallait pour écrire, elle s'y assit.

Théodoric, après avoir salué Halina, la pria de lire la lettre qu'il venait de recevoir de sa mère. Halina reçut cette lettre en rougissant, car elle en devinait à peu près le contenu.

« Mon cher Théodoric, écrivait la comtesse de Tisenhauz à son fils, comment vous dépeindre l'émotion que j'ai ressentie à la lecture de votre lettre! Mon existence en est doublée, puisqu'au lieu d'un enfant, j'ai l'espoir d'en avoir deux, et bientôt, je l'espère; n'est-il pas vrai, cher Théodoric? que j'aime déjà cette charmante Halina, dont le noble cœur a su distinguer, préférer le mérite de mon fils bien-aimé à l'éclat d'une couronne! Avec quelle douce sécurité je lui confie le bonheur de tout ce qui m'est cher! Le ciel, pour récompenser tes vertus, ton amour, ton respect filial, te devait une compagne, une amie si parfaite. Cesse, mon fils, de te faire des reproches de m'avoir quittée : l'honneur t'en faisait un devoir et la gloire t'appelait. Pouvais-tu, descendant de nobles et valeureux chevaliers, être sourd à sa voix? Sans elle aujourd'hui tu ne

connaîtrais pas Halina, tu ne l'aurais pas rencontrée. Nous n'avons que des grâces à rendre à la Providence; elle fait tout pour notre bien. Hâte-toi, cher Théodoric, de me communiquer la réponse de l'oncle de notre Halina. Je ne puis, je ne veux pas admettre la possibilité d'un refus: quelques délais peut-être. Presse, conjure en mon nom; si quelques sacrifices de fortune pouvaient lever les obstacles, ne balance pas; je t'autorise à tout, à tout ce qui peut se concilier avec l'honneur de ta maison et tes engagements. Si les lueurs de paix que tu m'annonces viennent à se réaliser, dis un mot, et je pars. J'irai moi-même plaider auprès du comte Oginski ta cause et celle de sa nièce. Quel motif pourrait-il opposer à nos vœux, à notre bonheur? Mais la paix, la paix! C'est en elle seule et dans la bonté divine qu'il faut placer notre espoir, etc., etc. »

— Ah! dit Halina attendrie, je retrouverai donc la mère que j'ai perdue! Cher Théodoric, laissez-moi cette lettre où se peint si bien son cœur maternel; je la relirai souvent, dans

mes moments de peine, si je dois en éprouver.

— Chère amie, songez aux derniers mots de la lettre de ma mère, et ayons confiance dans notre père commun.

Les deux jeunes gens commencèrent alors à s'entretenir longuement de cet avenir que leurs vœux devançaient, qu'ils leur présageaient si heureux : Théodoric promettait à Halina de s'établir avec elle dans telle contrée de la Pologne qu'il lui conviendrait d'habiter. Il ne disait pas ce qu'il ferait pour la rendre parfaitement heureuse ; mais il lui disait : je vous aime. Ce mot exprimait tout. Halina de son côté s'engageait à ne point séparer Théodoric de sa mère, à avoir pour elle les sentiments de la fille la plus tendre. Pouvait-elle faire moins pour celui qu'elle aimait?

Halina craignant que cet entretien ne se fût prolongé au-delà des bornes de la politesse vis-à-vis d'Aurore, et voyant que celle-ci avait replacé sa plume dans l'encrier, s'approcha d'elle et vit que son amie s'était amusée à écrire des

vers. Elle lui demanda instamment la permission de les lire.

— J'y consens ; mais de grâce ne me trahissez pas, lui dit Aurore en montrant Théodoric.

En lisant cette pièce, qui était une espèce de satire très-spirituelle contre Charles XII, Halina ne put s'empêcher de rire de quelques traits malins qui s'y trouvaient semés.

— Voilà, lui dit-elle, une manière charmante d'exhaler votre dépit. Permettez-moi, je vous en conjure, de dire seulement ces trois vers à Théodoric. — Comte de Tisenhauz, approchez ; écoutez bien et devinez de quoi il s'agit.

De l'Olympe, les Dieux, s'occupant de sa gloire,
Le plaçaient par avance au temple de Mémoire ;
Mais Vénus et l'Amour n'en dirent pas un mot.

CHAPITRE XIX.

N'espérant plus obtenir de rapport, même indirect, avec le roi de Suède, madame de Kœnigsmarc s'était décidée à repartir; Halina était avec elle dans sa chambre, l'aidant à replacer ses bijoux et ses beaux diamants, et ce magnifique bouquet, souvenir de la fête de Moritzbourg, dans un écrin richement émaillé. Elle trouvait à les contempler un plaisir assez naturel dans une jeune personne, tandis que madame de Kœnigsmarc, en serrant ces brillants trophées de la

vanité, semblait exprimer par le léger soupir qui s'échappait de son sein :

— Ils m'ont coûté bien cher : le repos de ma vie, de mon âme !

Pétronille vint annoncer à sa jeune maîtresse l'arrivée du juif Isaac Ruben, qui revenait de Plotel. Elle lui fit comprendre par signes que le juif avait des lettres dans son bonnet. Trop émue pour parler, Halina, par signes aussi, fit entendre à Pétronille d'apporter le bonnet. Pétronille fut le chercher à l'instant même, et se mit à le découdre avec précipitation en présence d'Halina.

Deux lettres en tombèrent sur le parquet : l'une était du grand-enseigne, l'autre de madame Denhoff. Halina les ramassa avec un violent battement de cœur, et en rompit le cachet d'une main tremblante. Elle commença par la lettre de son oncle ; elle ne contenait que ce peu de mots :

— « J'ai fait connaître mes intentions au palatin Stanislas Lesczynski en réponse à sa lettre. Quant à vous, ma nièce, je n'ai pas d'autre ordre

à vous donner par la présente que de revenir sur-le-champ à Plotel. Une escorte vous attendra à Polanga. »

Halina pâlit et se hâta d'ouvrir la lettre de son amie.

— « Chère et malheureuse enfant, écrivait madame de Denhoff, j'espère tout du temps et de votre raison ; revenez, hâtez-vous de revenir ; ici du moins vous trouverez une amie. »

Plus de doute, plus d'espoir ! Le style de ces lettres était trop clair et trop précis pour en laisser l'apparence. Le saisissement qu'éprouvait Halina ne lui laissait même pas la triste faculté d'épancher sa douleur par des larmes. Effrayée de l'état où elle la voyait pâle et inanimée, Aurore s'était approchée d'Hàlina pour lui prodiguer tous les soins, tous les secours de l'amitié. Halina sans les repousser s'y montrait presque insensible. Elle indiqua seulement du doigt et sans pouvoir parler les lettres fatales à madame de Kœnigsmarc. Celle-ci les prit, les lut et garda le silence.

Pouvait-elle dire en ce moment :

— Vous voyez que j'avais raison.

Elle-même était surprise et affligée d'avoir deviné si juste et sitôt. Elle essaya quelques mots de consolation ; mais, jugeant par l'inutilité de ses efforts que la présence seule de Théodoric pourrait provoquer l'attendrissement nécessaire pour tirer Halina de la stupeur effrayante dans laquelle elle était plongée, madame de Kœnigsmarc envoya chercher le comte de Tisenhauz. On le rencontra à quelques pas de la maison ; il venait, selon sa coutume, demander les ordres d'Halina dans la matinée. Il ne fut pas plutôt entré dans la chambre que sa vue produisit l'effet naturel ; et Halina éclata en pleurs, en sanglots, en mots entrecoupés :

— C'en est fait, Théodoric.... il faut nous séparer.... Je ne vous reverrai jamais !

En disant cela, elle lui présentait les deux lettres qu'elle avait reçues. Sa douleur suffisait pour apprendre à Théodoric la triste vérité. Celle qu'il montra en cet instant fut celle d'un homme

plein de courage et de sensibilité. Il ne s'occupa qu'à relever les esprits abattus d'Halina, qu'à faire rentrer l'espoir dans ce cœur affligé qui désespérait de l'avenir.

Madame de Kœnigsmarc s'était retirée par discrétion.

— Chère amie, disait Théodoric, il n'est pas au pouvoir des hommes de séparer nos cœurs; ils sont unis à jamais. Ne l'avez-vous pas dit? Je pourrais peut-être vous offrir un asile respectable et sûr dans les bras de ma mère; mais à Dieu ne plaise que je vous excite jamais à braver l'autorité de votre famille! Théodoric de Tisenhauz, s'il l'osait, s'il en avait seulement la coupable pensée, ne serait plus digne de son Halina; il serait digne de tout le malheur qui pèse sur lui en cet instant.

Et il porta la main à son front, comme pour recueillir ses idées.

— Non, chère Halina, lui dit-il ensuite; espérons mieux de la Providence, et remplissons chacun notre devoir, moi, en suivant la route

que l'honneur m'a tracée ; vous, en vous soumettant présentement à la volonté d'un oncle qui ne peut s'opposer, qui ne s'opposera pas toujours aux vœux de sa nièce.

— Et si vous espérez, dit Halina en attachant sur lui ses regards inquiets et pénétrants, si vous espérez encore, pourquoi cette douleur qui se peint sur votre front, pourquoi cette expression de tristesse dans vos yeux ordinairement si sereins?

— Ah ! comment puis-je envisager avec calme ou indifférence le moment qui va nous séparer? moi qui m'étais fait un bonheur de tous les instants de vous voir, de respirer près de vous, de vous entendre ! c'était ma vie. O ma pauvre mère, comme elle ressentira ma douleur !

— A cette pensée, les yeux du bon fils, du tendre amant se remplirent de larmes.

Émue par le spectacle touchant de ce courage mâle aux prises avec l'affliction d'un cœur aimant, Halina le regardait avec des yeux pleins

de larmes et où se peignait la plus tendre admiration.

Théodoric pressait sur son cœur les deux mains charmantes de son amie avec un sentiment de respect, de tendresse et de douleur, qui se retraçait sur sa noble figure et dans ses regards expressifs. Cependant il sut vaincre son émotion.

— La guerre, dit-il, quelles que soient ses chances, ne peut être de longue durée. Si Charles a le dessous — ce qui me paraît douteux — je ne répondrai pas des événements, car des revers le rendraient encore plus intraitable et plus tenace dans ses projets; mais il y aurait même dans cette supposition quelque trève, suspension d'armes qui nous donnerait la facilité d'agir dans nos propres intérêts. Si le grand-enseigne, si votre oncle, comme je crains de le dire, est forcé de plier sous la valeur bien reconnue de Charles et de son armée, nécessairement le vaincu subira la loi du vainqueur. Mais cette loi, j'espère, ne lui paraîtra point dure et cruelle. La charmante

Halina sera le prix du combat, et sa rançon s'il est fait prisonnier.

— Eh quoi ! dit la jeune comtesse, c'est donc sur le corps de mon oncle que cette union devra se conclure ; car il ne survivra point à sa défaite. Quelle image, quelle perspective cruelle !

— Chère Halina, ne craignez rien pour votre oncle, ma vie vous répond de la sienne, et que mon serment vous soit toujours présent.

Dans cet instant on vint avertir le comte de Tisenhauz que le roi le faisait demander dans son cabinet. Théodoric se rendit sur-le-champ au château. Il trouva Charles la figure rayonnante, le regard doux quoique brillant et animé, et la contenance fière comme en présence de l'ennemi sur le champ de bataille.

— A la gloire ! mon ami, s'écria-t-il en voyant entrer Théodoric ; nous allons dérouiller nos armes. Je viens de recevoir un courrier de l'ambassadeur. Il me mande qu'Oginski a rejeté toutes nos propositions. Tant mieux. Nous lui passerons sur le corps après avoir fait notre jonction

avec les troupes de Sapieha ; de là nous marcherons sur Varsovie, à Cracovie même s'il le faut pour atteindre Auguste ; je le vaincrai. On déclarera l'interrègne, et je place la couronne sur la tête de mon ami, du vertueux Stanislas Lesczynski.

Théodoric écoutait les yeux baissés. Le monarque guerrier ne soupçonnait pas le trouble que ce discours devait exciter dans le cœur de son jeune favori, à qui ces paroles royales présageaient, sinon l'anéantissement de toutes ses plus chères espérances, du moins un cruel délai et de grands obstacles pour son union avec la jeune comtesse Oginska.

Ce projet s'était entièrement effacé du souvenir de Charles ou ne lui paraissait pas digne de fixer son attention. Indifférent à l'amour, ce prince ne croyait pas à son influence, et que ce sentiment eût acquis tant d'empire sur le cœur de Théodoric. Pour lui, tout à la gloire, il ne rêvait que combats ; il entendait le cliquetis des armes, le hennissement des chevaux ; il comman-

dait la charge, il était au feu, et son œil expressif et brillant était en ce moment le fidèle interprète de son âme, son regard disait tout.

— Va porter cet ordre au général Hoorn pour faire marcher les troupes. Nous partirons en même temps.

En disant ces mots, Charles remit un papier cacheté à Théodoric. Il le reçut sans oser lui demander la grâce qu'il avait à cœur d'obtenir : une escorte convenable pour ramener la comtesse Halina, et la permission de conduire l'escorte. Il sentait que cette demande dans sa bouche l'exposerait à un refus de la part du roi. Il préféra donc, après s'être acquitté des ordres de Charles pour le général, se rendre chez le ministre Piper qui lui témoignait de l'intérêt et une sorte d'affection. Il le supplia de faire sentir au roi qu'il serait convenable et digne de sa majesté, lors même que les hostilités seraient commencées de part et d'autre, de faire reconduire la jeune comtesse Oginska avec les égards et les soins dus à son sexe et à son rang.

— Enfin, ajouta-t-il, je désirerais avoir l'honneur d'escorter la comtesse.

Le comte Piper promit en souriant à Théodoric de satisfaire à sa demande, et se rendit aussitôt chez le roi.

— Quoi! dit Charles, lorsque le ministre lui eut fait connaître l'objet de sa démarche, il s'agit encore de la belle fugitive. Vous m'y faites songer. Eh bien! qu'elle parte. Je n'ai pas le dessein de la retenir prisonnière; et puisque Tisenhauz veut se donner la corvée d'accompagner cette belle, il en est bien le maître; mais qu'il ne tarde pas à me rejoindre dans la marche. Ils n'ont qu'à partir tout de suite.

CHAPITRE XX.

Une troupe composée de plusieurs cavaliers, de deux femmes à cheval, et d'une voiture en forme de berceau couverte en cuir et portée sur des soupentes, se dirigeait sur la route qui conduit à Polanga par des chemins détournés côtoyant la mer Baltique. Celui qui paraissait être le chef de la troupe était un jeune homme parfaitement bien fait, en uniforme suédois, le sabre au côté, les pistolets aux arçons de sa selle en velours rouge, conduisant avec grâce, ou plutôt laissant aller son beau coursier gris pommelé pour veiller sur

les mouvements de celui que montait à ses côtés une jeune dame dont la tête était couverte d'un grand voile de mousseline qui cachait en partie sa taille. Mais rien qu'à voir l'aisance parfaite avec laquelle cette dame dirigeait elle-même son cheval, il était facile de juger que l'empressement du jeune homme n'était point motivé par une véritable inquiétude, mais par un sentiment de tendresse qui lui faisait désirer de l'entourer de tous ses soins. C'étaient le comte de Tisenhauz et Halina Oginska.

Depuis quatre jours ils avaient quitté Mittau, et le même jour avait vu partir aussi madame de Kœnigsmarc. Halina s'était séparée d'elle sans beaucoup de peine. La triste prévoyance de son amie lui avait fait mal et l'avait indisposée contre elle presqu'à son insu.

— Parce que son cœur est flétri, se disait Halina, pourquoi me ravir mes illusions, si c'en est une de croire au bonheur, à la tendresse ?....

Pour éviter les grandes routes occupées alors

par la marche des troupes suédoises, le comte de Tisenhauz avait pris le chemin plus long, mais peu connu, qui mène à Polanga par le nord de la Courlande. Peut-être aussi dans cet arrangement n'avait-il consulté que son cœur, et l'idée de retarder de quelques instants le moment de la séparation inévitable.

Distraite par le mouvement inséparable du voyage, les différents objets qui s'offraient à sa vue, et surtout le plaisir de voir auprès d'elle celui avec qui elle souhaitait passer sa vie, Halina paraissait moins abattue qu'avant son départ de Mittau. Cependant à mesure qu'on s'avançait vers le terme de son voyage, la mélancolie s'emparait de son esprit, et la nature des lieux semblait par sa tristesse extrême participer à la sienne. Depuis quelques heures on marchait dans des terres incultes, sablonneuses, à travers des bosquets de pins. Les chevaux s'enfonçaient dans un sable mouvant jusqu'au fanon, et leur pas lent répondait à la situation de l'âme de ceux qui les conduisaient et ne se sou-

ciaient pas d'exciter leur marche. On gravissait avec peine des collines dont le sol blanchâtre avait l'apparence de la neige et qui s'étendaient au loin, rempart naturel créé par les vents contre la mer, dont le voisinage s'annonçait par une brise forte, humide et froide, accompagnée d'exhalaisons maritimes, et par le bruissement continu des vagues, car la Baltique offre rarement l'image du calme.

Parvenue au sommet de la dune et apercevant tout-à-coup l'imposant spectacle qui s'offrait pour la première fois à ses regards, Halina presque involontairement tira la bride de son cheval, et l'arrêta pour contempler l'objet de la création qui donne peut-être le mieux l'idée de l'infini et de la grandeur du divin Créateur, si ce n'est le firmament étincelant des astres de la nuit.

A peine remise de cette espèce de saisissement que chacun éprouve au premier aspect de l'immensité des mers, Halina poussa vivement son cheval, et, en descendant la dune, des flots de sable fin s'écoulaient tels qu'un torrent muet

entre les jambes de l'animal. Le soleil éclairait alors en plein sur l'horizon ; ses rayons quoique pâles faisaient briller de l'éclat du diamant la vague jaillissante et mousseuse qui venait se briser sur le rivage, tandis que les vagues plus éloignées se répandaient en flocons neigeux sur la plaine liquide et verdâtre.

Pour éviter le sable mouvant et les flaques d'eau produites récemment par la fonte des neiges, nos voyageurs suivaient le bord de la mer où le terrain offre une surface unie et plus solide.

Halina prenait plaisir à voir le flot se précipiter en grondant sous les pieds de son cheval dont le vent soulevait la crinière, la couvrir quelquefois elle-même d'une pluie fine et imperceptible, se retirer en entraînant dans l'abîme une multitude de petits cailloux et de moules, pour revenir encore vomissant sur le rivage les productions maritimes, l'algue, le varex et l'ambre jaune de la Baltique. Ce qui frappait surtout Halina, c'était, à l'exception du bruit assourdissant des vagues, le silence absolu de cette

vaste solitude. On n'entendait point retentir le pas des chevaux ; on n'entendait point résonner le train de la voiture dont les roues semblaient glisser comme par enchantement sur ce sable si uni, parce qu'il est continuellement battu par les flots. Les voyageurs même, saisis d'une terreur religieuse pour ainsi dire, et respectant le silence du désert, se parlaient rarement et à voix basse. Seulement et de temps en temps, quelques courlis, de blanches mouettes se plongeaient dans la mer en poussant un cri aigu et plaintif. Sur cette plage déserte et aride resserrée entre la mer et les dunes de sable, pas un arbre, pas un buisson, pas un seul brin d'herbe, un signe quelconque de végétation, ne vient ranimer dans l'âme du voyageur contristé les idées riantes qu'inspire une nature verdoyante et fleurie. La trace même de l'homme sur ce sol léger n'y laisse point d'empreinte plus durable que celle du sentiment dans le cœur de l'être inconstant et frivole, et s'en efface aussi promptement.

On marchait ainsi depuis une heure, lorsque,

par un effet subit, mais naturel de l'inconstance de cette mer orageuse, d'épaisses vapeurs, chassées du nord par un violent ouragan, interceptèrent la lumière du soleil ; le ciel parut descendre dans la mer, les nuages se confondaient avec les vagues agitées et furieuses ; bientôt on ne distingua plus qu'un brouillard opaque, qui ne tarda point à se condenser en un givre froid et piquant. Le vent en tourbillonnant enlevait des colonnes de sable et semait ainsi de nouvelles collines dans le désert, détruisant celles qu'il avait formées la veille. Halina s'efforçait vainement de retenir son voile ; Théodoric craignant pour elle la force de l'ouragan, la pressa de se réfugier dans la voiture couverte.

— Mon ami, lui dit Halina, et sa douce voix pouvait à peine se faire entendre au milieu de ce déchaînement de toute la nature, mon ami, nos beaux jours vont ainsi finir !

Elle monta avec Pétronille dans la voiture où se tenait blottie madame Gorska frissonnant de crainte autant que de froid. Madame Gorska

avait consenti à accompagner la jeune comtesse à Polanga ; mais la frayeur que lui inspirait le mouvement de la voiture toujours penchée et au moment de verser dans la mer, le bruit sinistre et grondant de la tempête, lui causaient quelque regret de sa condescendance. Pour se rassurer, elle débitait à voix basse les prières du chapelet, les interrompait souvent par une exclamation de frayeur, tandis que les grains du rosaire se succédaient entre ses doigts tremblants aussi rapidement que les grelons qui se précipitaient à terre et sur la couverture de la *brychka*. A chaque coup de vent qui semblait menacer d'enlever la voiture et tout ce qu'elle contenait, madame Gorska s'écriait :

— Saint Antoine de Padoue et Notre-Dame me soient en aide !

Les voyageurs furent contraints de s'arrêter, car les chevaux fatigués ne répondaient plus à leur voix ni à leurs efforts.

Théodoric descendit de cheval. Accoutumé à toutes les intempéries de l'air, il avait mis seule-

ment sa tête à l'abri sous la couverture de la voiture ; l'eau ruisselait de ses vêtements ; il s'enveloppa d'un large manteau de soldat, et ne parut occupé qu'à distraire Halina et à tranquilliser madame Gorska.

Cependant la nuit survint, le vent de bise soufflait avec la même furie ; il était impossible de songer à gagner Polanga ; on en était éloigné d'environ trois milles ; les chevaux étaient harassés ; les ténèbres couvraient entièrement la terre, et l'on ne distinguait plus que la clarté des vagues amoncelées et blanchissantes.

Théodoric se hasarda de dire à Halina que, si elle le souhaitait, on essaierait d'avancer ; mais madame Gorska se récria à cette proposition, déclarant qu'elle coucherait sur le sable plutôt que de s'exposer à être versée dans la mer par un temps et une nuit aussi épouvantables.

Il fut décidé qu'on attendrait le jour, ou du moins la fin de l'orage, pour se remettre en chemin. On conduisit la voiture dans un enfoncement de colline qui abritait un peu du vent ;

sans dételer ni desseller les chevaux, on leur donna leur nourriture accoutumée dans des sacs de toile qu'on trouva à tâtons dans la brychka; l'obscurité était profonde : un des cavaliers essaya de faire du feu avec son fusil; mais la difficulté était de se procurer une branche d'arbre ou un morceau de bois qui pût servir à les éclairer quelques instants; il fallut y renoncer après des recherches inutiles. La prévoyante madame Gorska parvint avec plus de bonheur à retrouver les provisions de bouche qu'elle avait placées dans les poches de la voiture, et Halina s'empressa de les partager avec tous ses compagnons de voyage. Après ce léger repas, Théodoric engagea les dames à prendre quelque repos dans leur voiture, qui était assez longue pour que l'on pût s'y étendre comme dans un lit; il leur demanda la permission de monter sur le siége avec son écuyer, ne se fiant à personne qu'à lui-même pour veiller à la sûreté de l'être qui lui était si cher. Mais que pouvait-on redouter dans ce désert si éloigné de toute habitation, si rare-

ment fréquenté des voyageurs? Celui qui aime craint toujours!

Les cavaliers suédois s'étaient couchés sur le sable à peu de distance de la voiture qu'ils entouraient, tenant chacun la bride de leur cheval passée à leur bras, pour être prêts au moindre signal de leur chef. Halina et ses compagnes ne tardèrent point à s'endormir, malgré le sifflement mélancolique du vent qui semblait murmurer des plaintes dans les airs et répondre au roulis des vagues.

Minuit sonnait dans les cités populeuses; l'airain sonore annonçait à leurs habitants l'heure du repos, l'heure des plaisirs et en même temps l'heure la plus favorable, dit-on, aux crimes; minuit était annoncé au paisible habitant des campagnes par l'oiseau vigilant, le coq matinal; mais rien dans le désert, pendant cette nuit obscure, n'annonçait le cours du temps.

Plus d'une fois le sommeil avait appesanti les paupières de Théodoric; mais cette fois, en se réveillant, le spectacle étrange qui s'offrit à ses

regards le fit douter s'il veillait encore ou s'il dormait. Poussant du bras le fidèle Hermann qui s'était endormi la tête penchée sur les genoux, il le réveilla sans effort : le sommeil de la vieillesse est si léger!

— Hermann, lui dit-il très-bas, ne vois-tu pas des flammes courir en tous sens vers le rivage?

L'écuyer s'étant frotté les yeux :

— Mon noble maître, répondit-il, Dieu nous garde des mauvais esprits! mais à coup sûr ces flammes ne courent pas toutes seules.

Théodoric avait l'esprit trop éclairé, trop de connaissance de la religion, pour ajouter la moindre foi aux idées superstitieuses de son siècle. Il distingua une troupe d'hommes armés de torches courant au bord de la mer, et il pensait en lui-même que c'étaient peut-être des pêcheurs cherchant à attirer le poisson à la lueur du feu, ainsi que cela se pratique souvent dans les lacs du Nord à la pêche des écrevisses, lors-

qu'une voix douce fit entendre près de lui les mots suivants :

— Ce sont des pirates de terre.

Théodoric tressaillit en reconnaissant Halina penchée vers son oreille : elle s'était réveillée en entendant parler Théodoric, et, se soulevant doucement, elle avait aperçu ce qui causait l'étonnement du jeune comte et de son écuyer.

Halina avait souvent entendu faire des récits de tous les brigandages exercés par les habitants des bords de la Baltique sur les vaisseaux que la tempête jetait sur la côte ; souvent même ces pirates de terre, car ils méritaient bien ce nom, attiraient les vaisseaux sur des écueils en leur donnant de faux signaux et en allumant de grands feux sur le rivage.

Comme on avait effectivement observé dans le jour une voile à l'horizon, Halina pensa que ces brigands, comme s'ils eussent fait un pacte avec les vents et la tempête, étaient accourus sur le rivage dans l'espoir de piller le navire s'il échouait sur la côte. Elle communiqua son idée

à Théodoric qui ne trouva point de raisons pour la combattre, et répétait seulement, en se frappant le front :

— Insensé que j'étais ! pourquoi avoir pris ce chemin ? Et vous, chère Halina, pourquoi me laissiez-vous ignorer le danger qu'il y avait à le suivre ?

— N'aviez-vous pas dit qu'il était le plus long ?

Théodoric comprit tout ce que cette réponse exprimait. Il serra la main de son amie avec une tendresse mêlée d'angoisse; Halina s'en aperçut.

— Cher ami, lui dit-elle, je ne crains rien auprès de vous, rien, pas même la mort ! rassurez-vous !

La troupe des pirates n'était éloignée de la troupe des voyageurs que d'environ une portée de canon. On distinguait, à la lueur des torches, ces figures noires et semblables aux démons, qui s'agitaient et paraissaient tirer quelque chose vers la mer ; et on ne tarda point à reconnaître que c'étaient des barques.

Théodoric fit éveiller les soldats, en leur ordonnant de se tenir prêts à la moindre alerte et de garder un profond silence.

— Si nous pouvions sortir d'ici! disait-il; mais il faudrait passer auprès de ces bandits, et nous risquerions de tomber dans leurs mains ou de nous enfoncer, au milieu de ces ténèbres, dans quelque fondrière ou flaque d'eau.

— Non, dit Halina, croyez-moi: il vaut mieux attendre le jour. Que ces pirates réussissent ou non dans le dessein qui les attire, ils nous verront passer sans chercher à nous arrêter, en nous voyant si bien accompagnés et armés. Je n'ai jamais entendu dire qu'ils aient attaqué avec un autre motif que celui du pillage, ou qu'ils aient trempé leurs mains dans le sang. Ils se disent enfants de la mer, et ayant droit, par conséquent, à tout ce qu'elle leur envoie. Quelquefois même ils ont la *générosité* de partager le butin avec l'équipage du vaisseau naufragé, ou du moins de lui laisser les moyens de pourvoir

à son existence et à son retour dans le pays d'où il arrivait.

— Mais pourquoi, demanda Théodoric, le gouvernement ne met-il pas un frein à de si coupables abus ?

— Hélas! mon ami, répondit Halina, dans notre malheureuse patrie, qui règne aujourd'hui? qui gouverne ?

Comme elle achevait ces mots, une brillante flamme, semblable à l'éclair qui précède le tonnerre, sortit tout-à-coup du sein des flots et de l'obscurité ; un bruit sourd et prolongé lui succéda: c'était le canon de détresse : un vaisseau périssait.

Vivement inquiet, Théodoric ordonna à l'un de ses gens de s'avancer en rampant à une certaine distance, pour observer la conduite des pirates.

Bientôt lui-même et Halina distinguèrent des lueurs rougeâtres sur la mer ; elles provenaient du reflet des torches, et l'on jugea que les pirates s'étaient embarqués. A mesure qu'ils s'éloi-

gnaient, la flamme semblait s'éteindre dans les flots, n'offrant plus que la faible clarté d'une lumière vacillante.

Une partie de la troupe était restée sur le rivage, où elle continuait à entretenir un grand foyer.

Les lueurs rougeâtres reparurent sur les flots, et ne tardèrent point à se rapprocher du bord.

Il serait difficile de représenter l'anxiété où se trouvaient Théodoric et Halina, affectant l'un et l'autre, pour se rassurer mutuellement, plus d'assurance qu'ils n'en ressentaient en effet. Le retour du Suédois acheva de les troubler à l'excès. Hors d'haleine après une course rapide, ce soldat leur apprit alors que les pirates ayant feint d'aller au secours du vaisseau échoué, et de le décharger des effets les plus précieux, étaient revenus à bord, amenant le capitaine et plusieurs de ses gens; mais qu'à peine descendus sur le rivage, ils avaient jeté le masque de bienveillance et d'humanité pour se montrer sous leur

véritable caractère; et, se jetant à la fois sur le capitaine et les matelots étrangers, ils les avaient liés et garottés malgré leur résistance. Le capitaine et ses gens voyant alors, mais trop tard, à quelle espèce d'hommes ils s'étaient livrés inconsidérément, avaient essayé, quoique en nombre inférieur, de repousser les pirates; ils avaient même tiré leurs pistolets, mais la poudre s'étant trouvée mouillée, cet essai de leur part n'avait fait qu'irriter davantage les pirates, et il était à craindre qu'après avoir enlevé les richesses des malheureux naufragés, ils ne se portassent contre eux aux dernières extrémités.

— Théodoric, s'écria Halina, il faut les sauver !

— J'y pensais; mais comment vous quitter ?

— Laissez-moi pour garde le bon Hermann, et courez avec toute la troupe au secours de ces malheureux. Une décharge de mousquetons suffira pour disperser cette bande de vils brigands, aussi lâches qu'avides, et qui rarement ont des armes à feu à leur disposition.

Pendant qu'Halina parlait, Théodoric et les cavaliers suédois montaient à cheval; ils partirent comme un trait; les ténèbres commençaient à se dissiper, et ils aperçurent les pirates assis tranquillement à l'entour du feu, et faisant l'inventaire de leur butin.

On reconnut en même temps dans le capitaine et les matelots du vaisseau échoué des compatriotes, aux couleurs qu'ils portaient. L'idée de sauver des sujets de son roi anima Théodoric d'une nouvelle ardeur : il ordonna à ses gens de faire halte un instant, puis, à son exemple, de fondre sur la troupe en faisant feu de leurs armes, mais en évitant de tuer ou de blesser qui que ce fût, dans la crainte qu'un pareil malheur n'atteignît un des Suédois mêlés parmi les brigands.

Les pirates, surpris à la fois et effrayés de l'apparition des cavaliers suédois et de la décharge qui siffla à leurs oreilles, se levèrent tous pour s'enfuir en poussant des cris sauvages, s'efforçant pourtant d'entraîner avec eux le capi-

taine et leurs autres captifs, pour obtenir apparemment meilleure composition de la troupe ennemie. Mais Théodoric tombant lui-même à grands coups de plat de sabre sur ceux qui emmenaient les Suédois, les força à lâcher prise; et, coupant les liens qui garottaient le capitaine, il lui rendit l'usage des mains. Dès que celui-ci se vit en liberté, il se confondit en remercìments auprès de son généreux protecteur, et en exclamations de surprise et de joie sur le secours inespéré que la Providence lui avait envoyé dans sa détresse. Les pirates s'étaient dispersés en tous sens au milieu du désert et derrière les dunes, comme les grains de plomb qui partent d'un coup de feu. Théodoric défendit à ses gens de les poursuivre davantage. Il invita le capitaine à reprendre possession de ce qui lui appartenait, car les pirates n'avaient pas eu le temps de faire entre eux le partage du butin. Le capitaine s'empressa d'apprendre à son libérateur qu'il montait un vaisseau chargé d'une commission pour le roi, et qui se rendait directement à

Riga, lorsque la tempête l'avait fait échouer sur cette côte infestée de brigands.

Comme les pirates avaient été obligés d'abandonner leurs barques sur le rivage, le capitaine résolut d'aller avec ses gens tenter de sauver encore quelques débris du navire avant que les flots l'eussent englouti, et de prendre ensuite la route de Riga, à pied, avec son équipage qu'il avait eu le bonheur de conserver sans perdre un seul homme. Il pria le comte Théodoric de trouver bon qu'il profitât de son escorte pour regagner en sûreté le pays occupé par les Suédois, et Théodoric lui promit ses bons offices, dès qu'il aurait reconduit à Polanga une jeune et noble dame polonaise que le roi de Suède, leur maître, avait confiée à ses soins.

— C'est à elle, ajouta Théodoric, à son courage, à son humanité, que vous êtes principalement redevable de votre salut ; car, sans l'ordre exprès qu'elle me donna de marcher à votre secours, je n'eusse jamais pris sur moi de l'aban-

donner ainsi au milieu de la nuit, dans ce désert, à la garde d'un vieux soldat.

Après quelques compliments de part et d'autre, le capitaine et ses matelots se hâtèrent de monter dans les barques laissées par les pirates, et Théodoric s'empressa de rejoindre Halina. Madame Gorska, qui venait de se réveiller, criait que les Suédois avaient eu l'indignité de les abandonner.

Halina apprit avec une vive satisfaction de la bouche de son ami l'heureux résultat de cette petite expédition nocturne. Elle demanda aussitôt à remonter à cheval. Le ciel, coloré de vapeurs pourprées, annonçait le lever du soleil; il ne tarda point à paraître, chassant au loin les nuages amoncelés sur l'horizon.

On se remit en marche, et Halina distingua bientôt la trace du foyer allumé par les pirates, et dont les cendres fumaient encore; elle aperçut aussi, quoique dans l'éloignement, le navire suédois couché sur le côté, privé de ses mâts et

de ses voiles, et que les vagues envahissaient de plus en plus.

La vue de ce désastre ne contribua pas médiocrement à remplir son cœur de sentiments tristes et pénibles ; elle pensait que chaque pas qu'elle faisait en cet instant la rapprochait de l'endroit d'où elle devait se séparer de Théodoric. Le jeune comte de Tisenhauz, préoccupé des mêmes pensées, marchait à côté d'elle, gardant tous deux un morne silence.

Quelques pêcheurs, avec cet air sauvage qui distingue les habitants des côtes de la Baltique, les cheveux crépus et pendants sur les épaules, la barbe courte et négligée, en veste de drap sans manches par-dessus leur pelisse de mouton, se disposaient à jeter leurs filets dans la mer. Des femmes, si l'on peut donner ce nom à des êtres dont la figure, les rudes manières, et même le costume, n'avaient presque rien de féminin, car leur visage était basané, leurs traits et leur taille véritablement hommasses, et elles portaient, sous leur jupe courte et plissée, un pan-

talon étroit qui descendait jusqu'à la cheville de leurs pieds sans chaussure ; des femmes se lançaient aussi sur de frêles embarcations au milieu de la mer, de cette mer inconstante, orageuse et perfide qui, pour punir leur témérité, ne rapporte souvent que le corps de ces infortunées à leurs petits enfants qui attendent leur retour en se jouant sur le sable du rivage.

Théodoric s'avança vers l'un des pêcheurs, qui déroulait la corde de son filet au moyen d'un moulinet fixé en terre, et lui demanda si Polanga était encore éloigné. Cet homme, fixant sur le jeune et brillant étranger qui lui adressait la parole des yeux éteints par l'absence de toute expression, comme chez la plupart des êtres condamnés à une éternelle servitude, se contenta, pour toute réponse, d'indiquer du geste et de la main un tertre élevé et couronné de pins qui s'élève sur le rivage, et que les vaisseaux aperçoivent de fort loin en mer, appelé *Tombeau de Birouta*. Les traditions du pays disent que cette princesse, mère de Vitolde, grand duc de Li-

thuanie, et morte en odeur de sainteté dans le temps où le paganisme régnait encore en Lithuanie, est enterrée dans ce lieu.

Halina n'eut pas plutôt jeté les yeux du côté où se dirigeait le bras du pêcheur, qu'elle fondit en larmes, et, se couvrant le visage, elle dit à Théodoric d'une voix entrecoupée :

— C'est là, ce sont eux, ils viennent me chercher!

Théodoric, regardant à son tour, aperçut en effet sur le tertre plusieurs guerriers qui semblaient être là en vedettes. Il se douta que c'était l'escorte qui arrivait de Lithuanie, pour reprendre la comtesse Halina. Son front se couvrit de pâleur; mais il sut maîtriser sa douleur pour ne pas ajouter à celle de son amie.

Halina voulut descendre de cheval, c'était pour gagner du temps; et ne pouvant se tenir debout, elle s'assit sur le sable : le flot arrivait jusque près d'elle. Théodoric se plaça à côté d'Halina; elle le regarda; ce regard exprimait

tout ce qui se passait en son âme : le regret, la tendresse, la crainte et la douleur. Théodoric serrait entre ses mains la main d'Halina, et levait les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de la fidélité qu'il lui jurait en cet instant.

Cependant les guerriers qu'on avait observés sur le tertre de Birouta, et qui faisaient partie de l'escorte envoyée par le grand-enseigne Oginski à la rencontre de sa nièce, ayant aperçu sur le bord de la mer la troupe des cavaliers suédois, étaient descendus précipitamment, avaient repris leurs montures, et on les voyait accourir à toute bride sur d'excellents chevaux de race polonaise, le panache au vent et la lance, surmontée d'un petit drapeau rouge, en arrêt.

Halina n'eut que le temps de ramasser deux morceaux d'ambre, elle en donna un à Théodoric, en lui disant :

— Faites graver mon nom dessus, je ferai graver le vôtre sur celui que je garde. Souvenez-

vous que l'ambre a une vertu attractive, qu'elle soit l'emblême de nos cœurs et le présage de notre réunion.

— J'en accepte l'augure avec transport, répondit le jeune comte; oui, nous nous retrouverons.

— Là, du moins! dit Halina avec un profond soupir en levant les yeux au ciel.

Dans ce moment le colonel Bourba et sa troupe furent près de la comtesse, arrêtant leurs chevaux, dans une course rapide à la manière des Turcs, en les faisant plier sur le jarret, bien aises de faire valoir leurs montures et leur habileté dans l'art de l'équitation, aux yeux des Suédois.

Le colonel Bourba sauta à bas de son cheval, remit la bride à son écuyer, et s'avança vers la comtesse Oginska en la saluant profondément et en lui apprenant que ses équipages l'attendaient dans le bourg de Polanga. Halina lui rendit gravement son salut. Plus grave encore et plus froid

fut celui que la bienséance obligea les deux conducteurs d'Halina à se rendre réciproquement. Chacun d'eux voyait l'un dans l'autre un rival, avec cette différence que le comte de Tisenhauz n'éprouvait qu'un sentiment de dépit sans aucun mélange de jalousie et d'inquiétude en se voyant remplacé par le colonel Bourba, tandis que celui-ci, malgré le peu d'esprit dont le ciel l'avait doué, en avait assez cependant pour juger de l'impression que le jeune et charmant comte étranger avait dû produire sur le cœur d'Halina.

En voyant les regards que se jetaient à la dérobée ces deux personnages, Halina vit bien qu'il était inutile de prolonger une entrevue également pénible pour tous. Elle eût voulu, en se séparant du comte de Tisenhauz, lui adresser quelques-unes de ces formules de politesse en usage dans le monde ; mais que ce langage lui semblait peu fait pour elle en cet instant! Son cœur était trop plein, et elle ne put que lui présenter sa main en signe d'adieu. Théodoric, craignant également de trahir son émotion en pré-

sence d'un si grand nombre de témoins, Théodoric n'osa s'incliner, que le temps prescrit par la seule convenance, sur cette main chérie qu'il eût voulu couvrir de baisers, arroser de ses larmes....

Halina se hâta de monter dans la voiture de madame Gorska, pour y dérober à tous les yeux ses pleurs, les sanglots qui l'oppressaient. Dans un détour que l'on fit pour entrer dans le bourg de Polanga, Halina mit sa tête hors de la voiture, et aperçut Théodoric qui fuyait avec sa troupe le long du rivage; bientôt elle ne l'aperçut que comme un point mobile à l'horizon, et bientôt elle cessa entièrement de le voir, et ses pleurs redoublèrent. Enfin la voiture s'arrêta devant la maison qui avait été préparée pour la recevoir.

CHAPITRE XXI.

Heureux celui qui, instruit, inspiré par la sagesse suprême, a placé toutes les affections de son cœur dans ce lieu où le cœur aime sans partage et sans fin ! Ici bas, dans cette vallée de larmes, le sentiment le plus pur, le plus légitime en amour, est sujet à toute la fougue des passions, à l'inconstance, au dégoût, aux contrariétés humaines, et ne procure jamais un bonheur sans mélange d'inquiétude et de trouble, lors même que ses vœux sont satisfaits ; heureux donc, nous le répétons encore, qui

commence sur la terre à aimer dans le ciel! La pauvre Halina en faisait la triste épreuve.

Sans doute, l'attachement que lui inspirait le comte de Tisenhauz n'avait en soi rien de répréhensible ; il était, au contraire, motivé par les qualités essentielles : le mérite et le noble caractère de cet aimable et vertueux jeune homme ; toutes les convenances, d'ailleurs, tous les rapports de goûts, d'humeurs, de naissance, de fortune, s'y trouvaient réunis. Et, cependant, depuis l'instant qu'elle en fut séparée, Halina ne goûta pas une seule joie. Elle évitait en voyage, autant que la bienséance pouvait le permettre, de se trouver en présence du colonel Bourba. Celui-ci, de son côté, avec plus de délicatesse qu'on n'aurait dû s'y attendre de sa part, ne s'offrait aux regards de la jeune comtesse que lorsque son devoir l'exigeait, feignant même de ne pas s'apercevoir d'une tristesse dont il ne devinait que trop le véritable sujet. La simple bonté du cœur tient lieu de ce tact qu'on acquiert dans le monde.

Le pauvre Bourba cheminait donc tristement à quelque distance de la voiture d'Halina, mais sans la perdre de vue, et toujours attentif à la faire soutenir par ses gens dans les endroits dangereux et sur les mauvais ponts : car les routes, autrefois, n'étaient point entretenues comme elles le sont de nos jours. Laissant flotter la bride sur le cou de son cheval, baissant la tête et croisant les bras sur sa poitrine, ce colonel, si brave, si déterminé, se laissait aller à un profond découragement, et l'amour l'avait rendu semblable à un faible enfant. Quelquefois, pour essayer de vaincre cet abattement, il demandait à son écuyer une gourde pleine d'eau-de-vie, que celui-ci, connaissant les goûts de son maître, portait toujours sur lui. Mais à peine le colonel pouvait-il en avaler quelques gouttes.

— C'en est fait, se disait-il en lui-même, il faut qu'on ait jeté sur moi un sort. Je ne peux plus boire. Cette chienne de mélancolie me tuera. Quelle folie, après tout, de se laisser mourir pour une belle qui ne se soucie pas de moi. Allons !

allons! il faut que je tue l'amour, ou que l'amour me tue.

En disant cela il se redressait sur sa monture, tirait vivement la bride en faisant caracoler son cheval, et en relevant fièrement sa moustache des deux côtés, persuadé qu'il avait retrouvé son cœur en reprenant son attitude martiale; mais la vue seule d'Halina, si touchante dans ses pleurs, qu'il entrevoyait par hasard sous les rideaux de taffetas qui couvraient les glaces de la voiture, suffisait pour le faire retomber dans son premier état.

Déjà on arrivait dans la contrée montueuse qui avoisine Plotel, et Halina songeait avec crainte à la réception qui l'attendait auprès d'un oncle courroucé et mécontent d'elle, lorsque tout-à-coup un bruit de fifres et de timballes, le roulement des tambours mêlé au son aigu des trompettes, vint frapper son oreille; et bientôt, à la descente d'une montagne, Halina découvrit un spectacle aussi beau qu'il était imprévu.

Toutes les collines qui s'élèvent entre Plotel

et Gientilichki étaient couvertes des bataillons de l'armée lithuanienne, sous les ordres de son chef le grand-enseigne Oginski qui les passait en revue.

La variété des couleurs et la richesse du costume militaire, tous ces panaches flottants, ces drapeaux agités par le vent frais du matin, ces lances, ces casques reluisant à l'éclat d'un beau jour de printemps, aux rayons de cet astre dont la chaleur bienfaisante ranimait enfin la nature engourdie par un long hiver ; les voix guerrières de ces soldats qui, pleins d'ardeur et de confiance, saluaient leur chef par de bruyants *vivat;* tout, en cet instant, portait dans l'âme de la jeune Halina un sentiment indéfinissable. En contemplant cette armée nombreuse commandée par son oncle, un mouvement d'orgueil national lui rappela qu'elle aussi était Polonaise, et que ces braves guerriers étaient ses compatriotes, les défenseurs de sa patrie ; mais un sentiment plus tendre le remplaçant aussitôt, Halina ne songeait alors qu'à l'ennemi que ces braves allaient com-

battre, et une sorte de terreur s'emparait de son cœur. Théodoric était Suédois! Halina redoutait également les succès comme les revers dans la terrible rencontre qui allait bientôt avoir lieu entre l'armée suédoise et les troupes lithuaniennes ; et en pensant au vœu de Théodoric : hélas ! se disait-elle, sa vie peut-être en sera le prix!

Le colonel Bourba, en apercevant les troupes d'Oginski arrêtées sur les collines, avait piqué des deux son cheval pour rejoindre son chef et lui rendre compte de sa mission.

Tandis que la voiture descendait avec précaution et lentement le revers de la montagne, Halina reconnut, au milieu d'une brillante troupe de *towarjiche*, de *rotmistrje*, son oncle monté sur un beau cheval noir couvert d'une housse écarlate brodée en or et d'ornements à la turque. Son air habituel de morgue et de hauteur donnait en cet instant à Oginski l'air martial d'un vaillant chef d'armée qui se croit sûr de la victoire.

Après avoir entretenu quelques moments le

colonel, Oginski fit prendre le galop à son cheval, et ce ne fut point sans une secrète épouvante qu'Halina le vit prendre la direction de sa voiture. Arrivé près d'elle, le grand-enseigne fit signe au cocher d'arrêter. Tremblante et se soutenant à peine, Halina fut obligée de descendre pour aller saluer son oncle. Oginski se contenta de porter la main à sa toque de velours ornée d'une plume de héron, en place de la superbe aigrette de diamants qui, avec tous les autres bijoux du grand-enseigne, avait été mise en gage pour suppléer aux frais de la guerre. Jetant un regard sévère sur sa nièce, pâle et confuse, debout à quelques pas de son cheval :

— Je vais combattre l'ennemi de mon roi et de ma patrie, dit Oginski; vous, mademoiselle, retournez à Plotel, oubliez à jamais des projets insensés qui ne peuvent obtenir mon approbation, et ne songez désormais qu'à remplir les devoirs d'une fille soumise, d'une Polonaise dévouée à son pays.

La foule qui se rassemblait autour de lui

empêcha Oginski de prolonger son discours, fort heureusement pour Halina, qui était prête à se trouver mal de saisissement et de douleur. Oginski fit un geste de la main en signe d'adieu, tourna bride, et Halina, s'appuyant sur le bras de madame Gorska, remonta en voiture.

CHAPITRE XXII.

Informée du prochain retour de la jeune comtesse Oginska, son amie madame Denhoff qui, depuis quelques jours, épiait à sa fenêtre ce moment si désiré, n'eut pas plutôt aperçu l'équipage d'Halina, qu'elle se hâta de descendre pour la recevoir au perron. Halina se jeta dans les bras de madame Denhoff, en fondant en larmes. Celle-ci, craignant que la violente affliction à laquelle se livrait Halina, n'excitât la curiosité de toute la maison rassemblée, s'empressa de la soustraire aux regards en l'amenant dans sa

chambre, où elle put donner un libre cours à ses pleurs. Madame Denhoff regardait Halina avec des yeux où se peignaient le plus vif intérêt, la plus tendre compassion. De temps en temps elle les levait au ciel comme pour lui demander de prêter à ses discours des consolations célestes, de répandre dans ce cœur agité et malheureux le baume divin de la piété, de la résignation. Halina, par intervalle, laissait échapper des mots entrecoupés, et s'écriait en sanglotant :

— Si vous saviez comme il m'a traitée.... en présence de toute son armée!.... Pas un mot de bonté, d'affection ou même de pitié! Le malheur et la perte de tout ce qui l'entoure sera le fruit de son égoïsme et de son ambition.

Sans contrarier ouvertement l'élan trop impétueux de la douleur d'Halina, madame Denhoff pressait sur son cœur la jeune comtesse, mêlait ses larmes aux siennes, et lui disait :

— N'accusez pas votre oncle, ma jeune amie; un devoir impérieux l'oblige, le contraint sans doute à résister aux mouvements de son cœur, à

contrarier vos vœux. Hélas! chère Halina, je suis loin de vous en faire un reproche, et je ne m'en prends qu'à ces funestes circonstances. Quel malheur, en effet, que vous ayez placé votre affection sur un être qui est digne, je n'ai pas de peine à le croire, des sentiments qu'il a su vous inspirer, mais dont la tendresse, quel que soit d'ailleurs son mérite, ne peut attirer sur votre existence que des peines infinies.

— Ah! si vous connaissiez Théodoric de Tisenhauz, vous diriez comme moi qu'il vaut mieux être malheureuse en l'aimant que de ne l'avoir pas connu.

— Non, mon Halina, je ne le dirai pas, je suis bien sûre que je ne le dirai pas, surtout en voyant les larmes qu'il vous fait répandre. Je n'ai jamais voulu ajouter foi aux pressentiments. Eh bien, je me souviens aujourd'hui de l'impression pénible que me fit éprouver l'espèce d'attention que vous avez accordée à ce jeune homme la première fois que vous le vîtes sur le lac de Plotel. Vous devez vous souvenir aussi que je

n'ai rien négligé pour effacer de votre imagination le souvenir de cette rencontre dont vous aviez été trop vivement frappée.

— Votre prudence n'a aucun reproche à se faire ; elle serait parvenue à son but peut-être, si par la suite le hasard, un singulier enchaînement de circonstances ne m'eussent fait connaître davantage celui que mon cœur était déjà si bien disposé à chérir.

— Ah ! ma chère Halina, c'est ici que je ne puis m'empêcher de vous faire un reproche mérité. Jusqu'à l'instant fatal de votre enlèvement par le prince Sobieski, vous n'étiez victime que d'un complot insensé et coupable ; mais, plus tard, vous l'avez été de votre propre imprudence. Lorsque d'après votre désir vous fûtes amenée à Salanty, comment n'avoir pas insisté sur votre retour à Plotel ? La raison, la prudence, votre réputation, tout, ma chère enfant, vous en faisait un devoir. D'ailleurs vous étiez en quelque sorte maîtresse de vos actions dans la maison de Gorski. Je ne puis croire que Sobieski eût osé

pousser l'indiscrétion au point de gêner vos démarches, et le comte de Tisenhauz était trop noble, trop loyal, pour abuser de la fausse position où vous vous trouviez.

— Oh ! vous ne vous trompez pas. C'est le vieux Gorski seul, qui, par d'imprudents conseils, a dirigé ma conduite, en me persuadant d'aller me mettre sous la protection du roi de Suède et de notre ambassadeur, en me faisant envisager dans cette mesure inconsidérée, que vous blâmez avec raison, l'espoir d'un rapprochement entre mon oncle et les Suédois, rapprochement dont je devais, suivant l'opinion de Gorski, être le gage et le prix.

— Le rusé vieillard n'a considéré que les moyens de servir le parti de son patron, le prince Sapieha, en attirant dans le piége son rival le grand-enseigne; mais il s'est trompé lui-même en se méprenant sur le caractère de votre oncle, qui, comme vous ne l'ignorez pas, ne plie jamais sous les événements et ne se relâche point des principes qu'il a adoptés. Vous même, chère Ha-

lina, vous ne pouviez vous faire illusion à cet égard ; vous avez trop d'esprit, trop de jugement pour avoir pu vous flatter de contre-balancer un instant les grands intérêts dont votre oncle s'est déclaré le protecteur, et de le faire dévier de la marche qu'il veut suivre avec intégrité comme fidèle sujet du roi Auguste. Mais votre cœur a séduit votre esprit, et c'est lui seul qui a été votre conseiller.

Halina baissa les yeux, se pencha sur madame Denhoff, et cacha sa tête sur le sein de son amie. C'était sa manière ordinaire de convenir de ses torts.

— Le ciel vous éprouve aujourd'hui, continua madame Denhoff; c'est ainsi que Dieu dans sa bonté paternelle juge et punit nos fautes et nos erreurs. Soumettez-vous sans restriction à sa volonté sainte, chère Halina, et la paix rentrera dans votre cœur.

— Quoi! dit Halina, pensez-vous que Dieu m'ordonne de renoncer pour toujours à Théo-

doric? Non, cela n'est pas possible, ce sacrifice serait au-dessus de mes forces.

— Qui peut pénétrer les décrets de la Providence et prévoir l'avenir? Notre pauvre sagesse humaine consiste à tenir notre cœur en garde de tout événement, et à nous abandonner, sur le reste, à celui qui pèse nos jours dans sa main.

Après quelques moments de silence, Halina, secouant tristement la tête, dit :

— Je pourrais peut-être me résigner à mon sort avec l'espérance d'en voir bientôt le terme, si j'étais sûre d'être la seule victime de la fausse politique de mon oncle; mais j'ai frémi en voyant cette armée, en voyant tous ces guerriers pleins de confiance et d'espoir; je frémis encore en songeant que l'ambition, la vanité de mon oncle les conduisent à la mort, à une perte certaine:

— Halina, vous ne songez pas que le grand-enseigne ne pouvait sans crime trahir la confiance du roi.

— Il devrait être Polonais avant que d'être sujet d'Auguste. Les intérêts de la patrie, de la république marchent avant ceux du roi. Qu'ont-ils de commun avec l'expédition injuste de Livonie, qui attire aujourd'hui à notre pays une guerre désastreuse et sanglante? Du moment où Auguste sépare sa cause d'avec celle de la nation, il cesse d'être notre roi. Charles XII l'a prononcé, et il sera fait comme il l'a dit. C'est donc à de vaines illusions d'amour-propre, de fidélité, c'est à un fantôme de roi que mon oncle va sacrifier une armée nombreuse qui ignore seulement en faveur de quelle cause on la mène au combat, puisque Charles XII n'est point ennemi des Polonais, qu'il n'en veut point à leurs jours, ne verse leur sang qu'à regret, et n'a d'autre désir que d'assurer leur bonheur?

— En effet, il emploie, pour nous convaincre de son intérêt et de sa bienveillance, des moyens aussi touchants que persuasifs.

— Sans doute, reprit Halina avec sa vivacité

ordinaire, en voulant détrôner Auguste et remplacer un roi étranger à notre nation par ses sentiments, ses vues, ses mœurs et ses goûts, par un véritable Polonais ne respirant que la gloire et le bien de sa patrie, un homme qui réunit en sa personne tous les talents et toutes les vertus qui honorent l'humanité, Stanislas Lesczynski, en un mot.

Madame Denhoff connaissait déjà les vues politiques de Charles XII sur le jeune palatin de Posen. Elle ne témoigna donc aucune surprise au discours d'Halina, et se contenta de lui demander si le noble palatin avait connaissance des intentions généreuses du roi de Suède.

— Non, répondit Halina, sa prochaine élévation est encore un mystère pour lui : ses vertus modestes, sa modération en toutes choses ont imposé au roi la nécessité de cacher à Stanislas les desseins qu'il a sur lui, dans la crainte d'éprouver quelque opposition de sa part.

— D'après tout ce que l'on entend dire de

son beau caractère, je doute en effet qu'il accepte la dépouille d'Auguste.

— Il faudra bien qu'il y consente s'il aime son pays, puisque nous n'aurons la paix qu'à ce prix. Charles XII l'a dit, et sa parole est comme son épée, inflexible, inexorable.

— Dans ce cas, dit madame Denhoff en soupirant, il faut donc s'attendre à une guerre longue et meurtrière. Auguste vendra chèrement sa couronne. Il a encore un parti considérable en Pologne ; il a obtenu de quelques sénateurs, par prières et par promesses, concessions de tout genre, de convoquer la *Pospolite* et de rappeler ses troupes saxonnes ; et, au lieu de faire revenir, ainsi qu'il s'y était engagé, six mille hommes seulement, il en a rassemblé vingt mille. Il a publié des universaux qui portent peine de mort contre ceux qui ne monteraient pas à cheval, et se justifie lui-même des moyens oppressifs qu'il emploie pour s'assurer de la victoire, en se disant que s'il succombe, tout est perdu pour lui, et que s'il est vainqueur, il lui sera facile de répa-

rer les abus du pouvoir et les vexations commandées par l'impérieuse nécessité. Si l'armée lithuanienne, qui est sous les ordres de votre oncle, ne parvient point à renverser totalement les efforts de l'ennemi, elle servira du moins à le contenir quelque temps, à empêcher son invasion dans le royaume. Ainsi, sans prétendre juger ou prévoir l'issue de cette guerre, on peut dire que la partie est à chances égales.

— Mon amie, si vous pouviez vous figurer une armée, peu nombreuse à la vérité, mais composée de guerriers tels que sont aujourd'hui les Suédois, instruits par la victoire au grand art des combats, et commandés par des héros tels que Charles XII, Koorn, Levenhaupt, Tisenhauz et tant d'autres dont les noms me sont échappés, vous n'auriez pas tant de sécurité sur le succès de nos armes. Je les ai vus, et tous, jusqu'au simple soldat, portent la victoire empreinte sur leur front et dans leurs regards.

— Halina, permettez-moi de vous demander à mon tour si vous êtes Polonaise ou Suédoise,

et en faveur de quel parti vos vœux se déclarent ?

Un peu déconcertée par le ton de sévérité de madame Denhoff :

— Ah ! n'interrogez pas mon cœur, lui répondit Halina, que pourrait-il répondre ? et puis-je lire moi-même dans le trouble affreux qu'y excitent de cruels combats entre le sentiment et mon devoir ?

CHAPITRE XXIII.

A peine les rayons du soleil levant commençaient à se dégager des vapeurs matinales qu'ils condensaient en brillante rosée, qu'on vit plusieurs guerriers portant l'uniforme suédois, et bien montés, s'avancer sur une éminence qui dominait une vaste plaine entre Polanga et Dorbiany. Le plus jeune de la troupe, et c'était Charles XII lui-même, vêtu simplement selon sa coutume et la tête couverte d'un grand chapeau ombragé d'un plumet, parvenu au sommet de

la hauteur, ôta son énorme gant de peau de buffle, et tirant une lunette de sa poche, il examina avec attention le terrain où allait se déployer son armée.

Après une marche de deux heures, une halte avait été accordée aux soldats suédois. Les uns assis sur leur havre-sac, d'autres appuyés sur leurs armes, prenaient leur repas du matin, sous l'inspection de leurs chefs, qui, toujours prêts au moindre signal, ne s'éloignaient point de leurs postes. Sans desseller leurs chevaux, les cavaliers les laissaient paître l'herbe fraîche pour réparer leurs forces avant le combat : on était en présence de l'armée lithuanienne.

Oginski, dès la veille, était venu placer son camp sur les hauteurs voisines. A l'aide de bonnes lunettes ou d'yeux exercés, on apercevait dans le lointain une multitude de tentes qui paraissaient à cette distance comme des monticules de neiges; on distinguait même celle du grand-enseigne, plus riche et plus élevée que les au-

tres, au-dessus de laquelle flottait le grand étendard de la Lithuanie.

A l'arrivée des troupes suédoises un mouvement général parut animer le camp lithuanien, et, vu l'éloignement, on aurait pu le comparer à celui qui agite une république entière d'insectes laborieux à l'approche de l'ennemi. Dans les postes suédois au contraire tout était silence et repos. Ce n'était point cette gaîté insouciante et légère du soldat français qui court à la gloire et brave la mort en fredonnant un air de vaudeville ou le refrain chéri d'un chant national : c'était l'indifférence calme et stoïque d'un soldat du nord, endurci aux travaux, aux intempéries de l'air et des saisons, qui sait souffrir sans se plaindre, obéir sans murmurer, combattre avec courage et mourir en héros.

— Voilà une belle plaine pour un choc de cavalerie polonaise, dit Charles XII en présentant sa lunette au général Horn, qui était auprès de lui.

— Oui, sire, dit le général répondant à la pensée du roi, leur position est avantageuse ; mais avec eux il n'y a que le premier moment à redouter. Leur charge est comme un coup de feu qui se dissipe en fumée. Vous les verrez aussitôt se débander, et voilà l'inconvénient de ces troupes irrégulières.

Le roi reprit la lunette.

— Les voici qui sortent du camp comme un essaim d'abeilles. Ils descendent les hauteurs en bon ordre et en assez bonne contenance. Colonel Tisenhauz!

Théodoric, qui faisait partie en ce moment de la suite du roi, s'avança pour prendre les ordres de Charles. Théodoric avait l'air grave et soucieux, et cependant son cœur était fortement troublé à l'approche du combat, non par cette émotion, ce frémissement intérieur qu'inspire le désir de la gloire et qu'il avait toujours éprouvé dans toutes les affaires auxquelles il avait pris une

part aussi active que glorieuse, mais par un sentiment pénible qui ressemblait au remords, en songeant que l'ennemi qu'il allait attaquer était l'oncle, le protecteur, le seul parent d'Halina.

— Colonel Tisenhauz, vous et votre troupe, vous allez vous emparer de ce profond ravin couvert de forêts, et de là vous tomberez sur eux pour les prendre en flanc, vous réservant le bois en cas de retraite. Précaution inutile, puisque nous sommes huit contre dix, et je pense même qu'il ne sera pas nécessaire d'employer tout notre monde pour terminer l'affaire. Levenhaupt restera en arrière avec le corps de réserve. Vous, Horn, avec votre cavalerie, vous vous placerez contre le marais qui s'étend sur notre droite. Moi, je serai au centre.

Charles donna encore plusieurs autres instructions aux chefs qui étaient auprès de lui, et qui se dispersèrent aussitôt pour se rendre où la volonté du roi les appelait.

On vint avertir Charles qu'on avait déjà échangé quelques coups de pistolet aux avant-postes.

Suivi du petit nombre d'officiers qui étaient restés auprès de sa personne, Charles descendit la colline au petit trot. L'armée suédoise était rangée en bataille. Charles parcourut les premières lignes en portant la main à son chapeau. Son maintien était calme et majestueux ; mais son visage, ordinairement pâle et sévère, paraissait en cet instant radieux comme l'astre brillant qui l'éclairait de ses rayons et prêtait à son teint des couleurs plus animées. Malgré la simplicité affectée de son extérieur, le peu de régularité de ses traits, tout ce prestige de gloire qui environnait Charles, ce ton, cet air inspiré d'un héros qui semble commander à la victoire, répandait sur sa personne un éclat si surprenant, qu'on se disait en le voyant parler à ses soldats :

— Comme il est beau !

Charles cria d'une voix forte pour se faire entendre au loin :

— Cela va-t-il bien, mes amis !

La réponse ne se fit point attendre et gronda comme une décharge d'artillerie.

— Bien, sire, et votre majesté ?

Le roi dit ensuite :

— La nuit a été fraîche.

Charles et ses soldats l'avaient passée partie en marche et partie, comme dit le proverbe, *à la belle étoile.*

— La journée sera plus chaude.

— Nous l'espérons, sire, répondirent quelques voix mâles.

Charles, s'approchant ensuite des rangs, causa familièrement avec plusieurs vétérans, les appelant par leur nom, s'informant de leurs nouvelles, excitant les plus jeunes soldats à suivre l'exemple des anciens.

— Ton bras va mieux, Christiern ?

— Il me tarde de le prouver, sire.

— Et toi Ulrich, te ressens-tu encore de ta blessure à la tête?

— Je ne m'en souviens plus.

Le son aigu des trompettes de l'ennemi et le bruit assourdissant des timbales à la turque, en usage alors dans l'armée polonaise, retentirent dans les airs. On vit à travers un nuage de poussière l'armée lithuanienne s'ébranler et marcher en colonnes serrées.

Charles reprit pour quelques instants sa lunette, la replaça ensuite avec sang-froid dans la poche de son habit, et cria :

— La prière!

Un pieux murmure aussitôt circula parmi les rangs des soldats suédois ; et bien qu'il ait plu à Voltaire de nous représenter Charles XII incrédule et indifférent en matière de religion, ce prince joignit un instant ses mains couvertes de

gants qui allaient jusqu'aux coudes, et parut se recueillir profondément. Puis il tira du fourreau sa longue épée, et l'élevant au-dessus de sa tête, il s'écria :

— En avant !

A mesure que les deux armées gagnaient du terrain en s'avançant réciproquement l'une vers l'autre, on commençait à voir plus distinctement les objets.

Dans l'armée lithuanienne ce n'était que panaches, plumets qu'on voyait voltiger dans les airs, armes brillantes et riches harnois, vêtements de couleurs vives et tranchantes, sur lesquels éclatait un luxe presque oriental ; car dans ce temps-là presque tous les gentilshommes de la *Pospolite* se piquaient d'étaler à la guerre une magnificence d'autant plus insensée qu'elle ne cadrait pas la plupart du temps avec l'état de leurs finances, et souvent pour subvenir à ces dépenses extraordinaires, ils étaient obligés d'en-

gager à des Juifs leur argenterie et les joyaux de leurs femmes.

Dans l'armée suédoise au contraire, simplicité, uniformité, semblaient être la devise adoptée par Charles XII et ses guerriers ; mais leur tenue militaire, l'accord parfait de leurs mouvements, de toutes leurs évolutions, remplaçaient tout ce que le coup d'œil de l'autre armée pouvait offrir de plus brillant.

Charles s'était fait montrer le grand-enseigne Oginski. Ce seigneur, conservant sa mine altière et présomptueuse, monté sur un beau cheval arabe, marchait au centre, entouré de plusieurs aides-de-camp, de Tovargiche, et de ces guerriers portant des ailes d'argent attachées à leur armure. On voyait aussi le colonel Bourba qui, n'étant pas sorti à jeun du camp, s'agitait plus que la circonstance ne l'exigeait et avait déjà mis hors de service deux excellents chevaux en courant sans cesse d'un bout à l'autre des lignes de l'armée.

Comme le roi de Suède l'avait prévu, la cavalerie lithuanienne, descendue des hauteurs où avait été placé le camp, se précipita dans la plaine ouverte avec une telle impétuosité qu'elle enfonça les premiers rangs de l'ennemi, et qu'un grand nombre de ses propres chevaux s'abattit dans la violence du choc. Mais une prompte décharge d'artillerie arrêta ce premier mouvement et éclaircit considérablement les pelotons de cavalerie ; mais, peu découragés de ce premier échec, les braves cavaliers allaient revenir à la charge, lorsque Tisenhauz, fidèle à exécuter les ordres du roi, sortit tout-à-coup du ravin avec sa troupe, la baïonnette au bout du fusil, et avec de grands cris tomba sur les flancs de l'ennemi, y portant le désordre et la confusion.

La cavalerie lithuanienne, composée de gentilshommes habiles à monter à cheval, à manier le sabre, n'avait pris que peu de notion de tactique militaire, et, comme l'avait très-bien observé le général Horn, il n'y avait à redouter de leur part

que la première charge, et, dans le cas où le succès répondait à leurs efforts, une vigoureuse poursuite; alors cavaliers et coursiers semblaient avoir des ailes, les uns aiguillonnés par l'espoir du butin, les autres animés par l'ardeur du combat.

Effarouchés par les cris, les coups de pique des guerriers suédois, les chevaux commençaient à emporter çà et là leurs cavaliers, qui eux-mêmes n'obéissaient plus à la voix de leurs chefs plus expérimentés qui s'efforçaient en vain de les rallier.

Un nuage de poussière, de fumée enveloppait les deux armées, et le canon grondait jusque dans les profondeurs des vallées. Bientôt un village voisin fut la proie des flammes, et la lueur de l'incendie vint ajouter un aspect sinistre au tableau du carnage.

Charles XII au centre, attaquant le corps d'Oginski où étaient placées des troupes plus exer-

cées, mieux disciplinées, l'élite des vétérans et les plus habiles capitaines, éprouva plus de résistance qu'il ne s'y attendait et fut repoussé une fois avec perte. Sur la droite, le général Horn éprouvait de grandes difficultés à se maintenir dans le poste qui lui avait été assigné et à n'être pas repoussé lui-même dans le marais qui devait lui servir de point d'appui.

Avec cette présence d'esprit et cette rectitude de jugement qui présidait à toutes ses dispositions militaires, Charles tout-à-coup changea de plan. Il envoya promptement à Horn et à Levenhaupt l'ordre d'abandonner leurs positions et de faire un mouvement rétrograde, tandis que lui-même allait se porter avec les cavaliers suédois pour aider Tisenhauz à repousser la cavalerie lithuanienne.

Abusé complètement par cette fausse retraite des Suédois, l'ennemi, poussant des cris de joie et presque sûr de la victoire, sans se douter du piége que lui tendait cette nouvelle manœuvre,

s'engagea imprudemment en voulant les poursuivre, entre le marais d'un côté et l'aile gauche où combattaient Charles et Tisenhauz. Ce dernier avait été surpris du mouvement qui venait de s'opérer; mais bientôt informé par un officier d'ordonnance qui arriva à toute bride portant les nouvelles instructions du roi, il redoubla d'activité et d'ardeur. Ses cheveux épars, flottant au gré du vent; d'une main tenant la bride de son cheval de bataille dont le regard enflammé, les naseaux fumants semblaient respirer le feu de la guerre, et de l'autre, pour animer les siens, élevant son épée flamboyante, mais qui n'avait point été teinte d'un sang que son vœu le portait à respecter; l'air doux et terrible à la fois, Théodoric de Tisenhauz était beau comme l'ange des batailles.

Cependant sur un nouvel ordre du roi, Levenhaupt et Horn étaient revenus sur leurs pas avec la rapidité de la foudre, et par un mouvement bien calculé, Charles étant tombé sur les

flancs de l'armée lithuanienne, cette armée, déconcertée par cette brusque attaque, fut repoussée dans le marais, où elle s'enfonça avec armes, bagages et train d'artillerie. Le désordre fut affreux, le carnage terrible.

Charles lui-même, courant au fort de la mêlée et contemplant cette glorieuse scène de triomphe et de destruction, s'écriait :

— Quel dommage ! Une si belle armée ! Ils se battaient si bien !

Émus de pitié jusqu'au fond de l'âme en entendant les cris de détresse, en voyant couler le sang des malheureux Lithuaniens qu'il regardait déjà comme des compatriotes, Théodoric leur criait sans relâche dans leur langage :

— Rendez-vous ! rendez-vous ! Au nom d'Halina Oginska, rendez-vous !

Et ce nom agissait sur eux comme un charme ! Étonnés de l'entendre prononcer au milieu de

l'ennemi, la plupart s'arrêtaient immobiles de surprise ou mettaient bas les armes.

Ne voyant plus d'espoir de salut que dans la fuite, Oginski, Bourba, Zawisza et quelques autres chefs, après des efforts inouïs de valeur, parvinrent à se faire jour à travers l'ennemi et à réunir un gros de cavalerie qui fuyait dispersé dans la plaine. Mais Tisenhauz, qui désirait s'assurer de la personne du grand-enseigne pour terminer plus promptement la campagne, se mit à leur poursuite avec un petit nombre de braves.

Reconnaissant son rival, Bourba, dans un transport de rage et de jalousie, et voulant peut-être aussi donner à Oginski le temps de fuir, tourna bride, accourut ventre à terre à la rencontre de Théodoric, et lui lâcha deux coups de pistolet l'un après l'autre; mais la colère lui ayant offusqué la vue et fait trembler la main, il manqua son but, le premier coup ayant seulement enlevé le plumet de Théodoric et le se-

cond effleuré son hausse-col, que la prévoyante tendresse d'une mère avait fait doubler avec tant de soin !

Grinçant des dents et jetant à terre l'arme qui avait trompé sa vengeance, Bourba saisit son sabre à deux mains et se releva sur ses étriers pour mieux diriger le coup terrible qu'il allait porter, lorsque le vieux Hermann, qui ne quittait jamais son maître, avec un sang-froid que rien ne pouvait ébranler, le vieux Hermann étendit son bras droit armé d'un de ces longs pistolets dont on se servait alors, et visa si bien qu'il atteignit Bourba au cœur. Puis, soufflant dans le canon de son pistolet qui fumait encore, et le remplissant d'une nouvelle charge avec la même tranquillité que s'il eût simplement rempli sa tabatière, il murmura entre ses dents :

— Qu'a donc mon noble maître aujourd'hui? Le voilà assis sur son cheval comme une balle de coton! Sans ma bonne arme, c'était fait de lui, pourtant!

Atteint d'un plomb mortel, Bourba chancela ; on vit les deux mains qui tenaient le sabre se détendre, l'arme tomber, et Bourba lui-même tomber à la renverse sur la croupe de son cheval, qui, effrayé de cette chute, allait s'emporter si Théodoric ne se fût précipité pour le retenir par la bride et recevoir entre ses bras le malheureux Bourba expirant. D'une voix à peine intelligible et la mort peinte sur son front pâle et dans ses regards éteints, cherchant de sa main défaillante la main généreuse qui lui portait d'inutiles secours :

— Je ne vous hais plus, dit Bourba à son noble ennemi. Si vous l'épousez.... promettez-moi, du moins, de la rendre heureuse.... et dites-lui que c'est le dernier vœu du pauvre....

Il cessa d'exister.

Au même instant accourut un jeune gentilhomme, page de Bourba, qui, voyant son maître sans vie et attribuant sa mort à Théodoric, qu'il voyait penché au-dessus du corps de

Bourba, se précipita sur le guerrier suédois et le blessa assez grièvement au bras, que celui-ci avait eu la présence d'esprit de mettre en avant pour parer le coup qui était dirigé contre sa poitrine. Théodoric s'élança à son tour sur son jeune adversaire, en criant :

— *Passydoulz ! Passydoulz !*

CHAPITRE XXIV.

Depuis que le chagrin, l'inquiétude s'étaient emparés du cœur d'Halina, le sommeil fuyait aussi ses paupières. Après une nuit fatigante ou plutôt une veille pénible, entremêlée de songes effrayants, Halina s'était levée à la pointe du jour, et jetant seulement une mante sur ses épaules sans appeler aucune des femmes de service, elle ouvrit sa fenêtre, espérant que la fraîcheur rendrait quelque calme à ses esprits agités ; mais un brouillard épais empêchait de

distinguer les objets à vingt pas de distance, et l'on n'entendait que le bruit mélancolique de l'eau qui battait le rivage escarpé sur lequel s'élevait la tour où était situé le cabinet d'Halina.

— Hélas ! se dit Halina, mon avenir est aussi obscur que le jour qui m'éclaire !

Peu à peu cependant le brouillard flottant dans les airs s'éclaircit, et, se déroulant à l'horizon comme une toile de théâtre qui laisse apercevoir de nouvelles décorations, Halina distingua alors les travaux de défense entrepris par son oncle, des retranchements construits à la hâte sur le chemin qui conduit à Berjora, des batteries où des sentinelles, qui paraissaient endormies à leur poste, étaient servies par des paysans samogitiens arrachés aux travaux champêtres, et si peu exercés à leur nouveau métier qu'on avait toutes les peines du monde à les empêcher, après avoir allumé l'amorce du canon, de se jeter le visage contre terre.

— Pauvres gens! dit Halina en jetant sur eux un regard de compassion, quel sera le résultat de ces funestes préparatifs? une mort sanglante et inévitable.

L'horloge du château sonnait six heures, et déjà la cloche de la paroisse appelait les fidèles à la prière et annonçait qu'une messe allait être célébrée sous les parvis du Seigneur. Suivie d'une seule de ses femmes et d'un heyduque qui portait son livre de prières fermé avec des agrafes en or et rempli d'images, Halina se rendit à l'église. Un sentiment d'humilité, d'abnégation peut-être, la conduisit à se mettre à genoux devant la grille du maître-autel, au lieu de monter à la tribune richement tapissée en velours incarnat et or, où elle se plaçait ordinairement avec son oncle.

Les mains jointes sur sa poitrine, le front appuyé sur la balustrade, et sans ouvrir le livre qui était placé à côté d'elle, la jeune comtesse resta ainsi quelques instants plongée dans une espèce

de recueillement qui semblait être l'expression de la piété, mais qui n'était que l'effet d'un abattement invincible.

Ah ! pour obtenir les fruits consolants de la prière, l'espérance ou la résignation, l'on ne doit adresser à Dieu que l'hommage d'un cœur dégagé des passions humaines.

En vain le cœur d'Halina, ce cœur faible et tendre, voulait s'élever jusqu'à son créateur ; combattu sans cesse par des sentiments opposés l'un à l'autre, sans cesse il retombait sur lui-même et invoquait inutilement cette paix, bienfait céleste, source véritable du bonheur, qui n'est accordée en ce monde qu'aux personnes d'une éminente piété, d'une vertu éprouvée par bien des combats et des victoires. Fatiguée de ces efforts superflus :

— O mon Dieu ! dit Halina à demi-voix, votre volonté, votre seule volonté ! car sais-je moi-même ce que je puis, ce que je dois demander au ciel.

La messe était finie ; le curé, homme respectable et âgé, descendit à pas lents les degrés de l'autel, s'approcha de la comtesse Halina, et, suivant l'usage, lui présenta la patène, où elle déposa un baiser respectueux en s'inclinant profondément.

Frappé de l'altération si visible de ses traits, l'homme de Dieu s'arrêta un moment, incertain s'il ne devait pas la bénir, pour conjurer loin d'elle les malheurs qui semblaient menacer la destinée de cette personne, si jeune, si belle, et jusqu'alors si heureuse.

Halina se leva pour se retirer, et le vieillard s'éloigna de son côté, en répétant à voix basse quelques prières dout Halina était l'objet.

La jeune comtesse rentra chez elle plus calme en apparence, mais toujours abattue et ne pouvant vaincre sa tristesse. Craignant que la solitude du château, si désert depuis le départ du grand-enseigne, qui s'était fait suivre par son

nombreux domestique et n'avait laissé à l'île que des femmes et quelques vieux serviteurs, n'ajoutât encore à la mélancolie qu'éprouvait Halina, et se flattant qu'une promenade sur le lac, une belle matinée, pourraient y apporter quelque diversion, madame Denhoff proposa à la jeune comtesse une partie de pêche.

Halina y consentit moins par goût pour ce genre de plaisir, qu'elle affectionnait autrefois, que par condescendance pour son amie. Après le repas de midi, les pêcheurs, leurs bateaux, leurs filets et les lignes, tout étant prêt, la comtesse Halina, avec madame Denhoff et deux ou trois de ses femmes, monta dans l'une des barques destinées à la pêche. La sérénité des cieux et la tranquillité des eaux étaient parfaites. Pas un souffle d'air ne ridait la surface transparente et limpide du beau lac de Plotel, où le ciel, traversé de nuages dorés, les noires forêts de sapins jetées comme un vêtement de deuil sur les montagnes venaient se réfléchir avec une telle

magie d'optique, que l'île de la Reine-Bonne, avec son château et ses tours, semblait être doublée par ce reflet vivant de coloris et de vérité.

Assise sur le rebord du bateau, Halina considérait en silence cette pluie de diamants éblouissante des vives lumières de l'arc-en-ciel et découlant du bout de la rame qui fendait le cristal couleur d'aigue-marine, et la trace lumineuse que laissait sur les eaux sa frêle embarcation. Tout, dans cette nature imposante et sublime, sympathisait avec l'âme d'Halina par de mystérieuses communications qui y répandaient quelque chose de paisible comme l'abnégation de tout son être, de vague comme l'infini, de mélancolique comme la solitude, ou comme la pensée de notre fin dernière !

Peu à peu les deux barques se séparèrent après que les pêcheurs eurent jeté leur filet, décrivant sur le lac un aussi grand cercle que la longueur de la corde pouvait le permettre. Des

myriades de petits poissons se jouaient hors de l'eau, montrant aux rayons du soleil leurs dos argentés.

Lorsque les deux barques se furent rejointes et que les pêcheurs eurent tiré le poisson contenu dans leur filet, Halina témoigna le désir d'aborder dans une anse couronnée de bois. Elle descendit à terre, gravit la côte escarpée et rocailleuse d'où la vue dominait toute la contrée, et, ayant fait étendre un tapis sur la mousse qui revêtait ce lieu sauvage mais romantique, elle s'y coucha à l'ombre d'antiques pins dont la cime pyramidale touchait presque jusqu'aux nues, et dont les branches touffues, à travers lesquelles on apercevait les eaux bleues du lac, balayaient la terre à l'entour d'elle. Ses yeux, appesantis d'une longue insomnie, ne tardèrent point à se fermer.

— Dieu soit loué, se dit madame Denhoff, en se plaçant non loin d'Halina et en faisant signe aux autres femmes de s'éloigner; Dieu soit loué!

Un instant de repos apporterait du moins quelque trève à ses chagrins.

Et, prenant une branche de l'auréole chargée de fleurs odorantes, elle se mit à écarter les papillons qui, en voltigeant, pouvaient troubler le sommeil si léger d'Halina. Pétronille et ses jeunes compagnes, qui s'étaient dispersées dans le bois, ne tardèrent pas à revenir avec une abondante récolte de fleurs printanières; s'asseyant autour de leur maîtresse endormie, elles tressèrent une couronne d'hépatiques bleues; Pétronille s'avança sur la pointe du pied et déposa légèrement la couronne sur le front d'Halina.

Madame Denhoff ne put s'empêcher de sourire en voyant combien cette parure si simple ajoutait encore à la beauté touchante de sa jeune amie, et combien l'émail de ces fleurs agrestes relevait la blancheur de son teint.

Halina, en dormant, avait un de ses bras plié sous sa tête, dont les boucles dorées se répan-

daient en profusion sur son cou et ses épaules. La pression de ce bras dégagé de sa manche, arrondi et blanc comme l'ivoire, avait attiré sur l'une de ses joues un léger incarnat, tandis que l'autre avait conservé sa douce pâleur avec la trace de veines bleuâtres et pourprées sur les tempes. Un sourire mélancolique semblait errer sur sa bouche entr'ouverte; et, dans toute sa personne, dans toute son attitude régnait un mélange de candeur et d'abandon plein de grâce et de dignité.

Pétronille, depuis quelques instants, paraissait désirer s'entretenir avec madame Denhoff; elle se pencha vers cette respectable femme, et lui confia en secret que l'un des pêcheurs, à qui elle avait parlé en samogitien, avait prétendu entendre le matin, en appliquant son oreille à terre, le bruit du canon, chose qui semblait être confirmée, d'ailleurs, par les rapports de plusieurs juifs qui assuraient, de leur côté, qu'un combat avait eu lieu entre les Suédois et l'armée lithua-

nienne. Madame Denhoff ne put retenir un mouvement d'effroi qui réveilla la jeune comtesse; mais elle fit signe à Pétronille de garder le silence sur l'événement qu'elle venait de lui communiquer.

Halina, en s'éveillant, porta involontairement la main à son front; et, y sentant la guirlande, elle la prit, la considéra attentivement, et dit :

— N'est-ce pas l'usage ici de couronner les jeunes filles avant de les déposer au tombeau ?

Madame Denhoff et Pétronille se récrièrent contre une idée si lugubre, et Pétronille voulait déjà mettre en pièces la guirlande, lorsque Halina la retint en disant :

— Je veux qu'elle reste sur mon front; et elle replaça elle-même la couronne d'hépatiques sur ses blonds cheveux.

Pétronille et les autres jeunes filles, également imbues de ces préjugés qu'on trouvait généralement répandus parmi toutes les classes de

la société dans le siècle dernier, parurent tristement frappées des paroles de leur jeune maîtresse.

Halina s'était levée et rapprochée du bord, d'où ses regards contemplaient ce beau paysage qu'on ne se lasse jamais d'admirer. De l'endroit où la jeune comtesse s'était placée, la vue plongeait sur toute la nappe bleuâtre et les îles dont l'œil pouvait suivre les contours comme sur un plan en relief. L'île aux *Renards*, dans sa forme allongée, avec sa verte pelouse, son bouquet de bouleaux, dont la nouvelle et tendre verdure s'harmoniait avec l'azur des eaux et l'azur du ciel, cachait une partie du pont qui unissait la ville de Plotel à l'île de Bonne, et semblait n'être séparée de celle-ci que par un détroit. Parée de son royal château, dont les fenêtres en ogive étincelaient des feux du soleil couchant, et de ces pittoresques tourelles d'un rouge foncé, qui s'élevaient de distance en distance au-dessus des hautes murailles où se promenaient les sentinelles en faction, l'île de la Reine-Bonne, ar-

rondie des mains de la nature, projetait au loin une grande masse d'ombre sur les eaux. Tandis qu'elle semblait s'agrandir aux yeux par cet effet de lumière, l'horizon, au contraire, paraissait s'éloigner et disparaître sous les vapeurs du soir. Les derniers rayons du soleil prêtaient encore de nouvelles beautés à ce site remarquable, en s'éteignant dans les flots du lac, où ils traçaient, dans toute son étendue, une longue barre d'or liquide, brillant sur la croix placée dans les airs sur le faîte de l'église paroissiale, et laissant dans l'obscurité cette partie de la ville qui s'élève sur le rivage en face de l'île.

Bientôt on entendit le bruit des rames et le bateau brisant l'eau dans son cours rapide. Après une pêche abondante, et sur un signal donné, les pêcheurs se hâtaient d'approcher du bord où les attendait Halina et sa suite.

Le charme enivrant d'une belle soirée de printemps, la pureté de l'air, vivifiant et embaumé, si doux à respirer à la suite d'un long

hiver ; le mouvement presque insensible du bateau, le silence imposant de cette nature solitaire, silence interrompu seulement par les accents ravissants des rossignols qui se répondaient aux rives les plus éloignées, tout portait au cœur affligé d'Halina l'attrait séducteur et toute la mélancolie de l'amour. Jamais l'image de Théodoric, cette image chérie, ne s'était offerte à son souvenir sous des traits plus aimables et plus touchants. Le regret d'en être séparée, séparée peut-être à jamais ; la crainte des périls qui menaçaient une existence à laquelle un si tendre sentiment avait lié la sienne ponr toujours, enfonçaient tour à tour dans son cœur les pointes aiguës de la douleur. Halina pleurait, lorsque la cloche du soir, vibrant au loin dans les airs et annonçant la prière de l'ange, rappela doucement l'âme d'Halina aux émotions religieuses de la piété.

A ce son, les pêcheurs, ne tenant plus que d'une main la rame, firent avec dévotion le signe du chrétien, en répétant à voix basse les

paroles angéliques dans le langage vulgaire. Halina leva les yeux vers le ciel, joignit les mains, et parut offrir avec résignation le sacrifice de ses larmes, la perte de ses plus chères, de ses plus douces espérances, toute la félicité de son avenir, de son cœur, son amour pour Théodoric. Pour elle, c'était bien plus que renoncer à la vie.

Tout-à-coup, on vit paraître sur le pont un guerrier qui pressait les flancs de son coursier harassé : l'obscurité ne permettait pas de distinguer ses traits ; mais il était facile de juger à son costume, à son empressement, qu'il arrivait de l'armée et en apportait des nouvelles. Halina sentit battre son cœur avec violence, et fit signe aux pêcheurs de se hâter. Madame Denhoff et Pétronille se jetèrent de furtifs regards ; enfin, on aborda à l'île.

Halina, tremblante, fut obligée de s'appuyer sur le bras de Pétronille pour monter sur la terrasse du château. Le guerrier qui venait de

quitter son cheval à la poterne s'avança alors vers la jeune comtesse, et l'on reconnut en lui le page de l'infortuné Bourba. D'un air triste et composé, il remet à Halina un petit billet ouvert de la part, dit-il, d'un noble guerrier suédois.

A ces mots, sans lui donner le temps d'achever son récit, Halina, troublée, déplie le billet, reconnaît l'écriture de Théodoric; mais, en apercevant des caractères sanglants tracés sur le papier, son cœur se serre, un nuage obscurcit sa vue; elle s'écrie d'une voix faible :

— Il n'existe plus! et tombe sans connaissance entre les bras des femmes qui l'entourent.

— Hélas! oui, répète le jeune page en soupirant; il n'existe plus! Mon brave, mon vaillant maître, le colonel Bourba, a péri sous les coups d'un guerrier suédois, beau comme un ange, mais aussi brave qu'invincible. J'ai voulu venger sa mort, et j'allais mourir moi-même, sans la générosité de ce même guerrier, que j'avais pourtant blessé au bras, et qui me fit grâce de

la vie, sous la seule condition que j'apporterais ici un billet qu'il écrivit sur le champ de bataille avec une épine de roses sauvages trempée dans son sang, en me recommandant de remettre ce billet à la comtesse Halina.

— Il vit donc! s'écria Pétronille avec transport.

— Mais, oui, sans doute, il vit, reprit le jeune page, étonné du mouvement et de la question de Pétronille; on ne meurt pas d'une égratignure au bras; mais cela n'empêche pas que mon pauvre maître ne soit mort.

Madame Denhoff avait ramassé le papier qui s'était échappé des mains d'Halina, et y lut ces mots :

— Fidèle à mon vœu, je vis encore pour vous adorer.

Halina n'avait lu que les premiers mots; l'idée que Théodoric était blessé, expirant ou mort, s'était aussitôt présentée à son esprit et l'avait

empêchée de poursuivre sa lecture. Transportée dans son appartement, à force de soins, elle reprit connaissance, et les premières paroles de madame Denhoff la rassurèrent presque entièrement sur les jours de Théodoric.

Le jeune page fut amené, interrogé en sa présence. Il raconta en pleurant la triste mais honorable fin de son maître, mort au champ d'honneur; le combat que lui-même avait osé soutenir contre celui qu'il regardait comme le trop heureux antagoniste du colonel, celui dont la main aussi vaillante que hardie avait tranché ses jours; la générosité du guerrier suédois; l'ordre qu'il lui avait donné, pour prix de sa rançon et de sa vie, de remettre un billet à la comtesse Halina, etc., etc, rien ne fut oublié.

Touchée de ce récit, Halina accorda quelques larmes à la mémoire du pauvre Bourba. Sa mort effaçait le souvenir de ses défauts et ne laissait exister que celui des bonnes qualités de ce brave guerrier aux yeux de celle qui n'avait cessé d'ê-

tre pour lui l'objet d'une constante admiration et d'un culte secret.

Halina avait peine à concilier, dans le récit du jeune page, la mort du colonel avec le vœu de Théodoric.

Cependant ces mots solennels, tracés avec le sang même de Théodoric : — *Fidèle à mon vœu*, étaient encore sous ses yeux; elle avait déposé ce billet si cher et si précieux sur son cœur. Comment aurait-elle pu douter de la parole d'un si noble, d'un si loyal chevalier! Une méprise, sans doute, avait eu lieu; un autre que Théodoric avait porté le coup mortel à l'infortuné Bourba!

Bientôt la triste nouvelle des désastres de l'armée lithuanienne et du combat de la journée, répétée de bouche en bouche, répandit la consternation et l'effroi, non-seulement dans le château de l'île, mais parmi tous les habitans de Plotel. Bientôt aussi le son lugubre des cloches avertit les vivants d'implorer pour les morts la clémence divine.

CHAPITRE XXV.

Suivie de toutes ses femmes et de quelques vieux serviteurs du château, la comtesse Halina allait se rendre à l'église pour passer le reste de la nuit en prières au pied des autels, lorsqu'un grand bruit de chevaux se fit entendre sur le pont; ensuite, toutes les portes, s'ouvrant avec fracas, on vit paraître le chef malheureux de l'armée défaite. Ses habits couverts de poussière et dans le plus grand désordre, le front ruisselant de sueur et le visage échauffé d'une

course rapide, Oginski, d'un pas mal assuré, entra dans le salon où sa nièce était accourue pour le recevoir; il se laissa aller dans un fauteuil, comme un homme accablé de fatigue ou de désespoir, en cachant son visage dans ses deux mains.

Tremblante et immobile en sa présence, Halina n'osait ni s'approcher de son oncle, ni rompre la première le silence.

Au bout de quelques instants, Oginski se leva d'un air fier, les yeux brillants d'indignation, car l'infortune même et les revers ne pouvaient abattre l'orgueil indomptable de ce seigneur; et, s'avançant vers Halina :

— Vous croyez, lui dit-il avec un sourire amer, vous croyez sans doute que notre cause est perdue, et que les Suédois l'emportent! Détrompez-vous. Il est vrai que notre ennemi a eu l'avantage du terrain; nous avons été repoussés avec quelque perte; nous avons même à déplorer

celle de plusieurs braves guerriers, tels que Bourba et d'autres; mais enfin ce n'est point une bataille perdue. Charles XII lui-même compte si peu sur le léger succès qu'il vient d'obtenir, que, craignant avec raison de nous poursuivre, il a pris une marche opposée à la nôtre, dans la vue d'opérer la jonction de son armée avec les troupes de Sapieha. Mais moi, dès demain, aussitôt que le jour aura réuni sous mes drapeaux nos compagnies dispersées, je cours m'opposer à cette jonction et détruire les efforts de nos ennemis.

— Mais, mon oncle, lui dit Halina, êtes-vous bien sûr de vos moyens? L'armée, dit-on, a beaucoup souffert; et puisque le roi de Suède se dirige d'un autre côté sans chercher à profiter des avantages que la fortune lui a accordés en ce jour, ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux ne songer qu'à réparer les pertes que nos troupes ont essuyées?

— Halina, reprit Oginski d'un air sévère, je

ne vous demande point de conseils. Je lis dans votre cœur pervers, il se réjouit de la ruine des siens, il voudrait nous condamner à l'inaction pour assurer au parti qu'il affectionne un triomphe plus facile. Allez, retirez-vous, j'ai besoin de repos.

— Oh mon Dieu! dit Halina en s'éloignant, mon seul refuge, mon unique consolation!

Et au lieu d'aller s'enfermer dans sa chambre, elle courut à l'église passer le reste de la nuit en prières.

Vainqueur de l'armée lithuanienne, Charles XII avait dédaigné d'en poursuivre les débris, mais Théodoric de Tisenhauz reçut l'ordre de marcher sur Plotel et de s'en rendre maître. Plus grand guerrier que politique habile, ou connaissant peu le cœur humain, Charles, en choisissant le comte de Tisenhauz pour terminer l'expédition de Lithuanie, en fournissant à ce jeune guerrier l'occasion de se venger des refus

du grand-enseigne, Charles ignorait combien cette commission, honorable en elle-même puisqu'elle était une preuve de sa confiance, était pénible au cœur de Théodoric. Résister aux ordres du roi était également impossible! Quel motif alléguer en faveur de son refus? Refuser d'obéir en pareille circonstance, n'était-ce pas se déclarer lâche, faible, insensé, sacrifiant à l'amour et l'honneur et la gloire?

— Je périrai s'il le faut, se dit le jeune guerrier, mais je remplirai tous mes devoirs; je serai fidèle à tous mes serments, à mon souverain, à mon amie, et ma mort sera honorée de l'un et pleurée de l'autre.

Théodoric se mit à la tête des troupes dont le roi lui confia le commandement, et, ne leur donnant que le temps nécessaire du repos, il se dirigea sur Plotel, dans l'espoir de déconcerter, par une prompte marche, les projets d'Oginski, et de le forcer peut-être à lui rendre les clefs du château de l'île de Bonne.

Au lever de l'aurore, le grand-enseigne, instruit des nouvelles opérations de Charles XII, et apprenant qu'un corps de ses troupes avait reçu l'ordre de marcher sur Plotel, se hâta de rassembler quelques débris de son armée qui étaient revenus les uns sans armes, les autres sans chevaux, un grand nombre blessés et hors de service, et la plupart découragés après la perte de la bataille. Il disposa lui-même les faibles restes de cette armée, dont il était si fier peu de jours auparavant, du côté des retranchements entre Berjora et le lac, pour protéger et défendre l'île.

La perte du colonel Bourba, de celui qu'il se plaisait à appeler son bras droit, était plus sensible que jamais dans cet instant à Oginski.

— Quand le pauvre Bourba, se disait-il à lui-même, quand le pauvre Bourba avait une pinte d'eau-de-vie dans la tête, il aurait inspiré du courage au plus lâche.

Fier et hautain, Oginski n'avait pas le don de cette parole brève, persuasive, entraînante, qui va droit au cœur du soldat et le remplit d'enthousiasme et de confiance. Il se contenta de faire distribuer aux siens une double ration d'eau-de-vie, mais la coupe qui la contenait passa silencieusement et d'un air morne de main en main, sans qu'un seul mot fût échangé entre le chef et les soldats, sans qu'une seule lueur d'espérance ranimât les courages éteints.

Lorsqu'à l'aube du jour Halina sortit de l'église, elle fut frappée du mouvement et de l'effroi qui remplissaient la ville de Plotel. Des femmes juives, entourées de leurs nombreux enfants, répandaient des cris d'alarmes en s'écriant : *Mein got! Mein got!* qu'allons-nous devenir? Quelques habitants de la ville entassaient sur des chariots tout ce qu'ils possédaient, et se hâtaient d'abandonner des lieux qu'ils présumaient devoir être, sous peu d'instants, livrés au pillage et à la destruction. Au lieu de conduire leurs

troupeaux dans les prairies, les pâtres les chassaient jusqu'au fond des forêts et au-delà des marais. Des groupes d'Israélites, aux yeux noirs, à la figure pâle et consternée, se rassemblaient partout dans les rues, où ils se communiquaient les nouvelles du jour, avec des gestes et des signes qui marquaient la plus vive frayeur. Tandis que le paysan samogitien, avec cette indifférence pour les événements de la vie, véritable cachet de la servitude, racontait, en vidant une mesure d'eau-de-vie, au cabaretier juif, qu'il avait aperçu sur les hauteurs de Gientilichki quelques éclaireurs suédois.

Cette nouvelle, circulant de bouche en bouche, ne tarda point à parvenir jusqu'aux oreilles d'Halina, qui, justement alarmée, se hâta de rentrer au château.

Halina, depuis l'entretien de la veille, avait seulement aperçu son oncle de loin et sans pouvoir lui parler. Elle ignorait ses projets ;

mais tous les préparatifs hostiles qui s'exécutaient presque sous ses yeux ne lui démontraient que trop bien l'intention ferme et inébranlable du grand-enseigne de tenir tête à ses ennemis.

L'effroi qui s'était manifesté partout aux regards d'Halina l'attendait à son retour au château, où tous les vieux serviteurs de son oncle ne cessaient de murmurer entre eux contre le système de défense adopté par leur seigneur, et se lamentaient sur le sort qui leur était réservé si le grand-enseigne ne changeait pas de plan. La crainte leur faisait tenir le langage que le seul bon sens eût pu leur inspirer.

Tout-à-coup, un seul cri, mais un cri terrible, retentit dans les airs : il annonçait l'approche des ennemis. Bientôt se fit entendre le son sinistre des trompettes suédoises. En même temps, les hauteurs, les collines du côté de Berjora se couvrirent de guerriers à pied et à cheval.

A la vue des enseignes suédoises, Halina sentit son cœur battre avec violence.

— Dieu ! s'écria-t-elle en s'adressant à son amie, si je n'écoutais que les mouvements de mon cœur, j'irais, j'irais au milieu des armées me précipiter aux genoux de mon oncle pour le conjurer de prévenir, en cédant à une impérieuse nécessité, les maux qui vont fondre sur cette malheureuse contrée.

Convaincue de l'inutilité de cette démarche, madame Denhoff secoua tristement la tête. Elle avait vu déjà briller la flamme meurtrière, et une décharge de toutes les batteries des retranchements suivit sa réponse et ces mots :

— Il est trop tard !

Ces rivages paisibles et riants; ces murs, qui n'avaient été témoins jusqu'alors que de fêtes somptueuses et de ce luxe, de ces plaisirs dont s'entourent les grands aux jours de la prospérité, frémirent et s'ébranlèrent, ainsi que toutes les

vitres du château, au bruit du canon. Quelques femmes poussèrent de faibles cris; Halina, la courageuse Halina elle-même ferma les yeux et se couvrit un moment le visage de ses mains.

Madame Denhoff déplorait la cruelle vanité et l'imprévoyance du grand-enseigne, qui laissait ainsi sa nièce exposée à toutes les chances d'un combat qui ne pouvait manquer d'avoir des suites plus ou moins funestes; à moins qu'Oginski, renonçant à son opiniâtre orgueil, ne consentît à rendre volontairement la place aux Suédois. Mais comment se flatter de cet espoir, puisque les hostilités avaient commencé de part et d'autre?

Halina, se découvrant le visage, et montrant à son amie les nuages orageux qui s'amassaient au midi :

— Vous le voyez, lui dit-elle, le ciel, la terre, tout semble conspirer contre nous et menacer notre vie.

Cependant la décharge des batteries ennemies n'avait point fait reculer les braves Suédois; ils s'avançaient de pied ferme et d'une manière effrayante.

Déjà, des fenêtres du château, Halina pouvait distinguer leurs armes, leurs couleurs. Elle aperçoit un guerrier qui marchait à leur tête, monté sur un beau cheval blanc. A cette distance, elle ne peut reconnaître les traits de ce guerrier, qui semble commander aux autres; mais elle reconnaît le cheval de Théodoric, ce cheval sur lequel il l'accompagna dans sa triste traversée le long de la mer Baltique, et son cœur lui apprend que c'est Théodoric lui-même.

— O mon Dieu! s'écrie-t-elle en joigant les mains, cette épreuve manquait à ma douleur; c'est lui, c'est Théodoric qui nous apporte ou la mort ou la honte.

Théodoric, dans cet instant, découvrait, à travers la fumée des retranchements, ce lac où,

quelques mois auparavant, au milieu d'une nature morne et glacée, Halina lui était apparue telle qu'un rayon du midi, telle qu'un souffle du printemps. Il craignit qu'un souvenir si plein d'attraits ne vînt amollir ce courage si nécessaire à l'accomplissement de ses desseins et des volontés de son souverain. Il passa un instant la main devant ses yeux comme pour recueillir ses pensées; et, jetant encore un regard sur l'île de Bonne :

— Non, se dit-il, elle n'est plus là; elle n'aurait pu demeurer spectatrice d'un combat qui, peut-être, décidera de mes jours ou de mon sort.

Et il poussa son cheval en avant, en faisant brandir au-dessus de sa tête son épée étincelante des rayons du soleil.

Le grand-enseigne et plusieurs autres chefs criaient et s'agitaient pour que l'on recommençât le feu des batteries; mais les canonniers,

ignorants, peu exercés et surtout effrayés, n'avaient plus la présence d'esprit nécessaire pour exécuter spontanément cet ordre important. Enfin, quelques coups de canon furent tirés par intervalle, et une bombe alla tomber sur une maison dans la ville même. Les habitants, la plupart en fuite, ne vinrent point au secours de la maison allumée, et le feu communiquait avec rapidité aux toits de chaume.

Halina, de sa croisée, d'où elle suivait tous les mouvements des deux partis, eut le triste spectacle d'un incendie dont les flammes, d'un rouge sanglant, s'élevaient en tourbillonnant jusqu'aux cieux au milieu d'une épaisse et noire fumée. Profitant de ce malheur, qui pouvait fermer aux Suédois un accès au pont par la ville incendiée, et, d'ailleurs, animé par le désespoir, Oginski tira son sabre du fourreau, et rassemblant l'élite de ses troupes lithuaniennes :

— Allons, mes enfants ! s'écria-t-il, nous lais-

serons-nous vaincre et massacrer par cette poignée d'hérétiques suédois!

Ce mouvement du grand-enseigne fut si rapide et si impétueux, que les Suédois reculèrent avec perte sur Berjora, et plusieurs de leurs cavaliers s'engagèrent dans les marais entre le lac et le petit village de Berjora. La chaleur était accablante; le soleil brillait de tout son éclat et de toute sa splendeur, et dardait avec force ses rayons qui faisaient paraître encore plus sombres et plus foncés les nuages noirs et menaçants qui annonçaient un orage affreux; et l'on entendait dans le lointain le roulement prolongé du tonnerre qui se mêlait aux cris discordants des soldats, au cliquetis de leurs armes, au bruit du canon. Le désordre prochain de la nature au milieu d'une lutte sanglante parmi les hommes, l'aspect sinistre de l'incendie, tout, dans cet effrayant tableau, répandait dans l'âme d'insurmontables terreurs.

— Hélas! se disait madame Denhoff, le ciel a

beau s'armer de ses foudres et menacer les hommes de sa colère, rien ne peut arrêter leur aveugle fureur!

A la voix de Théodoric, à l'exemple de leur valeureux chef, les Suédois avaient repris la position qu'ils avaient été forcés de céder un instant; trois fois repoussés, trois fois ils étaient revenus à la charge, et toujours avec avantage sur les malheureux Lithuaniens, qui combattaient en désespérés, avec un courage héroïque. Toujours placée à la même croisée, les regards d'Halina ne quittaient pas ce cheval blanc, dont la couleur le faisait distinguer au fort de la mêlée; si, par hasard, elle le perdait de vue, aussitôt ses yeux se fermaient avec effroi, et ce cri s'échappait de son cœur :

— Mon Dieu! sauvez mon oncle et Théodoric!

Pétronille, placée derrière sa maîtresse, et qui pressentait le sujet des craintes de la jeune comtesse, s'écriait de temps en temps :

— J'aperçois le *cheval blanc;* il est sur la droite ; il s'avance au centre , etc. ; et Halina se replaçait à la fenêtre.

CHAPITRE XXVI.

Forcées de se replier avec une perte considérable, les troupes lithuaniennes tombèrent en désordre jusque sur leurs propres retranchements, et leur chef, le grand-enseigne, jugea bien alors qu'il n'y avait plus d'espoir de salut que dans une prompte retraite dans l'île de Bonne.

Laissant un certain nombre de soldats à la garde du petit fort qui était à la tête du pont et en défendait l'entrée, Oginski, avec trois ou quatre cents hommes, se hâta de rentrer dans l'île ; et

ce fut avec un saisissement de terreur et de joie qu'Halina vit son oncle traverser rapidement le pont et arriver au château. Elle ne doutait plus que le grand-enseigne ne cédât à la force ; mais quel fut son douloureux étonnement, en apprenant que le grand-enseigne, quoique vaincu, persistait dans le funeste dessein de tenir tête à l'ennemi. Emportée par le sentiment de sa douleur et l'éminence du danger, elle se jeta aux genoux de son oncle et les tenant embrassés en versant un déluge de pleurs :

— Oh ! mon oncle, lui dit-elle, ayez pitié de vous-même, de tout ce qui vous entoure. N'avez-vous pas assez sacrifié au devoir de fidélité envers votre souverain, qui cessera bientôt de l'être ; rendez-vous à un ennemi qui saura respecter et votre courage et votre infortune; ne tentez pas l'impossible, en essayant de lui résister avec de si faibles moyens de défense : la mort, une mort inévitable sera le prix d'une résolution désespérée, j'oserai dire insensée.

Oginski repoussa durement sa malheureuse nièce.

— Cessez, lui dit-il, ces clameurs dont je ne connais que trop le coupable motif. La mort, ajouta-t-il avec un sourire de dédain tandis qu'un secret désespoir jaillissait de ses yeux enflammés et se peignait sur ses traits sombres ; eh bien ! oui, la mort et non pas le déshonneur. Il y en aurait pour moi à céder lâchement tant qu'il me reste une ombre d'espoir de servir dignement la cause de mon roi ; et tant qu'il restera dans mes veines une goutte de sang, elle lui sera consacrée.

Il y avait dans cet opiniâtre dévouement d'Oginski quelque chose de grand, de noble, de courageux, qu'on ne pouvait s'empêcher d'admirer tout en le blâmant.

— L'île et le château, poursuivit-il avec chaleur, sont pourvus de vivres et de munitions de toute espèce. J'ai des canons, des armes, et de

braves soldats, déterminés comme leur chef. Nous pourrons tenir un mois, et cet espace de temps sera plus que suffisant pour obtenir des renforts de l'armée royale. Zawicha commande le fort et gardera fidèlement son poste. Mais si contre toute attente, il était forcé de se rendre, alors, vous, Swirtoune (s'adressant à un des officiers d'artillerie), faites sauter le pont; le rompre serait trop long, et que l'ennemi, s'il se peut, s'engloutisse, sur ses débris, dans le lac; mais gardez-vous de le faire avant la reddition du fort et d'interrompre des communications nécessaires. En attendant, préparez vos batteries, et sur mon signal que l'on fasse feu de toutes pièces.

Oginski donna encore plusieurs ordres aux officiers qui l'entouraient; mais Halina, prête à s'évanouir de saisissement et de crainte, n'avait entendu que cet ordre fatal qui semblait menacer particulièrement les jours de Théodoric. Le brave Tisenhauz, toujours à la tête de ses troupes, toujours le premier affrontant le danger, lui sem-

blait déjà être la proie des flammes et d'un piége fatal.

— Quant à vous, ma nièce, dit Oginski avec un son de voix plus radouci, j'apprécie vos alarmes et les pardonne à la faiblesse inséparable de votre sexe. Ce séjour n'est plus fait pour vous, il faut vous éloigner. Vous faire partager les périls qui nous environnent serait un tort et une imprudence que je ne me pardonnerais jamais. Vous allez donc partir à l'instant même. Malheureusement il ne nous reste plus d'autre voie ouverte que celle du lac, c'est celle qu'il faut prendre. Une barque et deux rameurs vous conduiront, avec madame Denhoff et celle de vos femmes que vous désignerez pour vous suivre; les autres vous rejoindront incessamment à la rive opposée, au village des pêcheurs, où une escorte fidèle vous mènera à travers les forêts, par des chemins inconnus, à Worme, chez le respectable évêque de Samogitie, et sous les auspices du saint prélat, vous trouverez dans sa maison un asile sûr et

inviolable. Vous remettrez à l'évêque cette lettre et ces papiers importants qu'il fera passer immédiatement au roi pour l'instruire de notre position critique et de notre dévouement à toute épreuve.

Oginski avait cessé de parler; Halina, dans une morne stupeur, l'écoutait encore. Puis se réveillant comme d'un songe pénible, les mains jointes d'un air suppliant :

— Mon oncle, je vous en conjure, souffrez-moi auprès de vous, laissez-moi partager votre sort et ne craignez ni mes terreurs ni mes reproches; ma vie est inutile, pourquoi la ménager! Ici au contraire peut-être pourrais-je garantir la vôtre...

— Vous n'y songez pas, Mademoiselle, reprit Oginski avec sévérité, j'exige que vous partiez à l'instant même.

— O mon oncle, et cet orage terrible qui approche!

Le tonnerre grondait, et les pâles éclairs qui

fendaient la nue au midi semblaient prendre une voix en faveur de la pauvre Halina.

— Un orage passager est moins à craindre que les fureurs d'une soldatesque effrénée qui ne respecte rien, dit Oginski; car le grand-enseigne ne s'abusait plus lui-même sur le danger d'une défense opiniâtre; mais l'orgueil, un faux point d'honneur l'empêchaient de déclarer sa défaite totale et prochaine. Dieu protége l'innocence, ajouta-t-il d'un ton imposant.

Reconnaissant l'impossibilité de lutter davantage contre cette volonté de fer qui s'immolait elle-même, Halina tomba à genoux, et, d'une voix entrecoupée :

— Bénissez-moi donc, dit-elle, ô vous qui m'avez tenu lieu de père!

Le vieux et noble guerrier posa sa main tremblante d'émotion sur la tête gracieuse qui s'inclinait devant lui; une larme glissa le long de ses paupières, mais l'on n'entendit point les paroles

qu'il prononça, tant sa voix était troublée et tant il craignait de trahir ses sentiments.

Halina, en sortant de chez son oncle, entra dans son appartement pour y prendre à la hâte quelques effets précieux, une cassette contenant des bijoux, une madone d'argent ; et, entraînant sa suivante favorite :

— Pétronille, lui dit-elle avec la plus vive agitation, ma fidèle Pétronille, j'attends de toi la vie ou la mort! Tu l'as entendu cet ordre terrible! *Il* périra si on l'exécute, *il* sera le premier sur le pont, dans ce gouffre... Va trouver Swirtoune, porte-lui cet or, dis-lui que le double de la valeur de cette somme sera sa récompense s'il trouve moyen d'éluder l'ordre fatal de son maître; dis-lui bien que s'il enfreint ses ordres, s'il le trahit, c'est pour sauver ses jours. M'as-tu comprise?

— Je vous entends bien, disait Pétronille en pleurant et en baisant les mains de sa maîtresse, reposez-vous de tout sur moi, car Swirtoune

m'aime depuis long-temps. Ma main sera le prix de sa désobéissance.

— Ah! je puis donc être tranquille, s'écria Halina; partons! Toi, ma Pétronille, reste; tu me rejoindras bientôt.

Halina donnant le bras à madame Denhoff descendit de l'autre côté de l'île, et les deux rameurs, en la voyant paraître, montèrent en silence dans la barque destinée à la conduire.

Ce départ, ou plutôt cette fuite avait quelque chose de solennel et de profondément mélancolique. Le sifflement de l'ouragan qui commençait à s'élever chassant devant lui les nuages; l'agitation et la couleur menaçante du lac, plombé vers le sud et teint de sang du côté de la ville, où les ondes réfléchissaient l'incendie ; la sinistre lueur des éclairs qui traçaient de rapides losanges de feu sur le sombre horizon ; tout semblait présager des malheurs.

— Y a-t-il du danger? demanda Halina aux

rameurs en posant légèrement un pied charmant sur le bord du bateau.

Au lieu de répondre, les rameurs secouèrent leurs têtes ombragées de cheveux crépus en regardant le ciel.

Halina se retourna encore comme pour adresser un adieu au séjour qu'elle quittait, où s'étaient écoulées plusieurs années de sa vie, sinon au sein d'un bonheur parfait (il n'en existe pas de tel), du moins dans l'absence du chagrin, des soucis de l'existence. Et, quand on a connu le malheur, combien ne sait-on pas de gré aux lieux où l'on a vécu, où l'on a aimé sans souffrir! Ils deviennent pour nous des amis véritables, puisqu'ils se rattachent à notre âme par les liens du souvenir et ceux du sentiment.

La providence semblait avoir jusqu'à ce moment protégé invisiblement le jeune et brave comte de Tisenhauz au milieu de tous les dangers qui le menaçaient dans le fort du combat et d'une mêlée sanglante.

Sans se rendre compte de la singularité de la conduite de son maître, et sans oser se permettre de l'interroger à ce sujet, le vieux Hermann, ce fidèle écuyer de Théodoric, était toujours à ses côtés, et le garantissait avec autant de bonheur que de hardiesse des coups dirigés contre sa personne.

A l'instant même de la retraite d'Oginski, les Suédois s'étaient rendus sans peine maîtres des batteries et retranchements qui devaient protéger le fort et la ville contre leur attaque.

Sur l'ordre de Théodoric, et par une prompte manœuvre, les canons avaient changé de direction ; ils étaient actuellement braqués contre l'île de Bonne.

Théodoric s'était avancé jusque sous les retranchements. Son noble coursier, ruisselant de sueur, haletant, mais non harassé, et conservant toujours son ardeur guerrière, avait posé son pied sur le parapet comme s'il eût voulu le franchir, et regardait autour de lui d'un air fier,

comme s'il eût réclamé sa part de la gloire acquise par son maître.

Le ciel se voilait de plus en plus entre le sud et l'ouest, et le disque du soleil était déjà presque entièrement éclipsé sous d'épais nuages; ses rayons obliques éclairaient encore avec des lueurs, des reflets d'or qui contrastaient avec l'obscurité effrayante de l'horizon, ce magnifique et terrible paysage, où la nature semblait lutter contre elle-même et les efforts des hommes pour la détruire et se détruire aussi.

Du sombre horizon couvert de noires forêts s'élançait sur un fond d'un violet bleuâtre une iris éclatante des rayons mourants de l'astre du jour.

Accablé par la chaleur étouffante de l'orage plus encore que par les fatigues du combat, Théodoric venait d'ôter son casque, et passait un fin tissu de lin sur ce front, si jeune encore, et qu'ombrageaient avec grâce les nombreuses boucles de ses beaux cheveux bruns. Une violente

agitation avait encore animé le vif coloris de ses joues, et l'éclat de ses yeux dont le regard avait cependant conservé cette expression touchante de mélancolie qui révèle des peines secrètes..... Rien dans sa contenance noble, mais modeste, n'annonçait le triomphe d'un jeune guerrier fier de ses succès. Il semblait au contraire s'attendrir sur les suites de sa victoire, en contemplant avec émotion la scène étonnante et sublime qui s'offrait à ses regards ; ce terrain jonché d'armes brisées, de cadavres dont les corps mutilés attestaient une résistance et une lutte terribles; cette ville que consumait un feu dévorant ; ce château qui allait bientôt sans doute succomber sous ses efforts ; ce ciel orageux et courroucé ; lorsque tout-à-coup, et sous la voûte même de l'arc-en-ciel, signe consolant d'espérance, il aperçoit une barque agitée par les flots couverts de vagues semblables à des flocons de neige chassés par le vent ; il entrevoit des vêtements de femme, des voiles blancs que l'air soulève... Cette barque s'éloignait de l'île et se dirigeait vers la rive op-

posée. Son cœur s'émeut; les vifs battements de ce cœur pourraient-ils l'abuser! N'est-ce point Halina!

Dans cet instant, Hermann en possession d'un canon se disposait à le pointer, avec cet air insouciant d'un vieux soldat et presque en souriant; il tire le jeune colonel par son gant de buffle, et, lui montrant une mèche allumée :

— Qu'en dites-vous, mon noble maître? enverrai-je un boulet à ces oiseaux dans leur nid de chouettes?

Hermann désignait ainsi le château de l'île de Bonne.

Un froid mortel se glissa dans le cœur de Théodoric; il crut à ces mots voir le boulet tomber et porter la mort dans cette barque qui contient ses plus chères affections. Arrêtant la main de son fidèle serviteur :

— Gardez-vous en bien, s'écria-t-il, et attendez mes ordres! Peut-être consentiront-ils à capituler. Qu'on arbore le drapeau blanc!

— Le commandant du petit fort, Zawicha aperçut le premier signal de paix. Il sentit qu'une résistance de quelques heures ne ferait qu'empirer la situation des assiégés ; il se flattait aussi que son exemple déciderait le grand-enseigne à capituler à des conditions honorables, et bientôt on vit flotter sur la tourelle du pont un autre drapeau blanc; mais, contre l'attente et l'espoir du commandant, un drapeau barré noir de rouge se déploya dans les airs sous des nuages menaçants au-dessus de la plus haute tour du château royal de l'île. En même temps une lumière vive et claire étincela sur les remparts, des boulets partirent à la fois de tous les créneaux ; mais les uns tombèrent dans le lac où ils s'éteignirent en frissonnant, les autres passèrent en rasant l'air sur la tête des Suédois pour aller s'enterrer dans les champs voisins. A cet appel meurtrier, Théodoric retrouva toute son ardeur guerrière ; et, agitant vivement son épée :

— Mes amis! s'écria-t-il, il faut répondre à cette sommation hostile!

CHAPITRE XXVII.

Nous avons laissé Halina dans le bâteau s'éloignant des bords de l'île. Son attitude était calme et résignée ; cependant l'inquiétude se peignait dans ses regards, mais on pouvait y lire en même temps qu'une crainte personnelle n'en était pas l'objet. Elle ordonna aux rameurs de diriger la barque de manière à pouvoir examiner ce qui se passait sur l'autre rive.

A la forte détonation qui se fit entendre lorsqu'on tira le canon dans l'île, on vit Halina pâlir et frissonner.

Mon Dieu ! il se perd, dit-elle, en pensant à son oncle. Quelle imprudence, quelle bravade insensée !

Mais combien l'émotion d'Halina s'accrut encore, combien les mouvements de son cœur devinrent vifs et pressés, en entendant les trompettes suédoises, en voyant leurs troupes victorieuses, déjà en possession de la tourelle, s'avancer à la tête du pont et le *cheval blanc* les précéder, ainsi qu'elle l'avait prévu d'avance !

Tout-à coup une légère explosion, suivie d'une épaisse fumée, au milieu du pont, effraya le *cheval blanc;* il fit un écart, mais son maître le poussa en avant, et, suivi de tous les siens, traversa rapidement le pont.

— Il est sauvé, s'écria Halina, je l'ai sauvé!

Et, les mains élevées vers le ciel, les yeux brillants de la joie la plus pure, d'une reconnaissance profonde :

— Je vous remercie, ô mon Dieu! dit-elle, avec un accent passionné.

Dans ce moment, la femme de chambre de la jeune comtesse tira doucement sa maîtresse par la robe, en lui faisant observer d'un ton respectueux et timide que la barque prenait de l'eau et que ses pieds étaient déjà mouillés.

Mais Halina, tout absorbée dans sa joie et ses réflexions, ne fit point attention au discours de la femme de chambre et continuait à répéter à voix basse :

— Je l'ai sauvé, j'ai sauvé aussi mon oncle ; ils sont tous sauvés! Pétronille m'a tenu parole. Oh! comme je vais m'occuper de son bonheur!

Pauvre Halina! elle croyait encore au bonheur, songeait à l'avenir, quand la mort l'entourait de tous côtés ; elle ne voyait point, elle n'entendait pas l'orage affreux qui éclatait au-dessus de sa tête, les éclairs qui sillónnaient la nue, et semblaient se précipiter et s'éteindre dans le lac, et ces ondes furieuses qui faisaient tourner le frêle

bateau sur lui-même malgré tous les efforts des rameurs...

Le soleil semblait n'avoir attendu pour disparaître entièrement que le passage de Théodoric sur le pont ; avec ses derniers rayons avait pâli aussi le brillant arc-en-ciel...

Enfin, madame Denhoff, d'un ton alarmé, dit à Halina :

— Vous ne voyez donc pas que l'eau monte dans le bateau?

Halina sortit alors de sa rêverie et non sans quelque frayeur, fit interroger les pêcheurs, qui, pâles et consternés, regardant souvent le ciel, les nuages et leur direction, gardaient ce stupide silence, cette morne réserve que leur inspirait le sentiment inné de la dépendance. Et ce fut après un ordre réitéré de la jeune comtesse qu'ils répondirent avec sang-froid, que la barque ayant servi toute la nuit précédente, et même dans la matinée, à transporter des objets lourds, tels que

des bombes, de la poudre et autres munitions de guerre, il était possible qu'elle fût endommagée; qu'on n'avait pas eu le temps de se procurer d'autre bateau au moment du départ.

La femme de chambre poussa un cri perçant en entendant les rameurs déclarer ainsi le danger qui menaçait leur vie. Madame Denhoff lui fit signe de se taire.

Halina, avec sa présence d'esprit ordinaire, s'écria qu'au lieu de s'effrayer, l'on devait plutôt songer à porter remède au mal.

Ranimés par l'exemple de leur courageuse maîtresse, les rameurs déchirèrent une partie de leurs grossiers vêtements pour boucher de leur mieux les trous qu'on ne pouvait apercevoir dans le fond du bateau, car l'eau s'élevait déjà à mi-jambes; Halina et ses compagnes travaillaient avec leurs mains, les chapeaux, les bonnets des rameurs, à rejeter l'eau ; mais ce travail même et leurs efforts étaient superflus, puisque les vagues, sans cesse refoulées par la violence de l'ou-

ragan sur le bord du bateau, ne cessaient de le remplir, tandis qu'elles s'introduisaient également par le fond à travers les habits des deux paysans. Chaque mouvement, d'ailleurs, menaçait à tout instant de faire chavirer la barque, et l'obscurité était devenue si profonde, si terrible, quoiqu'en plein jour, qu'on ne distinguait plus le rivage où l'on se proposait d'aborder.

Halina demanda si l'on en était encore bien éloigné.

— Dieu le sait! répondirent les bateliers en se signant à la vue d'un éclair dont la flamme rapide éclaira tout-à-coup la vaste nappe d'eau et l'île royale.

Par une soudaine inspiration Halina s'écria :

— Eh bien, regagnons l'île !

Les rameurs obéirent; et, après des efforts inouïs, car les vagues leur étaient contraires, ils changèrent la direction du bateau que les femmes continuaient à désemplir avec ce courage infati-

gable, cette persévérance, que l'idée seule d'un danger imminent et d'une mort prochaine pouvait inspirer !

Mais l'idée ravissante pour son cœur de se trouver auprès de Théodoric remplissait l'âme d'Halina d'une nouvelle hardiesse pour surmonter tous les périls, et elle revenait à la vie. Il n'en était pas ainsi de la pauvre madame Denhoff. Tremblante pour les jours de sa jeune amie, et tout en lui prêtant le secours de sa faible assistance, elle répétait à demi-voix en regardant Halina :

— Si jeune encore... une mort si funeste!..

Et elle s'attendrissait sur Halina seule.

Halina, qui ne s'était pas couchée de toute la nuit, était encore dans le même costume que la veille, avec le même voile et la même guirlande d'hépatiques ; ces fleurs, quoiqu'un peu flétries, conservaient encore leur doux éclat, leur belle couleur bleu-foncé. Et la beauté de la jeune

comtesse, sa figure remplie d'expression, son teint animé, par un travail pénible, d'un coloris passager, semblait avoir pris un caractère plus frappant au milieu de cette tempête, de ces ténèbres profondes éclairées d'intervalles en intervalles par la lueur phosphorique du feu céleste.

Tout en travaillant, Halina demandait à chaque instant :

— Quand arriverons-nous ?

Le front ruisselant de sueur, luttant contre les vagues, les bateliers, ployés sur la rame, ne répondaient qu'en secouant tristement la tête.

Tout-à-coup, des nuages abaissés toutes les voies du ciel s'ouvrirent à la fois; un déluge de pluie vint frapper avec violence les eaux du lac, qui, en la repoussant, convertissaient cette pluie en poussière humide, en brouillard épais : elle achevait de remplir le bateau; déjà, on le sentait peser sur les flots, s'enfoncer de plus en plus.

— O mon Dieu ! disait Halina, d'une voix af-

faiblie et mourante, encore quelques instants! le revoir et puis mourir!

Elle leva, en disant ces mots, les yeux au ciel, et, n'apercevant plus l'arc-en-ciel qui venait de s'éteindre, elle n'eut que la force de s'écrier :

— Plus d'espérance! et tomba évanouie dans les bras de madame Denhoff, de cette amie fidèle, qui reçut son élève chérie sur ce cœur palpitant où elle eût voulu la cacher tout entière, en répétant :

— Avec elle! avec elle!

CHAPITRE XXVIII.

L'officier d'artillerie Swirtoune n'avait pu résister, comme nos lecteurs l'ont deviné sans doute, aux offres séduisantes de celle qu'il aimait.

L'appât d'une somme plus que suffisante pour lui procurer un honnête établissement, et la main de la gentille Pétronille, étaient une forte tentation à la vérité. Et puis, Swirtoune, cherchant des accommodements avec sa conscience, se disait qu'au fond il sauvait une folie au grand-enseigne, et peut-être même la vie, ainsi que celle

de toutes les victimes de son fol orgueil, en laissant passer les Suédois sur le pont ; de sorte qu'au lieu de faire jouer, comme il en était convenu avec son chef, une forte mine à leur passage, il se contenta d'allumer une très-légère partie de poudre qui ne servit qu'à effrayer un instant le cheval du comte de Tisenhauz. Swirtoune, dans le cas où une justification serait indispensable, avait une excuse toute prête, et se réservait à dire que la mine avait mal joué, parce que la poudre avait été mouillée. D'ailleurs il avait une retraite assurée et pouvait compter sur la protection du vainqueur.

En voyant son complot manqué, Oginski tomba dans un véritable accès de fureur, ordonnant qu'on tirât à la fois de toutes les batteries, des mousquetons, criant, et rassemblant autour de lui sa petite garnison.

Théodoric et les guerriers suédois frappaient à grands coups de sabre pour renverser la porte d'entrée, et criaient aux assiégés de se rendre.

Les principaux officiers et même les soldats se révoltèrent alors contre l'autorité de leur chef, et lui déclarèrent ouvertement qu'il pouvait bien ne pas faire cas de la vie, mais que, pour eux, ils ne se souciaient nullement d'être passés au fil de l'épée. Et, tandis que le malheureux Oginski, étouffant de rage, les accablait d'injures, ils ouvrirent la herse.

Tisenhauz se précipita dans la cour dont le pavé étincela sous les pieds de son cheval, et mettant pied à terre, il alla aussitôt trouver Oginski. Il l'aborda dans les termes les plus polis, en lui témoignant tous les égards, le respect qu'il croyait devoir à l'âge, aux malheurs du grand-enseigne, et surtout à l'oncle d'Halina. Il allait lui parler d'Halina, lorsque Pétronille, éperdue et ne se connaissant plus, fendit la troupe qui se pressait autour du jeune chef suédois, vint se jeter aux pieds de Théodoric en s'écriant :

— O monseigneur, venez au secours de ma maîtresse; elle vous a sauvé la vie, sauvez la

sienne s'il en est temps encore!... On l'a fait partir en bateau... elle va peut-être périr...

Le danger où se trouvait Halina frappa seul Théodoric dans ce discours incohérent de Pétronille. Il se retourna vivement vers Oginski.

— Quoi! monsieur, il est donc vrai! vous n'avez pas craint d'exposer les jours de votre nièce!

Et, sans attendre la réponse du grand-enseigne, qui, pâle et consterné, bégayait quelques mots sans suite, Théodoric, s'adressant aussitôt à l'un de ses officiers :

— Veillez sur la personne de monsieur avec tous les ménagements qui lui sont dus, et conduisez-le dans l'autre tour, ainsi que les hommes dont se compose la garnison, sous bonne escorte. Que nos soldats occupent sur-le-champ l'île et le château.

Après avoir donné à la hâte les ordres de première nécessité:

— Pétronille, dit-il à la jeune fille, conduisez-moi à la tour la plus élevée, d'où nous pourrons apercevoir le bateau et lui donner quelques signaux. N'y a-t-il pas d'autre barque ici que l'on puisse envoyer pour annoncer à la comtesse Halina qu'elle est libre de revenir dans ces lieux, où elle n'a point d'ennemis à craindre, où tout sera soumis à sa volonté ?

— Hélas! non, répétait Pétronille d'un ton désolé ; on a pris le seul bateau qui restait pour conduire ma maîtresse à l'autre rive. Que ne suis-je partie avec elle! Mais elle a voulu que je reste pour vous sauver!

Alors, tout en guidant le comte de Tisenhauz à travers les détours d'un obscur escalier tournant, elle lui apprit les touchants efforts d'Halina pour préserver son ami du piége qui lui était tendu.

— Ange céleste, je te dois donc la vie, s'écria Théodoric!

— Mon Dieu! quels éclairs, s'écria la jeune fille en se plaçant à l'ouverture d'une meurtrière d'où la vue s'étendait au loin sur le lac; qu'il est affreux de se trouver sur les eaux au milieu d'une pareille tempête! O mon Dieu! sauvez ma pauvre maîtresse! Monseigneur, apercevez-vous quelque chose?

— Oui, dit Théodoric, qui avait aussi placé sa tête dans la meurtrière, et dont les regards inquiets semblaient dévorer l'espace qu'ils embrassaient d'un coup d'œil; oui, j'aperçois un point noir flottant là-bas vers l'horizon.

— Oh! pourquoi la comtesse Halina s'est-elle laissée engager à partir! répétait le jeune comte avec un accent où se peignaient toutes les angoisses de son âme.

— Hélas! monseigneur, son oncle le lui avait si expressément ordonné, et c'est un homme si impérieux, si despotique! Il n'a voulu se rendre ni aux prières ni aux larmes de sa nièce; l'orage n'avait pas encore éclaté....

— Ne placez pas encore les signaux, dit Théodoric à son fidèle écuyer qui se disposait à arborer le drapeau blanc sur la plate-forme de la tour ; le bateau est à présent moins éloigné du rivage que de l'île, et, pour la sûreté de la comtesse Halina, nous ne devons pas souhaiter son retour tant que l'orage ne s'apaisera pas.

— Mon noble maître, dit Hermann, je ne sais si je me trompe, vous avez de plus jeunes yeux, mais il me semble que le bateau a changé de direction et qu'il vogue à présent dans le sens de l'île, si l'on peut appeler voguer ce ballottement perpétuel au milieu des ondes. Regardez bien à la lueur des éclairs.

— Oui, dit Théodoric avec agitation, cela n'est que trop vrai. Je distingue un voile blanc.

— C'est celui de ma maîtresse, dit Pétronille. Quel bonheur! Elle revient donc!

— Hermann, au plus vite, place le drapeau, allume un fanal! s'écria le jeune comte.

— Eh ! mon Dieu, dit le vieil écuyer , en se parlant à lui-même et en exécutant les ordres de son maître ; ce n'est pas cela qui les fera arriver plus tôt , ils voient de reste cette maudite île. Pourvu que le ciel leur permette d'y parvenir et que leur barque résiste à la tempête !

Dans ce moment même éclata une terrible averse qui confondit tous les objets dans ses flots rapides et violents. On apercevait encore le voile blanc dans une distance éloignée, comme une étoile qui brille seule sur le firmament nébuleux ; mais bientôt il disparut aussi...

La situation de Théodoric est difficile à peindre : celle d'un homme prêt à subir son dernier jugement n'est pas plus cruelle. Couvert d'une sueur froide, agité d'un mortel tremblement, il respirait à peine.

Il regarde encore à travers la pluie qui tombait par torrents, semble interroger le ciel, les eaux, n'aperçoit plus rien, pousse un cri terrible et déchirant, et se précipite au bas de l'escalier

sans avoir la force de proférer ces affreuses paroles : *Elle est noyée !*

Hermann se hâte de descendre les degrés sur les pas de Théodoric ; mais, ne pouvant espérer de le rejoindre, il crie :

— Arrêtez-le, arrêtez-le ! Je le connais; il se précipitera dans le lac et il ne sait pas nager. Que deviendra sa pauvre mère !

Plusieurs officiers, avertis par les cris de l'écuyer, se jetèrent au-devant de leur jeune chef, et, malgré ses efforts désespérés, ils parvinrent à le retenir. Théodoric succomba sous la première douleur qu'il éprouvait en sa vie, il perdit connaissance. On le transporta dans le salon du château où il fut quelque temps à reprendre ses esprits. Quel triste et funeste spectacle était encore réservé à ce malheureux jeune homme !

A peine ses yeux s'ouvraient à la lumière, que Pétronille, d'un air égaré, se précipite dans le salon ; elle tenait à la main un voile trempé d'eau, une couronne de fleurs: et s'écria en sanglotant :

— Voilà tout ce qui reste de la comtesse Halina !

A cette vue Théodoric voulut se lever et courir, mais les forces lui manquèrent.

— Oh! mes amis! dit-il d'un ton suppliant aux officiers suédois qui l'entouraient, mes amis! je vous en conjure, courez, volez au secours de mon Halina !

La plupart des officiers de l'armée suédoise connaissaient la jeune comtesse Oginska, qu'ils avaient vue à Mittau; ils étaient sincèrement attachés au colonel Tisenhauz, et ce tragique événement les avait tous pénétrés de tristesse et de regret. Ils s'empressèrent de satisfaire à la demande de leur jeune ami, tandis que Pétronille en pleurs répétait avec une voix déchirante, en se tordant les mains :

— Perdue ! perdue pour toujours !

Un des rameurs, plus heureux que ses infortunés compagnons et excellent nageur, s'était jeté à

l'eau au moment où la barque s'enfonçait dans le lac ; il avait essayé de sauver la comtesse Halina, mais cette intéressante personne, aux approches de la mort, s'étant jetée dans les bras de son amie, toutes deux disparurent sous les vagues. Le voile seul et la guirlande restèrent entre les mains du batelier qui gagna le rivage de l'île avec ces précieuses dépouilles.

Les meilleurs nageurs d'entre les soldats suédois risquèrent de se jeter à l'eau malgré la violence de la pluie et de l'orage ; ils s'avancèrent le plus loin qu'il leur fut possible et au péril de leur vie, mais sans trouver le moindre vestige des personnes noyées ni du bateau ; les eaux du lac unies à celles du ciel avaient tout englouti.....

CONCLUSION.

A leur retour, cette triste nouvelle fut communiquée à l'infortuné Théodoric avec tous les ménagements que son état exigeait. Trop accablé pour se plaindre, anéanti pour ainsi dire sous le coup qui venait de le frapper, il fit signe à tout le monde de se retirer. Le seul Hermann désobéit en secret à cet ordre, et, redoutant pour son maître l'égarement d'une aussi vive douleur, il se cacha dans la vaste encoignure du poêle, résolu de veiller sur tous les mouvements de Théodoric. Il le vit premièrement porter avec un geste

passionné le voile d'Halina à sa bouche, et puis, tout-à-coup effrayé de la pression de cette mousseline humide, Théodoric rejeta ce voile avec horreur, comme si ses lèvres avaient touché un corps privé d'existence et déjà refroidi sous la main glacée de la mort. Et, murmurant ces mots d'un air sombre :

— Elle n'existe plus !

Il retombe agité de mortelles convulsions.

Hermann accourt près de son maître ; il appelle du secours. La nuit entière s'écoula dans cette position cruelle. Enfin la jeunesse et la force du tempérament triomphèrent dans cette lutte douloureuse, et la crise se termina sans rien laisser à craindre pour la vie et pour la raison de Théodoric.

Le noble et intéressant jeune homme retrouva toute l'énergie de son caractère, et son âme se montra plus grande encore, s'il est possible, que son infortune. Il se souvint de celle qui lui avait

donné la vie; il sentit qu'il lui fallait vivre pour conserver celle de sa mère. Il fit appeler un des principaux officiers suédois, et lui dit :

— Vous savez, monsieur, que la bonté du roi accorde toujours les dépouilles des villes et places prises d'assaut en récompense à ses braves soldats. J'ai appris avec satisfaction que, jusqu'à ce moment, ils ne se sont pas permis de dégats... Veillez donc à ce que tout se passe entre eux sans désordre et sans pillage.

Dès que l'officier fut sorti, Théodoric appela Hermann, et, lui donnant la clef d'une cassette remplie de carolus :

— Va, lui dit-il, prends cet or, rachète aux soldats tout ce qui a appartenu dans ce château à ce malheureux Oginski... tu lui rapporteras ses effets. Va, qu'il ne soit pas dit qu'un Tisenhauz ait jamais voulu profiter du malheur d'autrui !

—Mon noble et cher maître, dit le fidèle serviteur, en baisant les mains du jeune comte, vous

voilà, vous vous êtes retrouvé! Hermann pourra donc encore mourir à votre service!

—Théodoric lui fit signe avec bonté, mais d'un air triste, d'aller exécuter ses ordres, et Hermann se retira en essuyant du revers de sa manche quelques larmes qui coulaient le long de ses joues flétries.

Théodoric, resté seul, se plaça devant une table pour écrire. Il demeura quelque temps plongé dans les réflexions les plus mélancoliques. Enfin, prenant la plume, il traça la lettre qui suit, adressée à Charles XII.

« Sire,

» Plotel vient d'être pris par les braves troupes de Votre Majesté, après une assez forte résistance de l'ennemi et une perte légère de notre côté.

» La place sera rasée d'après l'ordre de Votre Majesté.

» Sire, pardonnez au malheureux Tisenhauz; il ne peut combattre davantage les Polonais; j'en ai fait le vœu.

» Dieu m'est témoin, et vous, Sire, qu'un sentiment de lâcheté et de crainte n'entra jamais dans mon cœur. Souffrez donc que je me retire à Malte, pour embrasser l'ordre des chevaliers, défenseurs de la foi; et daignez croire que si je consens à vivre encore, c'est pour mourir au service de mon roi, etc. »

La seconde lettre lui coûta plus à écrire.

« Ma mère,

» Je ne pourrais sans expirer vous instruire de mes malheurs.... Hermann vous dira tout.... Oh ! comme vous allez pleurer!... Cependant votre fils vit encore, et vivra pour vous seule. C'est vous dire assez à quel point il vous chérit et vous révère. »

Théodoric apposa sur les dépêches le sceau de sa famille; il remit l'une à Hermann, l'autre à un officier à qui il ordonna de se rendre sur-le-champ près du roi. Il plaça dans sa cassette le voile et la guirlande d'Halina, seul trésor précieux à son cœur.

Ses ordres pour la marche des troupes et la destruction du château commençaient à s'exécuter : on transportait à la hâte, du château à la ville, les munitions de guerre et les effets les plus précieux; mais, avant de quitter Plotel pour

toujours, Théodoric voulut assurer le bonheur de Pétronille et de Swirtoune, et il leur donna une lettre de recommandation pour sa mère. Il reçut avec un mélange de tristesse et de douceur les adieux de l'affligée, mais reconnaissante Pétronille, et monta à cheval, tandis que ses troupes défilaient en bon ordre sur le pont.

Aussitôt qu'elles eurent passé, les mineurs commencèrent leur travail, et en peu d'instants on entendit et l'on vit tomber, avec un fracas plus épouvantable que celui de la foudre, ces majestueux remparts, ces tourelles élancées dans les airs, et ce château qui semblait fier encore de sa royale origine. Ses superbes débris s'écroulaient tout fumants dans le lac qui ne devait plus les répéter dans ses ondes! Quelques boulets lancés des batteries de la ville hâtèrent encore sa rapide destruction; et d'autres ouvriers démolissaient le pont.

Placé sur le rivage, Théodoric en contemplait les progrès d'un œil attristé, et s'étonnait lui-

même combien il faut peu de temps à l'homme pour détruire ! Et cependant il se disait :

— Périssent les lieux qui ne seront plus habités par mon Halina !

La tour qui servait à garder la tête du pont subit le même sort ; presque toute la ville de Plotel avait été la proie des flammes. On n'était entouré que de ruines d'un jour !

Ce triste spectacle oppressa le cœur sensible de Théodoric, un faible gémissement s'échappa de sa poitrine ; frappant vivement son coursier, il s'éloigna pour toujours de ce séjour désolé !

L'officier suédois chargé par le comte de Tisenhauz de remettre sa dépêche à Charles XII trouva ce prince prêt à franchir sans opposition les frontières de Pologne.

Charles témoigna la plus grande surprise à la lecture de la lettre de Théodoric. Il fit un grand nombre de questions à l'officier, et, apprenant de lui la mort tragique de la comtesse Oginska,

Charles XII fit un mouvement de tête assez expressif et dit :

— Cela est fâcheux, très fâcheux. Je comprends, je devine à présent... Il veut entrer dans l'ordre des chevaliers de Malte. Il n'y a rien à dire contre cela; ordre militaire, ordre respectable. Il renonce à l'amour, il a bien raison; car les femmes, comme je l'ai toujours dit, contribuent plus ou moins à déranger l'esprit et à amollir le courage des hommes. Enfin, il s'est très-bien conduit et je suis content.

Le roi, sur-le-champ, fit expédier au comte de Tisenhauz un congé illimité. Théodoric se rendit à Malte; et, comme il professait ainsi que sa famille la religion apostolique romaine, il prononça sans obstacle les vœux de l'ordre, éprouvant une sorte de bonheur, dans la plus cruelle infortune, à enchaîner pour toujours sa liberté à la mémoire chérie d'Halina Oginska.

Les événements postérieurs de la vie de cet

intéressant et malheureux jeune homme ne sont point parvenus à notre connaissance.

Depuis l'époque que nous venons de retracer, Plotel ne s'est jamais relevé de ses ruines. Le gazon où paissent les mugissants troupeaux recouvre aujourd'hui le pavé des rues et les fondements de ses nombreux édifices. Des bocages peuplés de rossignols ont remplacé les murs imposants qui s'élevaient jadis dans l'île de Bonne; et ces remparts verdoyants créés par la nature en font aujourd'hui l'ornement comme les autres en faisaient la sûreté. Sous leur ombre hospitalière, les pêcheurs samogitiens, après avoir silencieusement retiré leurs filets remplis d'une pêche abondante, vont préparer leur modeste repas aux lieux mêmes où se donnaient des fêtes somptueuses et de splendides festins dans le royal château de Bonne.

Sur la prairie ombragée de vieux chênes, et où croissent par-ci par-là quelques arbres fruitiers devenus sauvages avec le temps, on recon-

naît encore la forme circulaire des tourelles, on peut mesurer les dimensions du château qui n'existe plus, et dont les eaux du lac conservent à l'entour quelques débris. On y retrouve aussi des boulets de pierre qui attestent que la main destructive et meurtrière de l'homme a passé par là !

Par un temps calme et serein, on distingue au fond du lac cette forêt de pilotis en chêne qui soutenaient jadis le pont, et auxquels un siècle a imprimé aujourd'hui la couleur de l'ébène.

Là, souvent, dans ces lieux solitaires, au déclin d'un beau jour, à l'ombre d'une nuit d'été, lorsqu'une brise du nord agite les sombres forêts, souffle à travers les branches épineuses des sapins, les hautes herbes des prairies, et repousse le flot qui vient en murmurant expirer sur le rivage, on croit entendre gémir une ombre plaintive ou soupirer le nom d'Halina.

FIN.

NOTE.

Il y a quelques années qu'en creusant des fossés à peu de distance du lac et non loin du village de Berjora, on a trouvé des sabres suédois et différents autres débris d'armes.

L'empereur Paul Ier, dont le noble cœur accueillait avec une générosité véritablement magnanime tous les émigrés français, fit don au comte de Choiseul-Gouffier et à sa famille de la terre de Plotel avec ses dépendances.

